

64e année, No 22

Montréal, 11 octobre 1952

DANS CE NUMERO :

a.e.

- LE RAPPROCHEMENT QUEBEC-ACADIE
- QUE PENSER DES SOUCOUPES VOLANTES?
- JOAN FONTAINE
par LOUISE GILBERT-SAUVAGE.
- L'HOMME DE LA MALAISIE
Roman sentimental par VINCENT BOUCAU

PER
S-400
Ex. 2

Le Samedi

MAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents



Jean Lajeunesse

VOUS OBTENEZ

UNE PUISSANCE EXTRA

UNE DURÉE PLUS LONGUE

... dans la

Willard
Super Master

... voici pourquoi

JUSQU'À

119%

PLUS DE PUISSANCE AU DÉPART À ZÉRO

Une nouvelle et puissante matière active donne à cette "Super Master" jusqu'à 119% plus de puissance à zéro que l'exigent les standards S.A.E.

100%

PLUS DE PROTECTION

contre le tueur No 1 des batteries

METALEX, le nouveau matériel sensationnel de la grille Willard, fournit 100% plus de protection contre le surcharge — le tueur No 1 des batteries.



● Nouveau brai solide qui résiste mieux à la chaleur — qui supporte mieux le froid.

● Enveloppe plus forte avec renforcement où le besoin est plus grand.

Il existe une Willard pour CHAQUE AUTO et CHAQUE BUDGET

LES PRIX WILLARD COMMENCENT À

\$17²⁵

MOINS UNE REMISE GÉNÉREUSE SUR L'ÉCHANGE

de votre vieille batterie. Voyez les pages jaunes de votre annuaire de téléphone pour obtenir le nom de votre vendeur Willard.

WILLARD STORAGE BATTERY CO. OF CANADA LTD., TORONTO, ONTARIO



La rencontre et l'amitié d'un grand artiste, MAURICE CHEVALIER, eurent une heureuse influence sur la carrière de "LADY" PATACHOU. Elle arrose ici de champagne une bobine du film "Ma Pomme".

LES CONFIDENCES DE PATACHOU

MON NOM DE THÉÂTRE est simplement celui que nous avons donné, mon mari et moi, à la pâtisserie dont nous sommes propriétaires sur la Butte Montmartre, lorsque nous avons adjoint le restaurant puis le cabaret à la pâtisserie, le nom est resté puis les clients, et les journalistes m'ont ainsi baptisée. Pourquoi pas, après tout... A cette époque, je ne pensais pas que cela puisse dépasser mes quatre murs.

Je ne suis pas du tout une femme extravagante. Je vis très simplement et très calmement; bien sûr ce qui m'est arrivé n'a pas à première vue l'air de cadrer avec une existence de femme simple, et pourtant je ne peux tout de même pas inventer de complications pour satisfaire à la légende — d'ailleurs je pense que l'époque des monstres sacrés est passée et que les artistes sont maintenant très près du public.

Oui mais, passer sous silence l'importance de Maurice Chevalier dans l'orientation de ma vie serait une ruse un peu grossière. Il est venu m'écouter chanter un soir, par hasard, comme tout

le monde, et aussi parce qu'on lui avait dit qu'il y avait une espèce de phénomène ambulant qui chantait trois heures tous les soirs dans le bruit, la foule et la fumée.

Maurice s'est pris d'amitié pour moi, les miens, notre façon d'être, de vivre. Il est juste qu'à ce moment de sa vie, il ait été heureux de trouver un groupe, une famille qui lui plaise et qui ne l'oblige pas à papillonner de tous côtés. Nous sommes très proches de lui. Très semblables quant aux goûts. Nous sommes de son quartier, de son monde, et puis je pense que maintenant cette amitié est comprise et admise de tous.

Certes au début on a beaucoup parlé, on parle peut-être encore, je m'en moque, il est facile d'être honnête, il est difficile de le faire croire, c'est normal après tout.

Travailler beaucoup et tout le temps

Maurice m'a appris les lois essentielles de mon métier. Il ne m'a pas montré comment on chante une chan-

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER

Président

JEAN CHAUVIN

Directeur

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

Chef du tirage ODILON RIENDEAU

Chronique sportive OSCAR MAJOR

ABONNEMENTS

	Canada		Etats-Unis
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

son, mais dit que ça n'est pas une performance artistique de brailler trois heures dans la fumée, que je risquais ainsi de ne pas pouvoir faire face à l'avenir — en admettant qu'il y ait un avenir! Je rappelle à ce sujet que j'avais signé avec l'ABC avant de le connaître. Il m'a obligée à travailler beaucoup et tout le temps. C'est selon lui le meilleur moyen d'arriver à satisfaire le public, à condition, en plus, de ne jamais croire que c'est arrivé.

Depuis, il m'a toujours réconfortée quand j'étais « dégonflée » et calmée quand j'avais trop tendance à croire que ça allait trop bien.

Les suppositions qu'on a faites à notre sujet ne sont guère raisonnables, il explique d'ailleurs cela très bien lui-même.

Je me souviens qu'un jour, un directeur de journal très lu avait envoyé un photographe dans une soirée à laquelle nous assistions avec l'intention de prendre la photo à sensation. Le pauvre photographe a passé sa nuit à guetter. Quelques jours après, j'ai reçu une très jolie lettre du directeur en question qui me disait: « Ma chère Patachou je vous envoie ci-joint les photos prises au cours du gala; elles sont tellement touchantes que je vous les offre et ne les emploierai pas ».

Il y a une raison à cette amitié, c'est que je suis le type même de l'amitié. Je passe ma vie à m'intéresser, m'occuper des gens qui vivent autour de moi. Je suis le comble de l'amitié et de la fidélité. Ne croyez pas que je me fasse ainsi un compliment. Il y a le revers de la médaille. Je suis une espèce de tyran, car si je donne, j'exige la réciprocité et je ne supporte pas l'idée que mes amis aiment mieux ailleurs ou même cherchent service et appui ailleurs. Je peux tout pour ceux que j'aime, j'ai dix mains, trente heures par jour, mais j'ai des colères aussi, et dans les mêmes proportions, et des chagrins et des joies exagérées. Il paraît que je suis une écorchée. J'ai fermé ma maison huit mois quand je suis partie en tournée. Le soir de mon retour il y avait dix-huit personnes devant ma porte, tout mon personnel, tous avaient dit à leurs nouveaux patrons: « Excusez-nous pour ce soir, mais elle rentre! »

"Je suis croyante... et superstitieuse"

J'emploie en ce moment vingt-cinq personnes: les mêmes dix-huit et l'orchestre, et je me chamaille avec tout ce monde-là et je ne pourrais pas m'en passer!

Quels sont mes amis? — peu mais vrais — eh bien des femmes, des dames même, et qui travaillent: Blanche Montel, Gisèle d'Assailly, Jeannette Colombier, Gaby Morlay et puis maman surtout. Des hommes aussi bien sûr. Un gars que j'aime bien et qui me le rend, c'est Maurice Herzog.

Qu'est-ce que je peux vous apprendre d'autre; que je suis croyante, superstitieuse. Oui je sais c'est incompatible mais je n'y peux rien.

Je n'ai été mariée qu'une fois, et j'espère bien le rester. J'ai un petit garçon de quatre ans et demi.

Je ne peux pas dire que les gens qui font notre métier sont exactement comme les autres, sinon ils en feraient un autre. Avoir peur tous les soirs, trembler en coulisses, guetter dans les jeux des camarades qui sortent de scène « comment ils sont ce soir » (ils: c'est le public), la petite goutte glacée qui descend le long du dos quand une chanson n'accroche pas, la hantise du rhume de cerveau et... le besoin de tout ça... avouez qu'il faut être un peu vicieux. Nous ne sommes pas à plaindre, loin de là, pas plus que les boxeurs qui reçoivent des coups, pas plus que le

Ils possèdent toutes les caractéristiques!



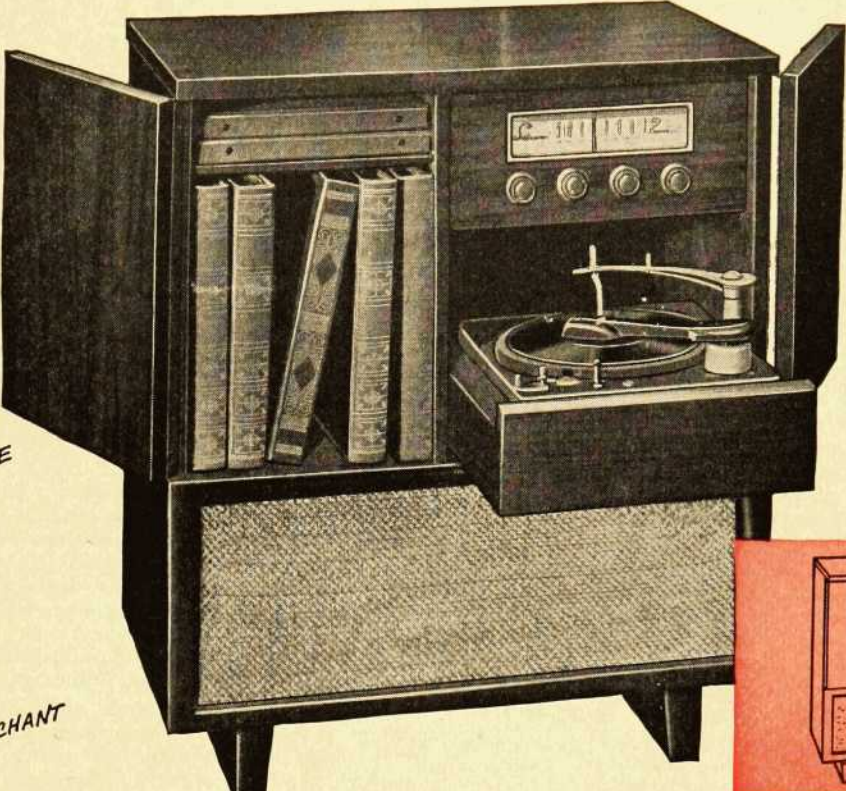
UN TOURNE-DISQUES
À TROIS VITESSES



UN PUISSANT RADIO
À TONALITÉ JUSTE



UN PRIX
ALLÉCHANT





UN DISPOSITIF AUTOMATIQUE
QUI ARRÊTE LE MÉCANISME
DÈS QUE LE DERNIER
DISQUE EST TERMINÉ



UN MEUBLE DONT LE
STYLE EST REMARQUABLE



RADIOS-PHONOGRAPHES SUPERBES... PUISSANTS... NOUVEAUX

2 AUTRES GRANDES VALEURS



MODÈLE C712—En placages polis à la main—noyer d'Amérique, acajou d'Afrique ou chêne blanchi richement veiné. Demi-portes harmonisantes. Puissant radio ultra-sensible à 7 lampes. Cadran coulissant éclairé. Tourne-disques à trois vitesses s'arrêtant automatiquement une fois le dernier disque terminé. Capacité 10 disques. Ample espace où ranger les disques.



MODÈLE C711—Très grand cabinet de luxe en acajou, noyer ou chêne blanchi. Récepteur radio-phonique à 6 lampes hautement sélectif. Cadran coulissant éclairé et antenne à même Beam-A-Scope. Nouveau tourne-disques jouant les disques des trois vitesses, muni d'un dispositif automatique qui arrête le mécanisme dès que le dernier est terminé. Capacité 10 disques. Ample espace supplémentaire pour disques.

Incomparable est le qualificatif qui s'applique le mieux aux radios-phonographes G-E 1953... incomparables par leur apparence, leur performance, leur puissance, leur tonalité. Incomparables par les valeurs remarquables qu'ils offrent. Lorsque vous les aurez vus... lorsque vous les aurez entendus... vous aurez peine à croire qu'ils puissent être achetés à des prix si modérés.

Modèle C710 (ci-dessus). Disponible noyer, acajou, chêne blanchi dont le fini lustré est poli à la main. Joue jusqu'à dix disques, grandeurs régulières, s'arrête automatiquement une fois le dernier terminé. Haut-parleur de 10 pouces à Alnico 5; antenne à même Beam-A-Scope; 6 lampes; commande de tonalité; ample espace où ranger les disques... en un mot une valeur vraiment remarquable.

N'attendez pas un jour de plus

Ne vous refusez pas, un jour de plus, le très grand plaisir de posséder un radio-phonographe véritablement moderne. Votre marchand G-E a ces trois beaux modèles en magasin—il vous accordera une généreuse allocation en échange de votre vieux appareil et, si vous le désirez, il prendra les dispositions nécessaires afin que vous puissiez solder votre achat par versements mensuels.

**CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY
LIMITED**

Siège Social: Toronto — Bureaux de ventes d'un océan à l'autre

cavalier qui tombe de cheval. Ceux qui sont à plaindre, ce sont les gens qui vivent avec nous.

"J'aime être bien habillée"

Lorsque je suis rentrée à Paris, venant de l'étranger, j'ai eu beaucoup de satisfaction à constater que je ne m'étais pas trompée et que j'avais bien fait de rompre avec la formule des chansons en chœur. C'était risqué. Mon ancienne formule plaisait au cabaret mais ne me satisfaisait plus. J'ai rompu en février 1951. J'ai supprimé de mon nom Lady. Maintenant je chante Mon Homme, Tire l'Aiguille, La Nuit, La Fête continue, Le Gamin de Paris...

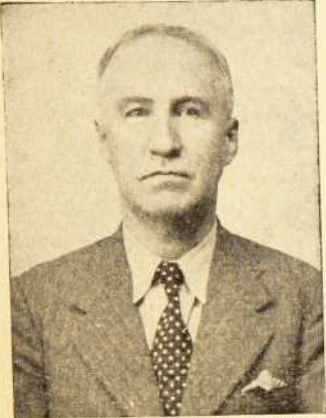
Je vais créer l'opérette que Chevalier et Villemetz écrivent pour moi Rose de Montmartre.

J'aime être très bien habillée avec une note originale dans le classique. Pour sortir, je mets des robes noires de chez Balmain. J'ai la manie des chaussures. Ordinairement, je m'habille très sport avec une veste de daim et un pull-over à col roulé. Je chante en jupe et chemise faites par ma couturière de la rue Marignan.

Je raffole des jolis meubles. Je cours les antiquaires. Ma promenade favorite est le Faubourg St-Honoré. Je ne me lasse jamais de contempler ses merveilles.

"Je suis têtue"

Quand je suis à l'étranger, je ne supporte pas les remarques désobligeantes qu'on peut faire à l'égard de mon pays? Je suis très cocardière. C'est pourquoi d'ailleurs mon surnom de Lady ne s'imposait pas. Un jour dans un pays voisin, un artiste qui passait avant moi s'était permis d'ironiser sur la France. Il m'agaça tellement qu'à mon tour, j'ai un peu exagéré. J'ai jeté des fleurs à pleines brassées sur mes compatriotes. Un monsieur s'est écrié: « Il n'y a plus qu'à chanter La Marseillaise! » « Rassurez-vous, ça va venir ». Et j'ai fini mon tour en sortant sur les dernières mesures de la Marseillaise.



M. ANDRÉ DE LA CHEVROTIERE,
issu d'une illustre famille canadienne,
se spécialise dans la Petite Histoire
de son pays.

UN SQUARE AUTREFOIS ROMANTIQUE

Le "Carré Saint-Louis" fut la place la plus française de Montréal. — Le rendez-vous des poètes, des hommes politiques, des grands journalistes et des bourgeois influents d'une époque révolue.

par ANDRÉ DE LA CHEVROTIERE

IL Y AURA 50 ANS le mois courant j'arrivais dans la métropole. Mes 25 dernières années je les ai vécues au « carré Saint-Louis » que je persiste à appeler de son vieux nom, qui n'est pas sans saveur, a gardé en cette ville américanisée un charme français. L'élément cosmopolite qui l'envahit graduellement n'a pas réussi à lui enlever tout cachet.

Voici l'automne. La saison grave ou la saison rousse, comme disent les poètes. Déjà les feuilles tombent; bientôt elles joncheront de sang et de rouille les allées des parcs. La saison du rêve, où je m'assois chaque année sur les vieux bancs du « carré Saint-Louis ». Je hume avec délices cette brise d'automne et toute chose devient poésie, qui donne la nostalgie du temps passé.

Je ne me trompe guère en disant que le « carré Saint-Louis » est la place la plus française de Montréal. C'est un des rares endroits de la métropole d'où l'on peut, assis sur un banc (côté rue Saint-Denis), voir déambuler les passants. Seule une bande de gazon vous en sépare. Le spectacle de la rue s'offre dans sa truculence et son grouillement.

LA RUE SAINT-DENIS

*Superbe était la nuit : je m'en allais rêveur,
Sombre et silencieux, par la plus grande rue
De la ville endormie, où tout le jour se rue
Une foule affairée, à la sourde clameur.*

*Sous un ciel étoilé, rayonnant de splendeur,
L'immense multitude, indolemment décrue,
A l'appel du repos, puis enfin disparue,
M'avait laissé tout seul dans le soir enchanteur.*

*Là, me vint à l'esprit, qu'avant nous d'autres hommes
Avaient foulé ces lieux, hantés comme nous sommes
De rêves séducteurs, d'espoir toujours déçus.*

*Comme aussi, je songeai que des foules humaines,
Sur ce pavé viendrait ourdir leurs trames vaines
Longtemps, longtemps encor quand nous ne serons plus.*

Je ne sais si le poète Crémazie, dont le monument orne ces lieux, s'est promené ici, mais je me rappelle fort bien que Louis Fréchette aimait rêver sous les grands parasols de verdure.

Au spectacle de la rue, il préférerait sans doute comme moi, soit dit en toute modestie, les frais ombrages des érables et le bassin où chante un mince jet d'eau. Le bassin où se mirent les fleurs et les oiseaux. Je me souviens d'avoir entendu le poète de la *Légende d'un peuple* prononcer, sous ces arbres mêmes, l'éloge funèbre de Crémazie, lors de l'inauguration de la statue du poète mort « en exil » et dont les restes reposent encore au cimetière du Havre, en France.

Le « carré Saint-Louis » a gardé quelque chose de romantique. Il se retire modestement de la bruyante rue Saint-Denis pour répandre sa verdure aux rues plus humbles. Avec ses arbres quasi centenaires, et son bassin grillagé, il fait place royale dans la cité; sans oublier les maisons de pierre qui l'entourent et dont quelques-unes ont abrité de hauts bourgeois de jadis, dont il convient de rappeler les principaux personnalités : S. H. le maire Payette; l'hon. Israël Tarte, ministre des Travaux publics dans le cabinet Laurier, où sir Wilfrid fit plusieurs visites à son collègue Tarte du square Saint-Louis, au début du siècle; l'hon. Raymond Préfontaine, maire de Montréal; et ministre de la Marine dans le ministère Laurier, Godfroi Langlois, directeur du journal *Le Canada* et représentant de la division de Saint-Louis à la Législature, le Dr Rotot, médecin personnel du premier ministre Honoré Mercier, Dr Noé Fournier, Téléphore Brassard, Dr Bohémier, Dr de Lotbinière Harwood, le juge Lamothe, l'ex-échevin Monette, le notaire Elie, le Dr Albert Lesage qui occupe présentement la résidence de feu Israël Tarte, l'architecte Geo. Vanier, le Dr Latreille, les deux frères Emmanuel et Jean-Baptiste Saint-Louis, importants entrepreneurs, qui donnèrent leur nom au « carré Saint-Louis », l'échevin Lévi, le Dr J. M. Beau-soleil, Arthur Lamallice, fondateur du Club Montagnard, et grand sportif, le juge de Lorimier, Dr Camille Laviolette, le Dr Valin, E. Z. Massicotte, archiviste et historien, Norman Massé, père; le Dr Gendreau, den-

tiste qui épousa l'une des filles d'Emmanuel Saint-Louis, laquelle vit encore et demeure dans la maison paternelle du square Saint-Louis.

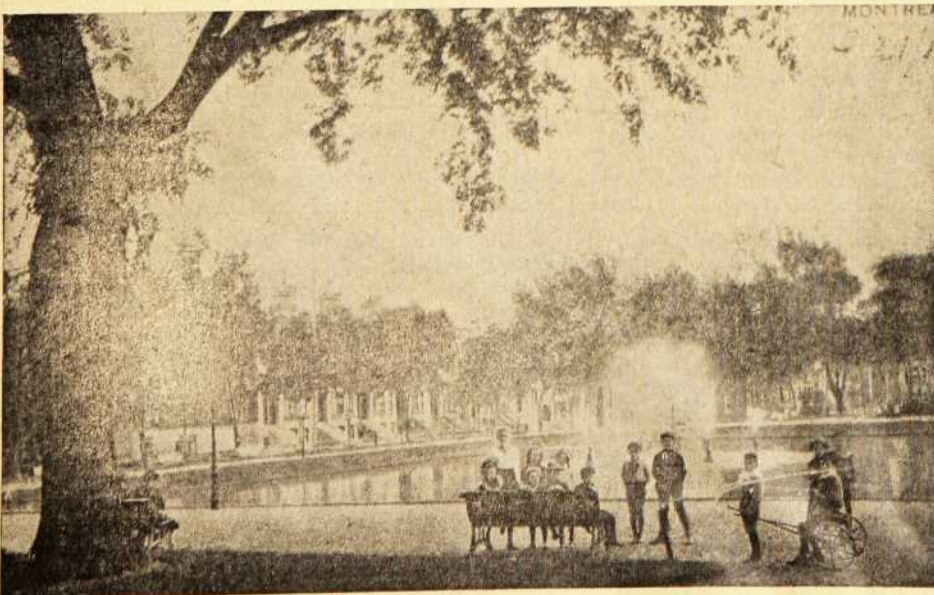
J'allais oublier le sympathique ténor Jos. Saucier, maître de chapelle à Saint-Louis-de-France, et qui de ses appartements, square Saint-Louis, nous faisait entendre de belles répétitions et terminait souvent avec sa romance favorite :

*« Un souvenir, c'est l'image d'un rêve,
« d'une heure trop brève, qui ne veut pas finir ».*

La presque totalité de ces grands bourgeois logent maintenant dans des quartiers plus fashionables. Tant mieux ou tant pis pour eux.

Toute cette époque est morte pour ne pas ressusciter.

J'aimerais une histoire de Montréal qui pût montrer à ceux qui ne l'ont pas connue ce que fut la belle époque de la vie canadienne-française dans la métropole en ce temps du début du siècle. Les travaux d'archives ont leur mérite, mais il reste le champ inexploré de la petite histoire des moeurs et des familles, de l'évolution, des coutumes et des idées, l'histoire du peuplement et du dépeuplement de certains quartiers.



Le "carré" Saint-Louis, tel qu'il était au début du siècle, à l'époque où vivait notre prince des poètes, hélas ! bien oublié : Louis Fréchette.



Le monument du poète Joseph-Octave Crémazie, oeuvre du sculpteur Philippe Hébert. Au pied du socle, le soldat de Carillon. Né à Québec en 1827, Crémazie mourut au Havre (France), en 1879.



Le Nouveau-Brunswick est le Paradis des Pêcheurs. Le saumon argenté de l'Atlantique, la truite et l'achigan y abondent.

Le rapprochement QUÉBEC - ACADIE

Il fut un temps, heureusement oublié, où Acadiens et Canadiens se regardaient en chiens de faïence. On les avait sûrement dressés les uns contre les autres et certains gens d'Eglise mirent tout en oeuvre, jusqu'aux intrigues les moins louables, pour les diviser et entraver le rapprochement Québec-Acadie.

La foi inébranlable, la ténacité, la résistance têtue des Acadiens ont renversé tous les obstacles. C'est aujourd'hui un peuple nombreux et très uni, conscient de sa force, et à qui nous devons bientôt une deuxième province française au Canada.

Depuis quelques années, des groupements et associations de l'Acadie et du Québec ont établi le contact et, tout dernièrement encore, la Survivance française inaugurerait toute une série de voyages d'étude et de bon voisinage dans les provinces maritimes: Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse et Ile-du-Prince-Edouard. De ces voyages, les Canadiens sont revenus enthousiastes et le comte Robert de Caix, président du comité de la Survivance française, fit deux voyages en Acadie, l'un en 1938 et le second en 1951. Voici ce qu'il déclarait au retour de ce dernier: « J'ai été extrêmement frappé des progrès admirables réalisés par les Acadiens. Ceux du Nouveau-Brunswick, qui sont de beaucoup les plus nombreux, bénéficient de façon visible du fait qu'il y a maintenant trois évêques de langue française dans la province. Ceux-ci se sont appliqués à assurer le concours d'une élite aux écoles dont le niveau de l'enseignement s'est beaucoup élevé. D'ailleurs, toutes les congrégations religieuses contribuent de façon admirable au relèvement du peuple acadien, non seulement en assurant leur avenir mais en préparant une documentation sur l'histoire si émouvante de ce pays. A l'université de Memramcook, par exemple, on a réalisé une concentration sans précédent de tous les documents qui pouvaient être recueillis sur l'histoire de l'Acadie. » Le peuple acadien sait que son effort lui a octroyé des droits indubitables, mais il ne cherche pas à les faire bruyamment valoir, préférant laisser jouer tout doucement la loi inéluctable des masses. Il n'a jamais recherché le pouvoir puisque sa représentation aux Assemblées législatives ou dans les différents Conseils municipaux reste infime, mais il a toujours tenu à marquer son indépendance. C'est ainsi que les Acadiens ont leur drapeau particulier (tricolore à l'étoile d'or), un hymne national bien à eux, l'Ave Marie Stella, et une fête nationale différente de la nôtre: l'Assomption.

Pourquoi, du reste, auraient-ils recherché le pouvoir, puisqu'ils rencontrent la meilleure compréhension

de la part des dirigeants et qu'ils ont obtenu ce qu'ils voulaient sur un point essentiel, celui de l'éducation. C'est dans le Nouveau-Brunswick que l'on trouve le plus parfait bilinguisme et que les Anglais apprennent le plus volontiers le français. Si les écoles ne sont pas séparées, la liberté la plus large y est respectée tant pour les matières enseignées que du point de vue religieux.

L'enseignement, il est vrai, reste le problème numéro un. Des siècles de lutte pénible pour la survie sur un pays pauvre et privé de communications, ont causé un retard que l'on comble maintenant au prix d'un effort magnifique. Cet effort mobilise une grosse part des ressources, de maigres ressources, et de beaux résultats viennent le couronner.

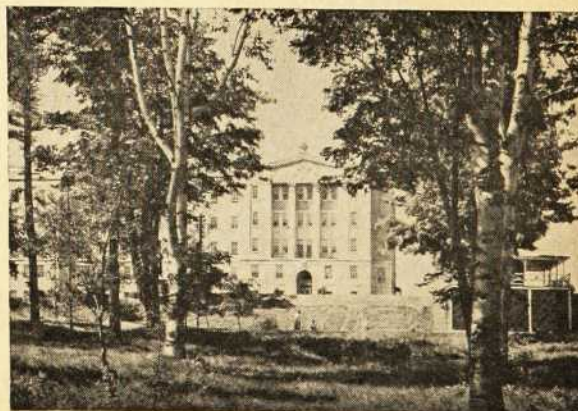
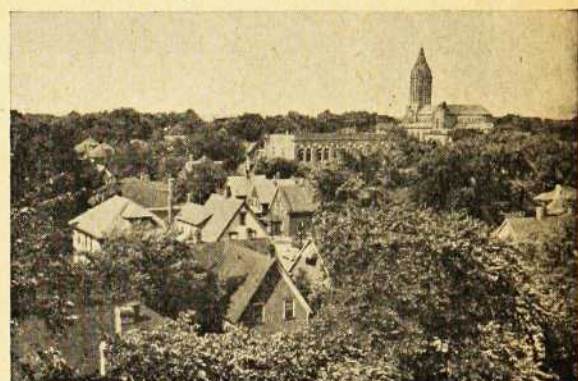
Les Acadiens sont, dans les provinces maritimes, au nombre de 300,000 et on en trouve près d'un million dans toute l'Amérique du Nord et jusqu'en Louisiane. Moncton, au Nouveau-Brunswick, est Acadienne dans la proportion de 40% et c'est à quelques milles de là que s'élève la célèbre université de St-Joseph de Memramcook. C'est à Moncton également que paraît « Evangéline » le journal national des Acadiens.

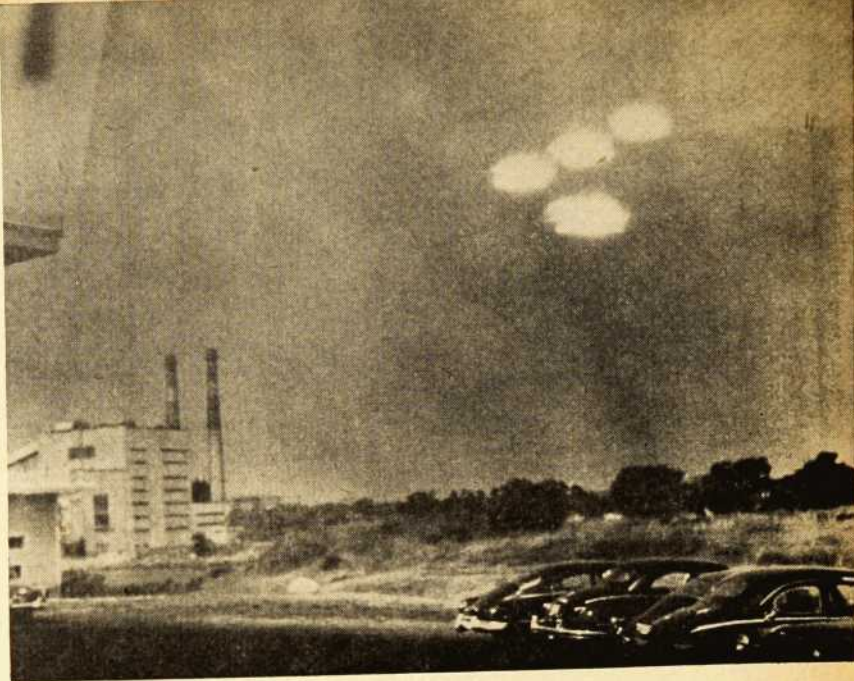
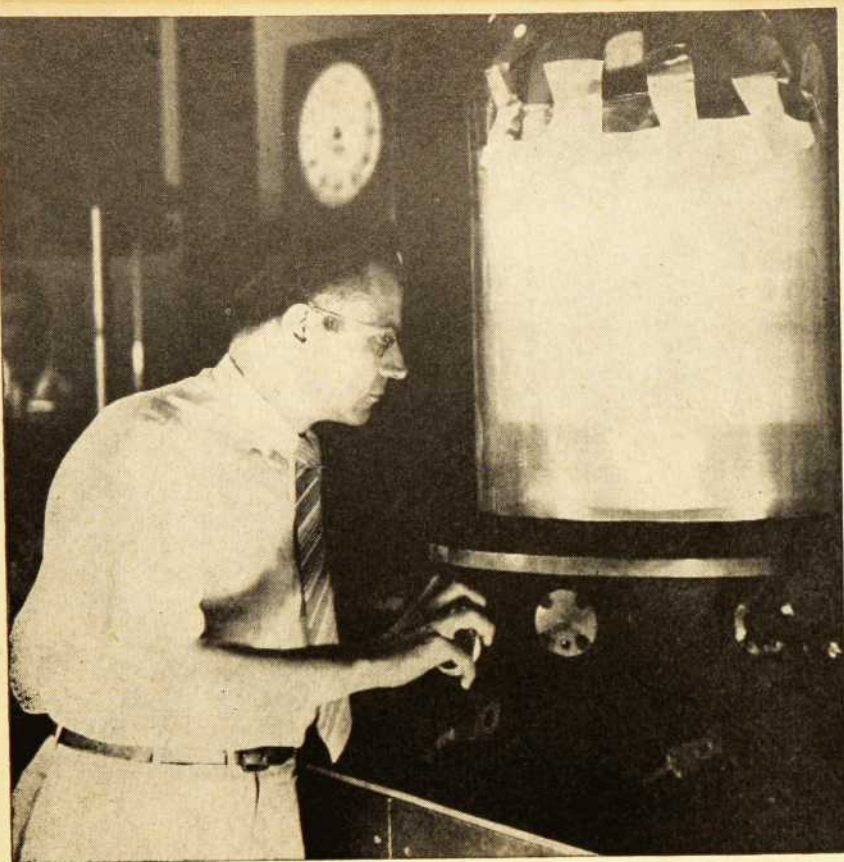
Le problème capital, c'est l'enseignement. Pour remédier à la pénurie de professeurs, on fonda en 1919 la Société St-Thomas d'Aquin dont le but est « d'améliorer l'état social, intellectuel et moral de ses membres et la juste revendication de leurs droits et privilèges. Ainsi que d'établir des bourses d'étude et un fonds de réserve pour l'orientation des jeunes vers les universités, les collèges classiques, les écoles techniques et autres. » Leurs études terminées, les boursiers reviennent pour faire bénéficier les leurs des connaissances acquises. Depuis 1937, cette Société a aidé financièrement près de 300 jeunes Acadiens et Acadiennes. Grâce à elle, ainsi qu'à la Société l'Assomption, le nombre des prêtres enseignants, d'hommes de carrière libérale, d'agronomes, etc., a considérablement augmenté.

La Société l'Assomption est, comme l'on sait, l'organisme national des Acadiens au même titre que la Société Saint-Jean-Baptiste pour les Canadiens de langue française.

L'université de Saint-Joseph de Memramcook, à faible distance de Moncton. Les collèges classiques de Bathurst et d'Edmunston ont aussi un niveau d'enseignement très élevé. Photos de l'Office de Tourisme du Nouveau-Brunswick.

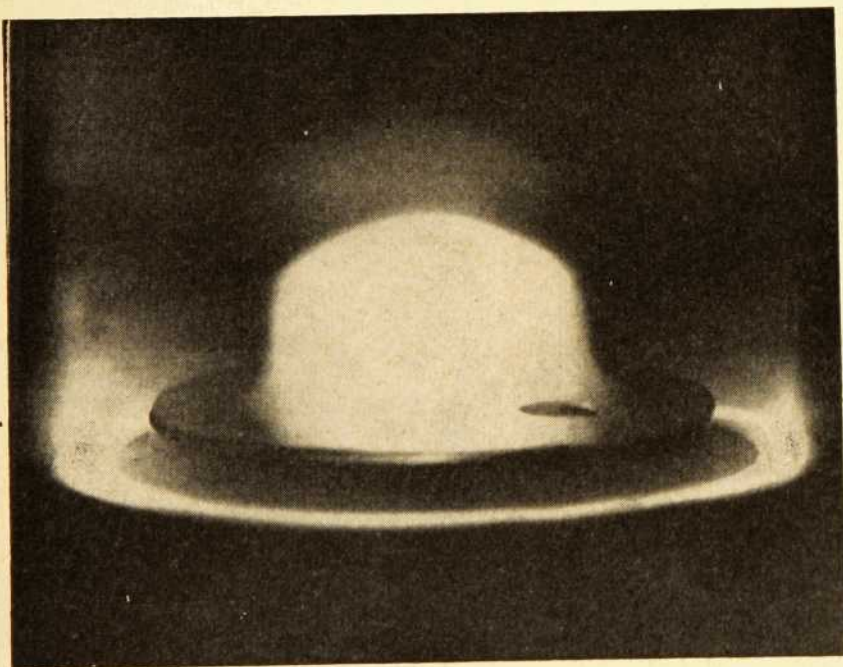
Quelques aspects du Nouveau-Brunswick: vues d'ensemble de Moncton où domine le fier clocher de la cathédrale de l'Assomption et le palais de la Législature du N.-B., à Fredericton, sa capitale. Moncton est acadienne dans la proportion de 40%.





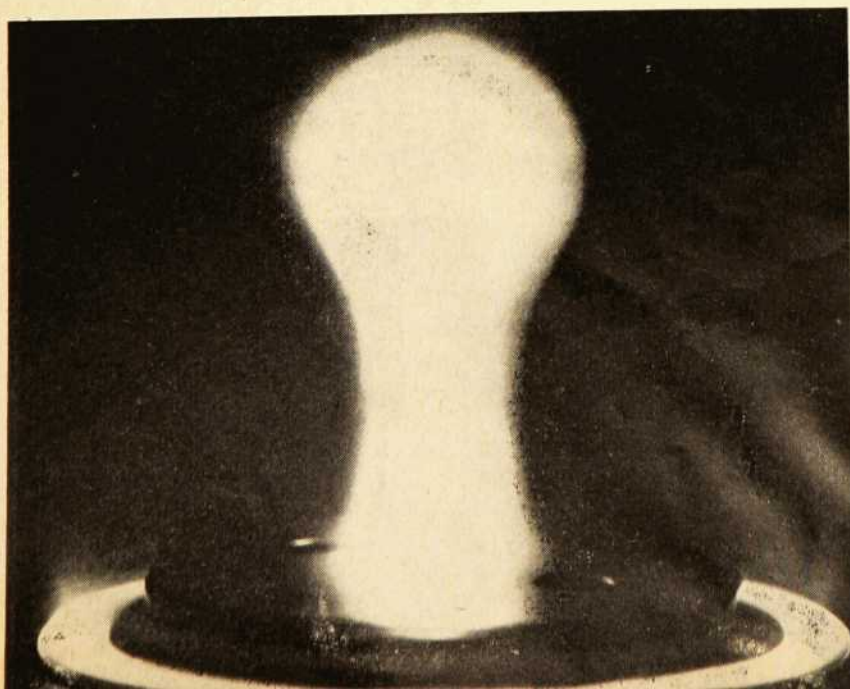
LE PHENOMENE TEL QU'IL SE PRESENTE.

Voici la photo prise par un garde-côte américain, il y a plusieurs semaines, et qui nous montre des "soucoupes" évoluant en formation dans le ciel de Salem, Mass.



LE PHENOMENE TEL QU'ON PEUT LE REPRODUIRE

Un des spécialistes attachés à l'armée américaine a reproduit en miniature l'illusion d'optique. On voit ici naître la "soucoupe" sous un globe de verre. Il lui a suffi d'introduire des molécules d'air ionisé sous la cloche.



QUE PENSER DES SOUCOUPES VOLANTES ?

EN AURA-T-ON PARLÉ DE CES SOUCOUPES VOLANTES !

Qu'elles existent ou qu'elles ne soient que l'effet d'un mirage, elles n'en constitueront pas moins une attraction de choix dans l'arsenal des jeux d'enfants.

Les journalistes se sont emparés de la nouvelle avec d'autant plus d'empressement que cela fait de l'excellente copie. Avez-vous remarqué que l'on n'en parle qu'en période creuse, quand le manque d'actualité politique rend difficile la vente des journaux du soir ? Ils ont fait tant et si bien depuis plusieurs années que l'imagination populaire en fut surexcitée et suscita une profusion de témoignages plus ou moins authentiques. Cet afflux de visionnaires n'est venu qu'obscurcir le problème, car, si les soucoupes existent, bien des témoignages n'ont aucun rapport avec elles.

Et, bien entendu, tant de battage a détourné nombre de savants de leurs tâches habituelles en les contraignant à fournir une solution que nous attendons fiévreusement.

Jusqu'à ce jour, ils ne sont pas parvenus à se mettre d'accord, — ce qui permet à l'affaire de rebondir continuellement, — et nous proposent quatre hypothèses différentes qui toutes semblent valables.

Les historiens n'ont pas voulu être en reste. Ils ont retrouvé des descriptions de phénomènes en tous points semblables à celui des soucoupes et remontant à plusieurs siècles. Ce dernier fait jette une ombre au tableau et nous permet d'éliminer, du moins semble-t-il, deux hypothèses. Il ne s'agit pas de visiteurs venus d'autres planètes car on ne peut penser que leur technique soit restée stationnaire durant des centaines d'années. Quant à penser que ce véhicule viendrait du monde soviétique, nous ne devons pas nous y arrêter pour un simple mobile psychologique : nos très chers amis, ces fervents d'un contrôle de la production atomique — uni-

latéral, bien entendu ! — n'auraient pas manqué d'organiser d'impressionnantes parades et seraient devenus beaucoup plus agressifs, — s'il se peut !

Nous devons donc en revenir aux dires des savants.

- Il pourrait tout d'abord s'agir d'un effet d'optique produit par les ballons-sondes que les stations météorologiques lâchent journellement. C'est certainement cet instrument inoffensif qui est à l'origine du plus grand nombre de méprises.

- Les météorites, pourtant pas plus gros qu'une tête d'épingle, se déplacent dans notre atmosphère à une vitesse telle que leur masse s'accroît considérablement et peut créer l'illusion.

- Il y a aussi l'éventualité de mirages qui pourraient être occasionnés par la simple réfraction de lumières terrestres sur la masse d'air chaud qui entoure notre atmosphère. Ceci pourrait expliquer pourquoi l'on voit parfois des soucoupes qui semblent évoluer en ordre parfait, effectuant des trajectoires diamétralement opposées à toutes les lois physiques.

- On a enfin pensé à Vénus que l'on peut voir parfois — très rarement, il est vrai — et qui peut donner l'illusion d'être en mouvement par le jeu des nuages.

Pris par l'un de ces jeux d'optique le pilote américain est-il monté si haut qu'il a déterminé la rupture de son appareil l'an dernier ? Nous ne le savons jamais. Mais il est maintenant presque certain qu'il n'a pas été désintégré par quelque arme fantastique aux mains des Martiens.

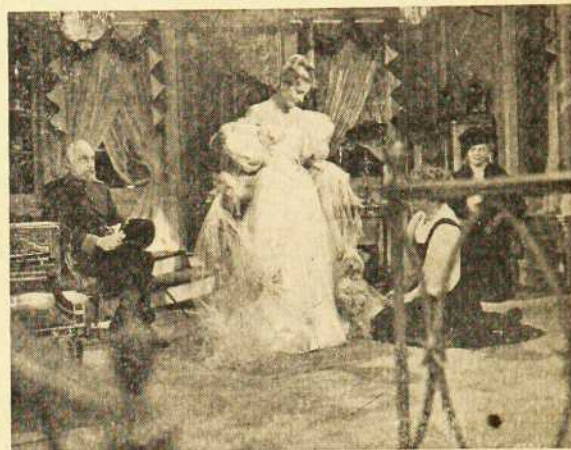
Le choix des solutions offertes laisse encore libre cours aux discussions qui ne semblent pas prêtes à s'éteindre. Néanmoins, en supposant que chacun des savants ait raison, nous nous expliquons fort bien le nombre et la vigueur des témoignages.



JOAN FONTAINE, l'une des rares grandes vedettes du cinéma, dont le talent se prête à l'interprétation des rôles les plus divers.



Voici JOAN FONTAINE telle qu'elle était à quinze ans, sans maquillage et blonde comme Dieu la fit.



Dans "Letter from an Unknown Woman", où elle joue le rôle de l'épouse d'un homme en renom, JOAN FONTAINE apparaît dans toute sa grâce et sa beauté.

SI ELLES SAVAIENT!... d'après JOAN FONTAINE

"Si seulement elles pouvaient se voir!...
« Si elles pouvaient entendre leur voix brail-
larde, lamentable et ridicule!... »

« Si... et ceci pourrait peut-être les toucher plus que toute autre chose, si elles savaient ce que les hommes pensent et disent d'elles!... Alors, peut-être, ces pauvres filles, ces jeunes femmes qui « boivent trop » lors d'un coquetel, ou à tout autre « party », reviendraient-elles à leur bon sens... »

C'est Joan Fontaine qui me parla ainsi, entre deux prises de vues du film : « Something to Live For », qu'elle était à tourner aux studios Paramount, à Hollywood.

Dans cette production, Joan interprète le rôle d'une jeune actrice dégénérée par l'abus des liqueurs alcooliques. La cause... : une infatuation idiote et sans issue, par laquelle elle s'est imprudemment laissée accaparer, sans le moindre effort de raisonnement, doublée d'un complexe d'infériorité sur son talent d'actrice.

En réalité, ce drame pitoyable fait la trame d'un excellent rôle dont elle s'acquitte avec son adresse habituelle d'actrice de grande classe. Elle y apporte toute la compréhension que lui permet sa longue expérience du cinéma, et aussi la naturelle répulsion qu'elle éprouve pour les liqueurs alcooliques.

« Il m'est arrivé quelquefois de voir sombrer dans cette habitude néfaste, de jeunes talents portant toutes les promesses que l'on peut attendre de l'avenir. Avec plus de sens commun, de volonté, elles eussent facilement atteint au pinacle. »

Après avoir parlé de sa naissance, en pays oriental, de son enfance débile qui l'empêcha de s'amuser comme les autres fillettes de son âge, mais lui laissant le loisir de réfléchir, d'observer et de vieillir peut-être avant l'âge, elle revient sur le même sujet :

— « Lorsque j'interprète un rôle », dit-elle, comme si elle désirait s'excuser de reprendre la même conversation, je m'incorpore pour ainsi dire le caractère de l'héroïne. Il me semble que c'est un devoir que j'assu-

me envers mes futures auditoires que de vivre mon rôle. En ce moment, je me sens vraiment la victime de l'alcoolisme. Et si je ne m'enivre pas, je passe par toutes les affres que ce vice apporte à ses victimes. Je vis réellement, si étrange que cela puisse paraître, l'existence d'une dégénérée de l'alcool.

« Je ne puis me défendre de songer à ces milliers de jeunes femmes souvent jolies, attrayantes, issues de braves familles, ayant reçu une éducation supérieure, et qui pourtant sombrent dans une réalité qui en fait des êtres repoussants.

« Les hommes n'aiment pas une femme qui boit trop. Ils peuvent s'en amuser au cours d'une sortie, d'une soirée, la trouver drôle un moment. En réalité, ils en sont dégoûtés.

« Assurément », continue-t-elle, « celles qui s'adonnent à l'alcool se donnent des raisons : leur mari ne les aime pas, leurs amis les délaissent sans cause, leur famille ne les comprend pas. (toutes excuses que les faibles des deux sexes se donnent volontiers lorsqu'ils sont fautifs et mous).

« Le caractère que j'interprète dans ce nouveau film donne les mêmes excuses. Si cette jeune fille avait le courage de s'arrêter à réaliser sa faiblesse, sa misère ne serait déjà plus un si grand problème, puisqu'elle aurait la volonté d'en sortir. »

Il est fort possible que ce film soit de nature à aider un certain nombre de jeunes sur le point de glisser sur la pente de l'ivrognerie, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom.

Dans ce nouveau rôle, par ce qu'il me fut donné d'en voir, Joan Fontaine se surpasse, dans une interprétation d'un poignant réalisme.

Nous avons souvent eu l'occasion d'admirer Joan en des productions plus brillantes et plus gaies, assurément. Aujourd'hui, comme certaines autres oeuvres de l'écran, elle se présente à son public dans un état de décadence que lui suggère un scénario et que son beau talent accentue à plaisir.

Rappelons-nous « Suspicion » qui lui valut les palmes de l'Académie des Arts et Sciences, « September Affair », et « Letter of an Unknown Woman ».

LOUISE GILBERT-SAUVAGE

A quinze ans, (voir ci-dessus) JOAN FONTAINE était toujours plus jolie, au naturel, que dans le rôle d'une fillette du même âge qu'elle tint dans "Letter from an Unknown Woman".



Roman
sentimental



Dessin de
JEAN MILLET

L'HOMME DE MALAISIE

par VINCENT BOUCAU

JAMAIS lady Mansfield n'avait eu plus d'invités qu'en ce mois de septembre, et toutes les chambres du château étaient occupées. Harris, le vieux major-dome, avait engagé trois nouvelles femmes de chambre.

La vieille demeure, à vrai dire, ronronnait dès le matin comme le plus grand hôtel de Londres.

Déjà les palefreniers au teint frais préparaient les chevaux — et déjà la jument de miss Florence guettait, les oreilles hautes, pour entendre de plus loin le pas de la jeune fille.

— Bonne journée, miss Florence, dit le jeune garçon.
— Bonne journée, Bill, répondit-elle.

Pendant qu'elle flattait le doux front, la luisante encolure de Felize, et enlevait soigneusement le papier qui entourait le morceau de sucre quotidien. Bill ne pouvait détacher ses yeux de la souple silhouette de la jeune fille. Ce n'était pas qu'elle fût belle : le menton trop fort semblait enlever la douceur des yeux bruns, et les cheveux courts ne se signalaient d'aucun éclat, d'aucune couleur particulière. Mais miss Florence souriait, doucement, sans éclat non plus, Bill se sentait — comme il disait à son ami John — « fondre comme neige au soleil ». C'était cela, le charme de miss Florence, un regard calme, assuré, patient. Quand on voyait Barbara Mansfield, on avait envie de baisser la tête : elle était trop belle. Son rire vibrail, et ses yeux verts, magnifiques, se mouchaient d'or. Grace était frêle, blonde et bleue — les yeux bleus comme ses corsages, ses rubans, ses parures — Lenore plus hautaine, était certes la plus noble amazone de Grande-Bretagne... Mais Bill ne faisait que jeter un coup d'œil sur les robes de Grace, un autre sur la bouche de Barbara, un autre encore sur le corsage de Lenore. Tandis que miss Florence était la seule jeune fille du château qui mé-

*Les déclarations d'amour sont bien
délicates quand il s'agit de conserver
toute la dignité britannique !*

— *Florence épousera-t-elle
l'homme qu'elle aime en secret ?*

ritait ses regards attentifs. D'ailleurs ils étaient amis, ils étaient complices : seule miss Florence montait la jument Felize. A neuf heures du matin, bien bouchonnée et pansée, Felize disparaissait. Seule miss Florence y avait droit et depuis longtemps, lord Mansfield avait oublié que ses écuries contenaient une jument alezane nommée Felize.

C'était un très beau jour. La brume assemblée au-dessus de la rivière s'accrochait à la pointe des hêtres. L'air frais sentait l'eau vive, et miss Florence laissait la jument aller à sa guise, respirant, détendue, tout le matin, tout ce que contenait de pur et de rare, cette heure libre.

Depuis quinze ans, elle était au château ; depuis deux ans elle était « miss Florence », demoiselle de compagnie, chaperon qui n'avait que quelques années de plus que Grace, que Lenore, que Barbara. Qu'elle approchât de la trentaine, qu'elle n'ait pour toute vie que cette promenade d'une heure, ne l'attristait pas — hier encore.

Mais aujourd'hui ! Oui, sur l'encolure, penchée, las-

se, elle eût volontiers pleuré. Mais le petit Bill l'aurait su...

La jument entra dans une clairière, puis s'engagea dans un sentier. Alors miss Florence lui dit :

— Felize ! Tu te souviens de Ralph ?

Non, elle ne pouvait pas se souvenir. Personne. Et, quand, la veille, Barbara avait dit : « Mon cousin Ralph arrive demain, Florence », Florence n'avait pas baissé les yeux, ni détourné la tête. Elle voyait un jeune homme, et ce jeune homme appelait : « Eh bien, les petites filles... Elle était, elle, Florence la plus âgée des petites filles. Elle avait dix-sept ans. C'est pourquoi le grand Ralph préférait l'avoir pour adversaire au tennis, c'est pourquoi le grand garçon avait dit, en partant : « C'est vous que je regrette, Florence ». Elle n'avait rien répondu. A quoi bon ? Il allait en Malaisie, il ne reviendrait peut-être jamais. Il avait écrit deux fois la première année. Une fois l'autre. Plus du tout ensuite. Seule lady Mansfield recevait les souhaits de son neveu, et seule Barbara avait droit à un cadeau pour son anniversaire.

— On revient, Felize.

Dix ans ! Elle n'était plus une petite fille et Barbara était belle, et Grace, et Lenore et toutes les femmes, sauf lady Swanson (qui ressemblait exactement à la reine Victoria) étaient belles. Ralph séjournerait un mois, et comment la confidente de lady Mansfield eût-elle pu ignorer qu'il revenait pour Barbara ?

— Ennuis, miss ?

— Oui, dit-elle. A demain Bill. On ne monte pas aujourd'hui, on attend un nommé Ralph.

Bill hocha la tête : « Un de plus ». Il siffla : « Boulot pour moi. » Il ajouta : « Heureusement que ce n'est pas une lady, miss Florence, ce serait de la peine pour vous. »

— Pour moi, dit Florence c'est toujours de la peine.

Ralph ne s'encombra jamais de bagages, et dans le wagon-salon, il fumait paisiblement la première pipe, négligeant l'Observer et le Times proposés par le garçon. Il lui suffisait de contempler le cher vieux pays qui se dégageait peu à peu de la nuit et de la brume. Il avait l'impression de revenir après une courte absence. Douze ans de Malaisie ne l'avaient pas marqué — seule, sur le front, une ride creuse, et une mince cicatrice, souvenir de la jungle. Les cheveux étaient toujours drus et blonds, l'oeil aussi léger — mais peut-être Barbara le trouverait-elle vieilli, usé ? C'était là-bas, sa plus grande crainte. Il avait quitté une enfant, il retrouverait aujourd'hui une jeune fille accomplie : sa grande photographie en robe de cour éclairait tout le bungalow. Parfois le serviteur malais s'inclinait, en passant devant elle. Sacré boy ! C'était, en traversant la lande, une nostalgie des Indes qui le prenait soudain, une sorte d'inquiétude, de peur secrète. Est-ce qu'il savait encore se tenir, s'incliner, baiser des mains ? Il eut l'impression qu'il ne saurait plus peler une poire, et surtout qu'il serait incapable de soutenir une conversation futile, de répondre : « Oui, certainement, il y a beaucoup de serpents », alors ce qui comptait, seulement, uniquement, c'était de penser au moyen de contenir l'Inde, de conserver et de défendre l'empire. Est-ce que... Mais il y avait Barbara. Il estimait que Grace, Mary, Lenore devaient être sans doute déjà fiancées ; ce serait bien agréable, la récompense d'années passées dans la jungle, avec de rares repos à Malacca ou à Madras, dures années — mais belles.

Une voiture l'attendait à la gare. Il reconnut Harris et fut heureux de retrouver la même route, sinieuse, la rivière luisante ; il ne semblait même pas que les arbres aient pu croître.

— Des saumons comme autrefois ?

— Oui, monsieur.

Ralph posait des questions, comme pour prendre un peu d'assurance.

— On dîne toujours par petites tables, n'est-ce pas ?

— Non monsieur. C'est-à-dire que ce sont les toutes jeunes filles et les jeunes garçons, monsieur, miss Ellen, miss Daisie, miss Margaret Obson, monsieur.

Ah ! oui !

Autrefois, il était à une petite table. Il était le plus grand de la petite table. Il y avait la petite Barbara, la petite More...

Il eut un bref battement de paupières :

— Miss Florence est toujours au château, Harris ?

— Oui, monsieur.

— Elle était la plus grande, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Miss Florence est très occupée maintenant, elle nous aide beaucoup. Je me demande ce que lady Mansfield deviendrait sans elle. Quand elle n'est pas là...

— Elle s'absente du château ?

— Une quinzaine de jours, chaque année, monsieur. C'est la loi. Lord Mansfield lui ordonne d'obéir à la loi et de prendre des vacances, monsieur.

— Je comprends, dit encore Ralph. Et... (il hésita) elle n'est pas en vacances, je pense ?

— Certainement pas monsieur, non certainement pas, du moins pas encore.

— Je vous remercie Harris.

Le château ouvrait ses innombrables fenêtres. Le chauffeur klaxonna et la grille s'ouvrit immédiatement. Ralph aspira à pleins poumons l'air de Mansfield. Il n'était pas descendu que lord Mansfield lui frappait cordialement l'épaule. On ne savait pas comment il était venu, non réellement, mais il était là. Deux secondes après la poignée de main, il disait à Ralph, comme si Ralph n'avait pas été absent dix années :

— Il y a beaucoup plus de coqs de bruyère que l'an dernier. Vous n'avez réellement, non, réellement, rien perdu.

Puis encore :

— Vous allez voir Barbara. Bonne journée.

Et Ralph vit Barbara. Pour la première fois de sa vie il se colora légèrement. La jeune fille portait une simple jupe de sport à plis larges, et un chemisier éblouissant. Elle l'étourdissait de questions, disparut, et quand elle revint elle était tout de blanc vêtue et jonglait avec des balles de tennis. « On vous attend, Ralph » dit-elle. Il ne s'étonna pas. D'ailleurs sa malle, dans sa chambre, était depuis longtemps ouverte par Harris et il n'y

avait pas une chose qui ne fût à sa place, exactement où elle devait être, le pantalon de flanelle et le sweater à l'écusson d'Oxford étaient mis en évidence, le bain préparé.

Ralph s'habilla. Puis quand il fut descendu et que Grace lui donna une raquette, il dit :

— Pensez-vous que je n'ai pas joué depuis longtemps ?

— Sûrement non, Ralph ! Vous devez avoir un court, là-bas...

— Il ne veut pas jouer, dit Lenore. Vous serez arbitre, Ralph.

Quand les jeunes filles entrèrent sur le court, elles regardèrent la haute chaise blanche de l'arbitre.

Mais Ralph n'était pas sur la chaise. Il avait allumé sa pipe et il était allé, de son pas long et souple, à la recherche de lord Mansfield. Puis comme Barbara s'était une nouvelle fois changée, il fut content de lui dire, dans le grand hall :

— Je vous trouve très réellement grandie, Barbara.

— Vous êtes toujours le même, Ralph.

Il ne répondit pas, mais il la regarda :

— Vous savez que je suis venu pour vous ? Barbara.

— Je sais, Ralph. C'est très bien.

— Sans doute accepteriez-vous ?

— Sans doute. Avez-vous fait bon voyage ?

— C'était un navire anglais, Barbara.

— Alors, sûrement bon voyage. A tout à l'heure, Ralph.

— Oui, dit-il.

Puis il alluma sa pipe, évita lord Swanson ; il se souvenait que le très honorable avait été aussi aux Indes, quelques jours, pour acheter des chevaux, et il redoutait beaucoup les amateurs des Indes. Il évita aussi deux jeunes gens qu'il ne connaissait pas du tout, et retrouva lord Mansfield qui lui conseilla de prendre un whisky. Ralph but le whisky, puis il alla se promener seul, dans le parc et il pensait qu'à Ranchinor, il n'y avait pas de parc, mais des bambous aux feuilles coupantes et qui crissaient sous les pas.

L'enfance de Miss Florence n'avait pas été heureuse. Elle était la fille d'un ami de lord Mansfield, plus exactement d'un camarade de guerre. Quand son père — sa mère était depuis longtemps disparue — pensa qu'il approchait de sa fin, il écrivit au compagnon des Dardanelles : le capitaine Symson n'avait que sa pension pour vivre, sa fille n'avait rien et il allait mourir. Lord Mansfield avait répondu : « qu'il avait beaucoup de place dans son château, et suffisamment de respectables dames gouvernantes pour éduquer parfaitement toutes les filles que le vieux capitaine voudrait bien confier à sa garde.

Florence se souvenait encore du regard de son père, quand il parcourut la lettre. Lui qui ne pouvait pres-

que plus remuer, il se mit assis sur son lit, le feu aux pommettes : il pouvait mourir tranquille. Patiemment, épiait ses propres derniers jours, il prépara Florence, lui expliqua comment elle se rendrait à Mansfield. Certes il s'inquiétait encore. Puis le déjà vieux visage d'Harris était apparu ; il venait prendre des nouvelles. C'est avec lui, après les obsèques du capitaine, que la petite Florence était arrivée au château. Certes, jamais il n'avait été une seule fois question d'elle. Dès le premier jour elle avait vécu exactement comme la petite Barbara, et si, prenant de l'âge elle n'avait pas voulu travailler, elle n'aurait pas eu à le faire. Mais Barbara était jalouse d'elle, Barbara, sans la détester, avait marqué les distances, et cela à cause de Ralph. Le jeune homme avait trop joué avec Florence, sans doute. Un jour Barbara avait fait une allusion très claire à la propre situation de Florence. Cela suffisait : le lendemain, la jeune fille avait déménagé ; elle ne logeait plus au premier étage, mais dans la tour, et si la chambre était fort confortable (et presque plus agréable, à cause du lierre qui fleurissait, au bord même de la fenêtre), elle n'en était pas moins contiguë à celle de la vieille gouvernante. De même, Florence, après le départ de Ralph n'avait plus accepté longtemps les bontés de lord Mansfield. Elle entra peu à peu dans le rôle de « miss Florence », et Harris lui marqua, avec son ordinaire déférence, qu'il approuvait son comportement. Certes, si dans sa jeune vie il n'y avait pas eu Ralph dans son cœur, cet espoir fou, puis la douloureuse déception en constatant son indifférence, la jeune fille aurait été heureuse. Elle ne regrettait pas le cottage où elle avait vécu avec son père, parce que, dans le luxe du château, elle menait une vie simple — comme d'ailleurs à peu près tous les hôtes ! Si lord Mansfield dépensait des milliers de livres pour entretenir la vieille demeure, il dînait de biscottes et de pommes bouillies.

Certes, au château, Florence pouvait tout espérer. Bien des jeunes gens lui avaient fait la cour. Mais quand l'un ou l'autre commençait à lui dire qu'il serait bientôt lieutenant de vaisseau ou chef d'entreprise et qu'il pensait à prendre femme, la jeune fille détournait les yeux. Il n'y avait plus que le calme visage de Ralph, la bouche qui souriait pour dire : « C'est vous que je regretterai, Florence ». Oui, pendant deux ans, elle avait espéré, qu'un jour il fût las d'être seul en Malaisie, qu'il eût pensé qu'une Barbara ne le rejoindrait pas, ni une Grace, ni une Lenore, mais que Florence peut-être...

— Mais quand le tigre royal du timbre-poste de Malacca faisait tressaillir le cœur de Florence, hélas ! il n'affranchissait pas une lettre pour elle ; elle devait dire à Harris : « Donnez tout de suite à miss Barbara. C'est de Ralph. »

Le vieil homme s'inclinait, regardait lui aussi le timbre — et le timbre c'était tout ce que Florence conservait de Ralph. Elle allait mendier le timbre à Barbara, lui dire : « Pour mes petits Chinois... » (quand on avait réuni trois mille timbres on les envoyait à la mission de Pékin, et le pasteur pouvait sauver une âme).

Puis Florence avait voulu se défaire, se détacher. Elle n'avait même plus regardé les enveloppes. Et les seules lettres qu'elle recevait, c'étaient des cartes de joyeux Noël, envoyées par de grands garçons vêtus de tweed, qui pensaient que miss Florence était une très bonne camarade — une meilleure camarade que miss Mary, par exemple.

Seulement cette camarade, aujourd'hui, était lasse de tous les garçons du monde qui envoient des vœux et des souhaits. Elle se prenait à haïr le tweed et les jeux. Elle ne voulait même plus penser que Ralph était un prénom d'homme, ni même penser qu'il y avait des hommes sur la terre. Et sans doute, oui, sans doute, à l'automne, quitterait-elle le château pour toujours : pourquoi n'irait-elle pas aux Indes comme les hommes ? A son tour, aux chefs d'entreprise de la City, elle enverrait des cartes de Noël où le tigre malais jaillissait des fourrés hirsutes. Elle se promettait cela, avant le retour de Ralph. Mais depuis, elle ne pouvait que faire les gestes de chaque jour, et prononcer les mots ordinaires. Elle était si pâle et si froide qu'Harris s'enquêrait de sa santé. Et le soir, elle aurait voulu se battre parce que dans la journée, à plusieurs reprises, elle avait détesté Barbara, songé que ce

LES BOIS ONT PEUR

*Par le calme ambigu de ce jour de novembre
Les bois à qui l'automne a mis des teintes d'ambre
Ont reposé dans la tiédeur du soleil blanc ;*

*Crainte de faire choir sa frondaison fanée,
Pas un arbre n'a remué de la journée,
Et les grands chênes n'ont respiré qu'en tremblant,*

*Mais sitôt le soleil couché, le crépuscule
A travers les champs gris se hérissé, pullule
Et court comme une bande innombrable de loups,*

*Puis, brusque, la nuit vient. Ses ondes grossissantes
Débordent les ravins, escaladent les pentes
Et s'infiltrèrent jusqu'aux profondeurs des bois roux :*

*En nappes lourdes, sur la mousse, elles s'épanchent :
Les arbres ont déjà de l'ombre jusqu'aux branches,
Et leurs cimes ondoient, confuses, dans le soir.*

*Alors un grand frisson saisit leur multitude,
Les rameaux prennent de tragiques attitudes
Et semblent ébaucher, au loin, des gestes noirs,*

*Qu'est-ce que la Nuit louche et muette comploté ?
Une sourde rumeur dans le silence flotte,
Et c'est comme le bruit que ferait un marcheur*

*Dont les pieds sur le sol ne poseraient qu'à peine,
Mais que l'on entendrait venir à son haleine...
Qui donc dans l'ombre approche ainsi ?*

Les bois ont peur...

LOUIS MERCIER

NOS VIEILLES ANNALES JUDICIAIRES

L'HISTOIRE D'UN CRIME

par ALAIN ROBERT

SÉRAPHINI et Morel, les Perreaults et tous les autres n'ont rien inventé. Les bandes organisées de voleurs et d'assassins ne datent pas d'aujourd'hui. Une des plus tristement célèbres au pays fut celle qui opéra, vers 1835, dans les environs de Québec, sous la direction de Charles Chambers.

A cette époque-là, les gens de la région vécurent pratiquement dans la terreur. On ne comptait plus les coups de force. Les meurtres succédaient aux vols. On pourrait dresser une liste imposante d'horribles méfaits. Tenons-nous-en aux exploits reconnus de la bande Chambers.

Le coffre-fort de M. Atkinson

C'était un riche marchand de bois de la Basse-Ville.

Quelle ne fut pas sa surprise, un bon matin, alors qu'il pénétrait dans son bureau, de ne plus y trouver son coffre-fort ! Des traces d'effraction ne lui permirent pas d'entretenir le moindre doute sur ce qui s'était passé. Le coffre fut d'ailleurs retrouvé près du Marché Saint-Paul. Il était éventré et les quelque deux cents louis qu'il contenait avaient disparu.

Ligoté, puis volé

Un vieillard du Cap-Rouge, M. Paradis, passait pour avoir un bas de laine bien garni. Les honnêtes gens le trouvaient bien chanceux d'avoir eu la sagesse de se réserver du pain sur la planche pour ses vieux jours. Tout le monde n'était pas de cet avis.

C'était le 3 février 1835. La soirée n'était pas encore bien avancée. M. Paradis avait offert le souper à un mendiant qui passait. Il l'avait même retenu à coucher.

Alors qu'il préparait la couche de son invité, des bandits font soudain irruption dans la maison. En un tour de main, ils ont ligoté le faible vieillard et son mendiant, puis ils les poussent tous deux dans la cave pour fouiller plus aisément les lieux.

Une nièce de M. Paradis, âgée d'environ 25 ans, demeurait avec lui. Comme les voleurs paraissaient ignorer son existence, elle en profita pour quitter sa chambre, en sautant par une fenêtre, et courut alerter les voisins.

On arriva malheureusement trop tard. Les malfaiteurs avaient fui, emportant toutes les économies du pauvre vieux.

La Chapelle de la Congrégation

Dans la nuit du 9 au 10 février suivant, un vol sacrilège était commis dans la Chapelle de la Congrégation, rues Sainte-Anne et d'Auteuil.

Des ciboires, une statuette de la Vierge, la lampe du Sanctuaire, un crucifix et d'autres objets religieux de valeur avaient disparu. Les profanateurs avaient tenté d'ouvrir la porte de la Sainte-Réserve, pour s'emparer de l'Ostensoir, mais ils n'avaient pas réussi.

Le butin était tout de même important. Ce qui souleva le plus, l'indignation populaire, cependant, fut l'audace indigne des cambrioleurs.

Vieillard torturé

Les échos du vol de la Chapelle n'étaient pas encore éteints, que, quelques mois plus tard à peine, une lâcheté inconcevable venait attiser l'horreur populaire.

Quatre bandits entraient, la nuit, dans la maison d'un vieux solitaire de l'Île d'Orléans. Surpris au lit, le pauvre homme fut incapable d'opposer la moindre résistance. On le somma de donner son argent. Mais il n'en avait pas et l'affirma avec des

larmes de détresse. Incrédulés, les mécréants insistèrent. Voyant qu'ils n'obtenaient pas plus de résultats, ils eurent alors recours aux pires tortures. Cette fois, cependant, ils quittèrent les lieux les mains vides, abandonnant leur victime à moitié morte.

A l'Eglise de l'Ange-Gardien

Un soir, vers dix heures, Charles Chambers frappe à la porte du presbytère de la paroisse de l'Ange-Gardien. M. le curé Maranda lui ouvre aussitôt et s'étonne de le voir tout trempé. Chambers explique qu'il vient d'échapper à la mort. Sa chaloupe a chaviré et il lui est maintenant impossible de continuer son voyage. Le brave curé le fait manger, puis insiste pour le garder à coucher.

Le matin suivant, le curé Maranda constate la disparition des vases sacrés dans l'église. Chambers s'étonne et s'indigne. Par tous les moyens possibles, il cherche à assister le Pasteur dans ses recherches. Fallacieusement, il décrit à son hôte un homme louche qu'il a aperçu, la veille, dans la cuisine du presbytère. C'est le portrait précis du sacristain.

Les Meurtres du Sault Montmorency

Deux cultivateurs s'étaient rendus au Marché, à Québec, mais le soir, ils n'étaient pas rentrés à la maison. Alarmées, les familles avaient aussitôt commencé des recherches. Les deux corps furent trouvés dans la rivière, près du Sault Montmorency.

Ce ne pouvait être un accident, car les deux hommes avaient été battus et dépouillés de leur argent. [Lire la suite page 15]



Dessin de JEAN MILLET

*Les peuples qui donnent naissance à de
grands hommes engendrent, du même
coup, des bandits d'envergure. —
L'histoire authentique d'un crime qui,
en son temps, passionna l'opinion publique.*

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

NON, PAS ÇA !

A lire les articles de certaines gens, à les écouter parler, nous sommes porté à croire que l'expérience, en baseball, le nombre des années, que ce soit de 30 à 40 ans d'études baseballistiques, n'importent plus. Ces personnes, dont l'intention dominante est de minimiser les mérites de ceux qui se sont voués au baseball toute leur vie, croient dur comme fer qu'elles peuvent presque tout savoir en sept ou huit ans d'activités, aussi fébriles soient-elles, dans une ligue de calibre de sixième zone, au point de vue baseball, de première zone pour amuser les enfants de 16 à 20 ans, qui devraient jouer dans un club de meilleur calibre, à cet âge, s'ils possédaient, bien entendu, de meilleures aptitudes.

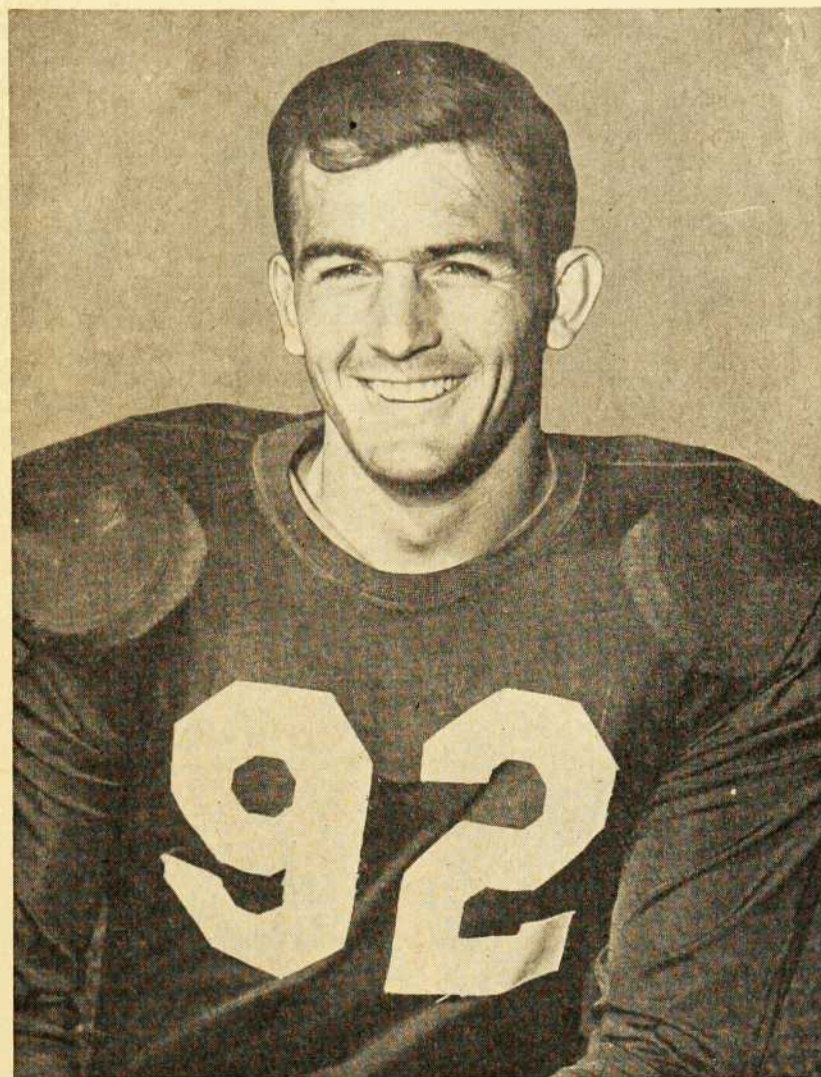
Vous nous permettrez une comparaison : Il y a 40 et quelques années, feu Ray Cutter et Johnny Flynn jouaient pour les Athlétiques de M. Arthur Normandin, à 15 ans, Larry Carmel, à 16 ans et votre humble serviteur pour les Mascottes, à 16 ans. Comme les vieux piqués du baseball se rappellent, sans doute, les Athlétiques et les Mascottes, de l'ancienne Ligue de la Cité du Shamrock, étaient deux des meilleurs clubs semi-professionnels du Canada. Seuls les clubs Toronto et Montréal, de la Ligue Internationale, étaient de meilleur calibre.

Nous avons, dans le cerveau, un certain nombre de ces gens, pourtant dévoués, qui feraient mieux de peser leurs paroles et leurs écrits ici et là. Ils oublient que nous les avons portés aux nues, à l'endroit des autorités compétentes. Comme récompense — l'ingratitude humaine est grande — ils font mer et monde pour prouver à leurs lecteurs et à leurs auditeurs que nous devrions jouer le rôle d'homme-sandwich ! Ils se trompent, leurs élucubrations n'atteignent pas notre tendon d'Achille !...

Comme ceux qui veulent le voir, certes, nous ne visons aucunement M. Gérard Thibeault, président de la Ligue Royale Junior qui, l'an dernier, a osé écrire que le fameux receveur Doug Benning, aujourd'hui du club Joliette, le meilleur receveur de nos parages, recevait ses signaux de feu Ray Cutter, lors de la joute Montréal junior vs Brooklyn junior, à Ebbetts Field, en juillet 1949. Mon Dieu, pourquoi un président de ligue a-t-il écrit une semblable fausseté ? Est-ce par méchanceté ? Non, pas ça ! Est-ce par ignorance ? Oui, en plein ça !... A-t-il cru un moment, que l'auteur de ces lignes n'était pas capable de transmettre des signaux à ses joueurs ? Ce même auteur sait fort bien qu'un grand nombre de joueurs de baseball, même de classe C, ne sont pas assez intelligents pour saisir les signaux conventionnels de leurs gérants.

La vérité ? Pour cette joute, nous avions désigné notre ami Ray, marqueur officiel. C'est au cours de cette partie qu'un jeune Canadien-français de Montréal, Fernand Bourdeau, second-but, fut le premier joueur junior du monde à frapper un coup de circuit dans les estrades du champ gauche du Brooklyn. Et, pour plus de sûreté, il y avait alors trois coureurs sur les sentiers, un exploit que tout gérant ne dédaigne pas, n'est-ce pas ?

Qu'il soit bien compris, une fois pour toutes, nous adorons la vérité ! Les mensonges, nous les enfermons dans le tiroir de l'oubli ! Et ceux qui se



Vous avez raison, le fameux quart-arrière du club de football Les Alouettes, de Montréal, SAM ETCHEVERRY, 22 ans, 175 livres, est d'origine basque. Il est né au Nouveau-Mexique. Son arrière-grand-père est venu au monde dans la région des Pyrénées, Bayonne, France. Samuel n'a pas eu la chance d'apprendre la langue française, durant sa jeunesse ! Que voulez-vous ? Le Boulet, c'est son surnom, aimerait à parler notre langue, mais... cela ne l'empêche pas d'exceller comme botteur et coureur ! C'est l'essentiel, en sport !... Cela nous remet à la mémoire l'expression populaire : "Il parle l'anglais, comme une vache espagnole !" Alors que la véritable expression est la suivante : "Il parle l'anglais, comme un Basque, l'espagnol !" Comme un Basque parle la langue espagnole, c'est-à-dire qu'il parle mal les deux langues officielles de ce coin de France, la langue espagnole et la langue française !... Maintenant, vous tenez, certes, à savoir la raison de cette déformation linguistique ! Nos bisaïeux trouvaient, alors, trop difficile la prononciation du mot Basque ! De ce mot, ils ont fait le substantif vache, qui veut dire, en bon français, au figuré, une personne ou chose dont on tire un profit continu ! Une vache, quoi ! Un homme qui se laisse facilement empiéter, comme on dit, dans le bon vieux faubourg de Québec... Cela nous rappelle un fait, peu important, au cours de nos nombreuses pérégrinations, comme joueur de baseball. En parcourant nos belles campagnes, ici et là, deux vaches broutaient l'herbe verte, en août. A brûle-pourpoint, nous avons lâché, histoire de rire, cette phrase : "Tiens, elles ressemblent à nos deux Babe !" Il s'agissait, en l'occurrence, de Babe Tapin et Babe Laplante, deux de nos anciens bons joueurs de baseball ! Et, croyez-nous, dans la vie, ces deux Babe, obstineux dans la force du mot, époux de bonnes et charmantes jeunes femmes que nous connaissons bien, ne sont pas, heureusement, si vaches que cela !

délectent à en raconter pour humilier, autant que faire se peut, ceux qui ont voulu leur bien, et le veulent encore malgré tout, eh bien ! nous leur pardonnons, car ils ne savent ce qu'ils font !...

Tout ceci nous rappelle une chanson un peu facile, mais si jolie (jolie surtout parce que nous avions vingt ans, quand nous la roucouillions !). Nous l'envoyons entre les fruits et les petits gâteaux, arrosés d'une fine, dans une boîte de nuit, au cours d'une assemblée de baseball :

Tant que vous serez jolie,
Ne savez-vous pas, ma mie ?
On vous aimera,
On vous fêtera,
On fera, pour vous, mille folies !
Mais, aux neiges des années !...

Choses et autres

■ Réponses à M. J. L. Beaudry, Montréal :

1—Les joueurs de baseball des Rois de Montréal qui n'ont pas encore laissé le célibat sont les suivants : les

lanceurs Bob « Alec » Alexander, 30 ans, Arthur « Sammie » Fabbro, 25 ans, Johnny « Phenom » Podres, 20 ans, et les voltigeurs Don « Sweeps » Thompson, 27 ans, Walter « Moose » Moryn, 26 ans, Carmen « Minouche » Mauro, 26 ans.

2—Les prix d'entrée, au Forum, pour les combats de boxe et de lutte, sont réellement trop élevés. Ces exhibitions valent entre un ou deux dollars, pas un cent de plus. Toutefois, un tas de gens aiment à profiter des cochons de payants, qui ne s'aperçoivent pas qu'ils sont pris pour des poires, par snobisme ou ignorance ! Lorsqu'ils auront l'âge de 40 ans, où la vie commence, ils verront que les profiteurs des passions humaines, que ce soit en sport ou ailleurs, se rient d'eux, au volant de limousines, dernier cri, alors que ces salariés ou patrons, en certains cas, sont contraints de se déplacer en trams ou en autobus, debout, tassés comme des sardines, après une attente de dix ou quinze minutes, parfois. Que voulez-vous ? C'est ainsi que sont faites les queues de pommes dont les meilleures qualités ne sont pas à la portée de nos bouches ! Pourquoi ? Elles prennent le chemin de l'Angleterre ou d'ailleurs, où les consommateurs payent meilleur marché pour les manger, à pleines dents, que nous ne le faisons, dans nos murs !

■ Réponses à MM. J. Ladouceur, C. Valois, Montréal.

1—Un rapide joueur des ligues majeures peut se rendre du marbre au premier but, en trois secondes et un dixième. Nous croyons savoir que Mickey Mantle, des Yankees de New-York, a réussi cet exploit, qui n'est pas un record mondial. Ty Cobb a parcouru cette distance de 90 pieds en 3 secondes et un cinquième.

2—Oui, monsieur, Paddy Grenier, ancien lanceur droitier de 6 pieds 3 pouces, 230 livres, des clubs Athlétiques et Trois-Rivières, qui remporta le championnat de la Ligue de l'Est, en 1923, alors qu'il était gérant de ce club, est décédé, au milieu du mois d'août, à l'âge de 57 ans, à Lee, Mass. Il fut l'un de nos bons amis à qui, comme lanceur, nous n'aimions pas à faire face, parce qu'il nous lançait des balles à la hauteur des genoux !

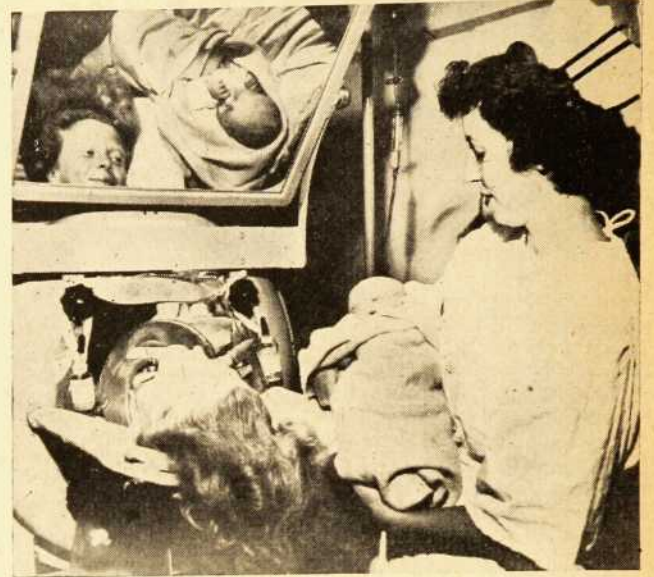
3—Les anciens lanceurs du club Trois-Rivières des années 1922 et 1923, le gaucher « Lefty » Landry, de Plattsburgh, qui s'est noyé, en 1949, au cours d'une excursion de pêche, Red Kibby, qui fut tué par des bandits dans l'exercice de ses fonctions comme gendarme de New-York, il y a une dizaine d'années, et Paddy Grenier ne sont plus de ce monde.

4—Le meilleur lanceur qui ait joué, aux Trois-Rivières, est le gaucher Bill Harrington, en 1920. Nous pourrions vous raconter un grand nombre d'anecdotes, au sujet de ces trois lanceurs d'autrefois, aujourd'hui rendus « ad patres ». Nous les avons coudoyés, pendant plusieurs années !... Pour votre gouverne, nous vous disons que nous nous sommes mis sur les bras un boulot : la rédaction d'un roman, ayant trait au baseball local, depuis 1910, que nous publierons, dans une couple d'années, sans aucune intention de remporter le prix littéraire Nobel !

Cà et Là par L'Image



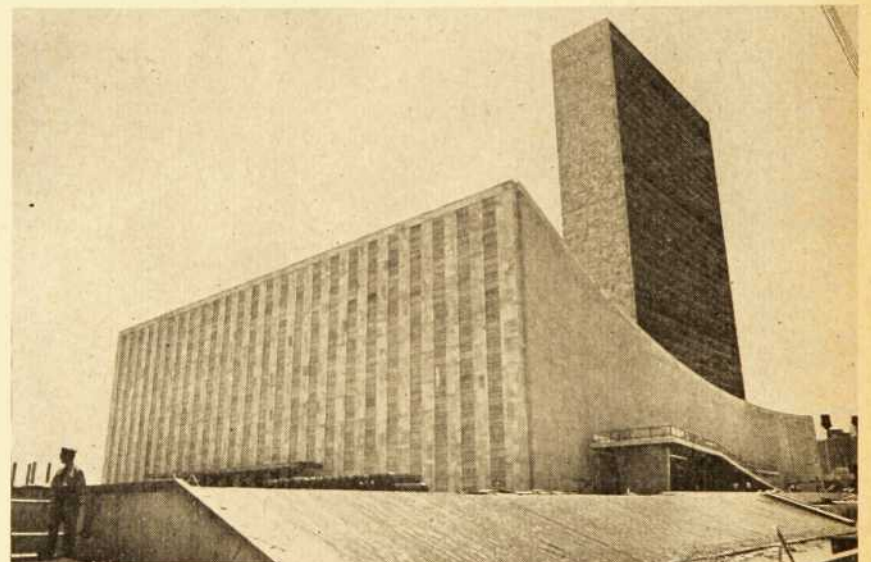
Choisie parmi 40 modèles qu'ont soumis les meilleurs graveurs anglais, voici la médaille qui a remporté les suffrages du jury et de la reine elle-même. Des milliers de médailles seront frappées à l'occasion du couronnement. L'artiste est Paul Vincze.



48 heures après avoir été frappée de la Polio et mise dans un poumon d'acier, Mme Weinburger, 24 ans, de Los Angeles, donnait le jour à une gentille fillette qui lui est présentée par l'entremise de son miroir.



Japon, à Yuigahama. Le traditionnel festival qui marque la fin de la saison estivale s'est déroulé cette année dans l'allégresse. Les communistes tentèrent, mais en vain, de noyauter cette fête populaire pour la tourner à leur profit. Ils n'étaient que 8,000 dans une foule de 250,000 spectateurs et participants.

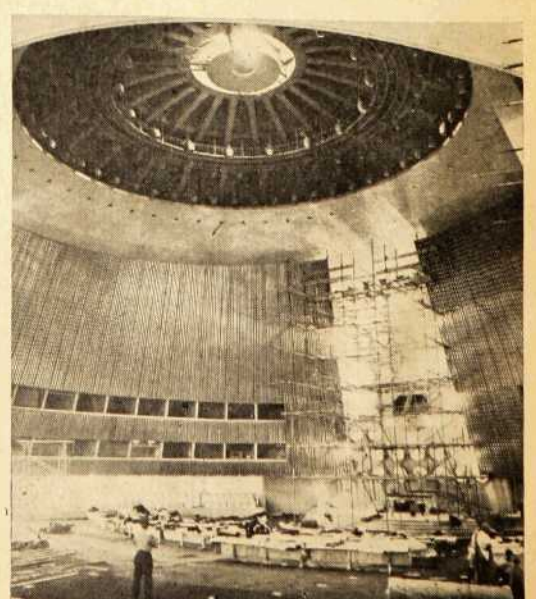


L'ONU inaugurera ces jours-ci la nouvelle construction attenante à celle que nous voyons à l'arrière plan et qui abrite le secrétariat. On peut admirer ces lignes conformes au plus pur modernisme. Cette construction est réservée aux salles d'audience et à l'Assemblée Générale.

A Central City, Colo., on a donné à Mme Mc-Arthurs, actrice célèbre une mine d'argent pour ses noces du même nom. — Si le minerai habituellement exploité est maintenant épuisé, la famille, munie d'un compteur Geiger, espère bien y découvrir de l'uranium.

Sous ce parc fleuri de Los Angeles se trouve le plus grand garage souterrain du monde. 2,000 voitures peuvent y prendre place, réparties sur trois étages. L'air est climatisé, une série de rampes et d'ascenseurs en rendent l'accès particulièrement facile. En cas de guerre, ce garage peut constituer un abri de choix.

Voici l'intérieur de l'immeuble des Nations-Unies : la salle de l'Assemblée dont on achève actuellement les aménagements. Cette salle est prévue pour recevoir les 634 délégués des nations, quelque 800 visiteurs et 234 journalistes.



L'HOMME DE MALAISIE

[Suite de la page 9]

n'était pas juste, qu'une miss Florence aussi avait le droit d'être aimée, et Ralph — mais elle n'était pas aimée de Ralph. Autrefois il s'occupait d'elle davantage, autrefois il la regardait vraiment. Depuis son retour, elle avait l'impression affreuse qu'il ne voulait pas admettre qu'il existât au château une miss Florence. Alors elle eut la peur d'être enlaidie, vieillie, perdue. Mais le miroir, aussi impassible que Ralph lui montrait des yeux profonds, pénétrants. L'autre miroir, mais vivant, le miroir des braves yeux bleus du petit Bill, reflétait lui aussi, la même silhouette, à la fois forte et gracieuse. N'avait-elle pas, alors, le devoir de rechercher Ralph, peut-être même, oui, peut-être aussi le droit d'espérer ?

Invisible et présente, Miss Florence surveillait Ralph, et depuis déjà huit jours, elle le connaissait bien. Il n'avait pas échangé dix paroles avec elle, mais il n'avait pas causé davantage avec Barbara, il était le plus complaisant garçon du monde. S'il voyait que lord Mansfield cherchait un quatrième pour le bridge, il se trouvait justement là ; si Lenore cherchait un partenaire, il s'empressait, si...

Il dansait exactement le même nombre de danses avec Barbara qu'avec Lenore ou Grace, ou Mary, et quand il l'avait tenue dans ses bras, Florence avait eu un frémissement. Puis tout de suite elle avait demandé ce que signifiait cette cicatrice, et il avait expliqué que c'était sans importance : simplement en jouant avec une toute petite panthère.

— Je lui donnais le biberon, miss Florence. Voyez-vous ?

— Qu'est-elle devenue, cette petite panthère ?

— Elle est retournée dans la jungle, elle n'aimait pas du tout le boy. Voilà.

Et c'étaient à peu près les seules paroles échangées.

L'après-midi, il fumait sa pipe. Il écoutait paisiblement lord Swanson, et il avait bien voulu pêcher le saumon. Personne ne s'étonnait de son attitude et lord Mansfield avait à peu près oublié qu'il était en principe que Ralph serait son gendre ! Ces choses concernaient uniquement lady Mansfield et miss Mansfield. Néanmoins, la vieille lady Askett remarqua que ce jeune homme de Malaisie aimait jouer au tennis avec Lenore. Oui, vraiment, il y avait un flirt entre Lenore et Ralph. Une autre vieille dame, plus fine, remarqua qu'il se trouvait de préférence avec Grace, et le très vieux baronnet, encore plus avisé, discerna qu'entre toutes les jeunes filles, c'était la douce Mary que Ralph recherchait le plus. Tous les autres invités admettaient que Ralph se tenait fort bien et faisait à Barbara une cour très discrète, et qu'il était véritablement un gentleman. Pourtant dix jours avaient passé et aucune déclaration de lady Mansfield n'avait pu permettre de féliciter Barbara. A vrai dire, cela — l'attitude de Ralph — commençait à faire jaser les vieilles dames, et l'office, Harris, en particulier, avait remarqué trois choses : les deux premiers jours, sur la table de Ralph, il y avait la grande photographie de Barbara en robe de cour, ensuite le portrait disparut et il n'y eut qu'un médaillon. Puis enfin, il n'y eut plus qu'une photographie de groupe où Grace, Lenore et Mary entouraient Barbara.

Puis, enfin le dixième jour, il y eut la photographie jaunie et voilée d'un curieux animal, une sorte de gros chat, qui jouait avec un ballon de foot-

ball. Enfin, le onzième jour, il n'y eut plus de photographie du tout.

Cela mis Florence l'apprent incidemment par Harris, et Harris fut très étonné que la jeune fille lui répondît « Merci Harris » ; il eût été encore plus étonné s'il avait su ce que miss Florence, le matin, disait à la jument Felize.

Elle disait à mi-voix : « Felize, j'aime Ralph, Felize depuis dix ans j'aime Ralph. Et que puis-je faire ? Rien. Je ne suis rien. On n'épouse pas miss Florence, quand on peut choisir entre Barbara Mansfield et Lenore Swanson ».

Bill se tourmentait : Miss Florence était pâle, et ses promenades étaient de plus en plus courtes.

— Toujours du souci, miss ?

— Toujours mon petit Bill.

Le garçon se gratta la tête. Il savait bien, lui, que c'était à cause de l'homme de Malaisie que miss Florence était soucieuse. Alors il dit :

— Montez donc une demi-heure plus tard, Miss Florence.

Elle posa sur le garçon son regard pénétrant et sourit :

— Il ne faut pas, mon pauvre Bill.

Bill devint tout rouge. Bien sûr ! M. Ralph montait seul, et miss Florence aimait Ralph au point, oui, au point...

Parce que Ralph montait seul le matin, lui aussi. Il se présentait aux écuries quelques instants après le retour de miss Florence. Il montait Butor, le poussait à deux ou trois galops, puis revenait. Il disait à Bill :

— Rien ne vaut la pipe après le cheval, Bill.

— Si monsieur, répondit Bill. Le cheval avant la pipe.

— Tu es un brave garçon, approuvait Ralph.

Florence le voyait partir. Quand elle était elle-même dans les bois, elle disait : « Il est passé ici, Felize, il s'est arrêté ; il a cherché à atteindre une poire sauvage. »

Ce matin, elle trouva même la poire à terre où Ralph avait mordu. Elle avait sauté à terre pour ramasser le fruit. Elle le tint dans sa paume, le débarrassa du sable, caressa du doigt la nette empreinte des dents.

Elle monta en selle. Elle tenait toujours le fruit. Elle hésitait. Ses yeux devinrent plus sombres : elle eut un geste de recul, puis un frémissement. A son tour, elle mordit l'aigre pulpe.

Quand ce matin-là, elle retrouva Bill, elle dit :

— J'ai décidé, Bill. Je serai plus tard demain.

Et elle était blanche, triste, et le garçon voyait bien que miss Florence se trouvait au bord des larmes.

Ce fut pour Florence un dur moment que celui de cette vraie rencontre. Ralph souriait et disait :

— Déjà levée, miss Florence ?

— Tous les jours, je monte de bonne heure. Je suis en retard aujourd'hui.

— Ah ! oui, répondit-il, vous me permettez de vous accompagner ?

Elle ne put qu'incliner la tête. Elle avait l'impression qu'il ne pouvait pas ignorer ce qu'elle avait décidé. Que si, tout à l'heure, il disait : « Voulez-vous que nous nous arrêtions un peu ? », elle ferait oui de la tête. Qu'ils s'assieraient sans doute côte à côte, et que, quoi qu'il prétendît faire, elle ne pourrait que dire, blanche et à demi-morte : « Oui Ralph ». Il pourrait l'embrasser, elle dirait : « Oui Ralph ». Est-ce qu'il pouvait seulement entendre que toujours elle répondrait oui ?

Butor allait bien sagement, en tête-à-tête avec Felize.



Ville de Québec. "Mon épiderme est très sensible" dit Mlle Lisette Meriol. "Et Noxzema fait beaucoup de bien à ma peau. Toutes mes amies emploient Noxzema, et moi-même je serais perdue sans ce traitement facile et efficace pour mon teint."

Soyez plus jolies en 10 jours

Avec un Traitement de Spécialiste ou votre argent remboursé !

Lisez comment 4 moyens simples, développés par un spécialiste, peuvent donner un nouvel éclat à votre épiderme

● Désirez-vous un teint qui suscitera des compliments — qui rendra votre peau plus douce et plus jolie ?

Nous vous suggérons alors d'essayer le Nouveau traitement Noxzema au foyer. Ce traitement fut développé par un spécialiste de la peau qui employa la crème Noxzema non-graisseuse et médicamentée. Au cours d'essais cliniques, ce simple traitement aida 4 femmes sur 5 dont le teint était laid, à paraître plus jolies. Maintenant, des centaines de Canadiennes disent qu'elles sont ravies des résultats obtenus.

Constatez les avantages pour vous !

Constatez la fraîcheur de votre peau après un "nettoyage" avec la crème Noxzema. Aucune sensation de peau sèche et étirée dans la suite !

Vous favoriserez votre peau pour la journée, d'une couche protectrice non-graisseuse qui forme une base naturelle pour votre poudre... il s'agit aussi d'une crème médicamentée pour la nuit qui adoucit l'épiderme et aide à cicatiser les marques désagréables sur la peau.

Offre de remboursement. Essayez Noxzema pendant 10 jours, ensuite regardez-vous dans le miroir. Si votre peau ne montre pas une réelle amélioration, retournez le pot à Noxzema, Toronto — et votre argent sera remboursé ! Voilà jusqu'à quel point nous sommes sûrs que Noxzema vous aidera aussi à paraître plus jolies ! Profitez de l'offre avantageuse indiquée à droite. Obtenez Noxzema aujourd'hui !

Suivez au foyer, ce traitement de beauté pour obtenir un teint plus joli



Le Matin : 1. Appliquez Noxzema sur le visage et le cou. A l'aide d'une serviette trempée dans l'eau tiède, lavez-vous avec Noxzema comme avec du savon et de l'eau. Constatez alors la fraîcheur de votre épiderme ! Aucune sensation de peau sèche et étirée. 2. Employez Noxzema comme base pour la poudre.

Le Soir : 3. Nettoyez de nouveau avec la crème Noxzema non-graisseuse. Constatez comme elle enlève les saletés et le maquillage. 4. Maintenant, appliquez Noxzema comme crème de nuit pour adoucir la peau. Appliquez-en un peu plus sur les marques cutanées pour aider la cicatrisation.



ÉCONOMISEZ 1/3 SUR NOXZEMA

GROS POT DE 6 OZ. 98¢ SEULEMENT

Offre pour une période limitée. En quantité, vous épargnez 1/3 sur petits formats ! Aux pharmacies et magasins à rayons.

— Vous avez mordu une poire aigre hier, ici, dit miss Florence, avec un rire étrange, tout à fond de gorge.

— C'était une poire très acide, je l'ai jetée, dit-il, vous savez tout.

D'elle-même, Felize allait à la clairière.

Florence, soudain, fut saisie de peur. Peut-être qu'il ne dirait pas « asseyons-nous », qu'il ne pesait pas, non, qu'il ne pensait même pas qu'elle était une femme.

Elle eut un frisson à fleur de nuque, un vertige. Cette pensée lui avait fait du bien. Elle se reprenait. Elle dit :

— Vous souvenez-vous de la petite table ?

— Tout à fait bien, répondit-il, l'air heureux. Tout à fait bien ! Barbara avait de superbes nattes, oui, réellement superbes.

Felize fut mise au trot, et Ralph dit :

— Un peu de galop, voulez-vous ?

Non, pour lui, elle n'était pas même une femme. Elle eut dans la bouche le goût de la poire verte — elle abandonna tout ; elle était trop lasse. Elle s'engagea en plein bois, puis elle descendit.

— Voyez la source... Ralph.

— Je vois ; l'eau n'est peut-être pas potable, vous savez, il y a beaucoup de petites bêtes.

— On ne boit pas dans un miroir, dit-elle, se penchant.

Puis elle s'étendit, arrachant une brindille. Il s'assit à côté d'elle.

De nouveau, elle se retrouvait la solide, honnête, pure et décidée miss Florence : elle eût voulu bavarder, mais elle ne pouvait pas. Alors, pensant à ce que lui avait dit Harris, elle dit :

— Vous donniez le lait très sucré ?

— Oui, très sucré, elle l'aimait beaucoup.

Puis il affirma en regardant la jeune fille :

— C'était une délicieuse panthère.

— Je comprends qu'elle vous ait griffé.

Il eut un regard tout à fait étonné :

— C'était en jouant, seulement la patte est forte, lourde.

— C'est toujours en jouant, dit-elle.

Il lui sembla qu'il se moquait d'elle. Il devait bien voir, bien comprendre. Il faisait exprès de l'humilier. Elle avait envie de le gifler, et si elle n'eût pas été miss Florence, elle l'eût fait. Elle annonça :

— Je dois rentrer, je prends mon service.

Il hocha la tête. Quand elle fut en selle, il remarqua posément :

— Ce n'est pas un service. J'ai observé que certainement ce n'était pas un service.

— Je suis appointée. C'est un service.

— Bien sûr ! bien sûr ! mais je crois que lord Swanson était aussi appointé, n'est-ce pas, quand il était, malheureusement, secrétaire pour les Indes.

Puis il dit, sans qu'on puisse savoir s'il se moquait, s'il jouait un peu, ou s'il était réellement stupide :

— Vous n'auriez pas donné le lait sucré, vous ?

Elle eut envie de le cravacher, puis elle se mit à rire : il y avait un poirier sauvage. Elle cueillit une poire, y mordit.

— Goûtez, dit-elle.

— Non, répondit-il avec tranquillité, j'ai essayé hier, c'est mauvais.

Elle poussa Felize. On eût dit que la jument comprenait qu'il ne fallait pas que Butor puisse rejoindre. Mais Butor rejoignait et la calme voix de Ralph :

— Attention à la branche, miss Florence.

Mais elle ne faisait pas attention : c'était une ronce cinglante, et s'il n'avait pas eu la main prompte, elle lui déchirait le visage.

— Ce n'est rien, cria-t-il, joyeux.

Septembre s'achevait. De grands feux de bois rougeoyaient dans les salles immenses ; cela était d'autant plus agréable que des calorifères se chargeaient d'entretenir une température très supportable. Il avait plu, et les jeunes gens avaient beaucoup dansé. Barbara était, malgré son apparente impassibilité, particulièrement mortifiée. Il n'avait pas été question de fiançailles. Grace se demandait si elle n'était pas aimée de Ralph, et Lenore se disait chaque soir que Ralph, le lendemain, lui avouerait qu'il était revenu pour elle.

— Que pensez-vous, Archibald ? demanda lady Mansfield à son époux.

Le très honorable lord quittait le *Times* qu'il aimait à lire dans la chambre de sa femme, avant de regagner la sienne, et hochait la tête :

— C'est un curieux garçon.

— Sans doute, Barbara sera très froissée.

C'était ce que disait Harris : « Miss Barbara sera profondément froissée », et il ajoutait : « Je ne me trompe jamais. Monsieur Ralph a beaucoup remarqué miss Lenore. » Mais il avait beaucoup surveillé la chambre de Lenore.

Le 25 septembre, Ralph devait quitter Mansfield pour Londres. Puis il prendrait, cette fois, l'avion, et la seule chose qui avait frappé Harris, c'était un calendrier où ce 25 septembre était souligné et les jours passés, barrés d'un trait rouge, comme font les écoliers pour les jours de vacances, ou les soldats de Sa Majesté pour les jours de service.

D'ailleurs, la parfaite correction de Ralph lui avait gagné toutes les sympathies. C'était un véritable gentleman. Allons ! la vieille Angleterre n'était pas morte.

Il n'avait plus, dans ce vaste château où chacun vivait à sa guise, rencontré miss Florence que de loin en loin. Il y avait même des jours où il ne l'avait pas rencontrée du tout. D'ailleurs, elle ne montait plus. Le matin, elle allait seulement caresser Felize. Le brave

Bill était vraiment malheureux. Ce jour, il n'attendit même pas que miss Florence eût engagé la conversation. Il tortilla sa casquette de lad et murmura :

— Monsieur Ralph a voulu monter Felize.

— Vous lui avez donnée, Bill.

— Il a voulu.

— Florence eut un soupir : « Bon ».

Bill continua :

— Il a dit qu'elle avait une très bonne bouche. Puis il m'a demandé pourquoi personne ne montait Felize. Je lui ai dit. Il a paru étonné. Et après il a reconnu : « Je ne savais pas ». Puis : « Tiens, Bill, tu veux une poire ? » Il m'a donné une poire sauvage, miss, c'est pas mangeable, vous savez, ces poires-là.

Bill haussa les épaules :

— Je ne regrette plus d'avoir mangé les Indes, moi.

Il s'étonna de voir que miss Florence avait les oreilles rouges — juste le lobe des oreilles, et peut-être en regardant bien, le haut des joues.

Elle se souvenait, miss Florence. Ainsi il s'amusa à mordre seul dans ces poires, et quand elle lui avait proposé de mordre après elle, quand elle s'était ainsi offerte, il avait refusé ? Les larmes lui montèrent aux yeux.

Puis elle dit à Bill :

— Je vais prendre mes vacances.

Et elle ajouta avec un sourire âpre : « A mon gré, deux fois par semaines ou vingt-cinq jours d'affilée. Selon la loi ».

Puis elle tourna les talons, elle n'avait même pas eu, comme à l'ordinaire, une caresse pour la jument.

Harris, comme tout le monde, fut très surpris et même choqué, de savoir que miss Florence s'en allait avant la fin du mois.

Ralph apprit par Lenore que miss Florence s'en allait. Il dansait à ce moment-là, et il demanda simplement pourquoi. La réponse vague parut le satisfaire. Il lui sembla un moment que

Lenore s'appuyait contre lui plus qu'il était nécessaire, et quand il dansa avec Barbara il lui dit combien il était au regret de devoir repartir.

— Cette fois, ce n'est que pour six mois, dit-il.

— Certainement, répondit Barbara.

Il se demanda pourquoi elle ne s'appuyait pas du tout sur lui. Il pensa qu'elle était sans doute froissée. Alors il eut honte de ne pas s'être plus tôt excusé : il dit qu'il était habitué à la jungle, qu'il ne se croyait pas du tout fait pour vivre à Mansfield, mais qu'il avait passé le meilleur mois possible en Europe.

La danse terminée, il se retira, gagna le jardin d'hiver. Il s'étonna de voir le mal que se donnait lord Mansfield pour faire pousser des plantes qui foisonnaient à Ranchinor. Puis il s'étonna aussi de ne pas avoir vu miss Florence de la journée. Il eut un imperceptible froncement de sourcils. Sans doute devait-elle préparer ses vacances. Il eut l'impression que son départ était incorrect, qu'elle devait attendre son propre départ à lui. « Les femmes n'ont pas du tout la même discipline que les hommes. Il ne s'agit pas de se laisser aller. La moindre chose est importante, et les bavardages sont aussi nuisibles que les trop longs silences. Il fallait aussi qu'elle comprenne bien qu'on ne vivait pas douze ans à Malacca impunément, et qu'il fallait se garder ensuite de se précipiter tête baissée dans les aventures. Les femmes sont à peu près toutes les mêmes : elles ne comprennent pas vite, elles sont d'une lenteur surprenante à discerner ce qui est correct de ce qui est irréflecté. La petite panthère était tout à fait une femme, et elle aurait voulu qu'on lui donnât tout de suite le biberon, sans savoir si le lait avait été réellement bouilli. Les femmes et les panthères sont des êtres impulsifs, et il faut pourtant bien qu'elles comprennent qu'on ne fait pas l'Angleterre avec des impulsions. Est-ce que Nelson était impulsif ? et ce vieux Jellicoe ? Et cet encore plus vieux Wellington ? » « Sans doute, sans doute », pensait toujours Ralph, « la reine Elisabeth était au début impulsive, mais elle avait su se dominer ».

Pour Harris, pour Lenore, pour tous les hôtes de Mansfield, l'homme de Malaisie fumait tranquillement une pipe. Pourtant, vous voyez maintenant combien il était agité !

Oui, agité : il se pressait de fumer la pipe. Il la tapota sur la caisse d'un palmier minuscule, puis de son long pas souple — long et lent — il traversa le hall. Il demanda à Harris s'il avait vu miss Florence.

Par hasard, Harris avait vu miss Florence qui allait justement dire au revoir (du moins pensait Harris) à la jument.

« J'attendrai donc qu'elle revienne » se dit Ralph. Il faisait nuit, et il n'était pas nécessaire de dire ce qu'il avait à dire dans la nuit. Cela altère le sens des mots, trouble les visages. Bien sûr, il ne savait pas que miss Florence pleurerait tout son saoul contre la douce encolure de la jument, en pensant à l'homme de Malaisie qu'elle aimait et qu'elle ne reverrait plus.

Pour lui, il était certain qu'elle l'aimait, puisqu'elle lui avait demandé si le lait était sucré ou non ; elle n'allait pas tarder à revenir d'ailleurs, le dîner allait bientôt être servi.

Il avança quand même un peu au-devant d'elle. Elle eut un mouvement de recul, et il s'excusa de lui avoir fait peur.

Il la vit, avec les yeux d'autrefois, son visage qui lui plaisait infiniment. Il reprima le geste d'ouvrir ses bras ; c'était encore incorrect. Ce n'est pas parce qu'il a vécu des années dans la

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	7	5	2	6	4	8	3	5	7	2	6	5	3	8	4
C	F	V	S	A	E	U	O	O	A	O	G	U	N	N	S
8	2	5	3	6	4	7	2	5	3	6	5	4	7	2	3
C	Y	S	S	R	P	I	E	E	U	E	T	E	T	Z	L
8	3	7	4	5	2	6	5	3	7	4	2	5	6	3	7
A	T	E	R	E	M	A	S	E	S	E	O	T	B	Z	L
3	8	2	4	5	3	6	7	2	5	4	3	6	2	5	7
V	D	I	Z	R	O	L	A	N	O	E	T	E	S	P	C
7	3	6	4	2	5	6	3	8	4	5	2	6	3	5	7
H	R	S	N	R	C	U	E	E	C	O	A	R	M	L	A
7	2	5	3	6	4	8	2	5	7	3	6	4	2	5	3
R	N	E	E	P	O	A	C	R	I	D	R	R	U	E	E
5	3	7	2	6	4	3	6	2	6	3	7	2	8	5	2
U	C	T	N	I	E	I	S	I	E	N	E	E	U	X	R

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope formé par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

jungle qu'un gentleman risque jamais de se conduire comme un homme des bois.

Puis, soudain, il rejeta le « gentleman » et il eut une toute petite voix pour dire de bien vouloir attendre un moment. Il mit la main dans sa poche, retira une poire verte, et la tendit à la jeune fille; elle eut un drôle de rire étranglé, et mordit dans la poire. Lui, après, il la mangeait complètement, très vite, parce qu'elle était âcre.

En entrant dans le hall, ils marchaient de front.

Harris, qui remarquait tout, dit à la gouvernante: « Je suis content pour miss Florence » et la gouvernante hocha la tête.

Ralph se penchait vers miss Florence et Harris entendait:

— A vrai dire, ce n'était pas tout à fait en jouant.

Il touchait sa cicatrice: « Je l'avais un peu agacée ».

VINCENT BOUCAU.

L'HISTOIRE D'UN CRIME

[Suite de la page 10]

La Mort de Louis Sivrac

Au débouché du rapide de Richelieu, en face de Lotbinière, se trouvait alors le Phare de l'Ilet. Un vieillard de 52 ans, en était le gardien. Il demeurait seul à quelques arpents du village de Lotbinière.

Dans la nuit du 16 mai, 1835, quelques hommes font irruption dans la maison. Ils somment Louis Sivrac, le vieux gardien du phare, de leur remettre son argent. Mais il n'en a pas et s'efforce de le leur faire comprendre. Entêtés, les bandits battent cruellement le vieillard, puis finalement le jettent dans la cave, à moitié remplie d'eau. Afin que leur victime ne leur échappe pas, les lâches malfaiteurs vont jusqu'à clouer la trappe de la cave.

Mais des gens du village s'inquiètent et perquisitionnent. Le vieux Sivrac est retiré de sa prison et décrit ses agresseurs avant de mourir, huit jours seulement après leur passage.

Chez Madame Montgomery

Quelques jours plus tard, dans la nuit du 22 mai, c'est une veuve, Madame Montgomery, du Cap-Rouge, qui reçoit la visite des terroristes. Cette fois, cependant, on n'use pas de violence.

Il y avait une bonne dans la maison, qui chercha, héroïquement, à défendre sa maîtresse, en assenant un coup de tisonnier sur la tête de l'un des intrus. Mais elle succomba, bientôt, sous le nombre des assaillants et fut ligotée avec sa maîtresse et l'enfant de celle-ci. Plusieurs belles pièces d'argenterie de même que tous les bijoux qui se trouvaient dans la maison disparurent avec les voleurs.

Représailles

On n'en finirait plus, si l'on tentait de relater tous les actes de terreur qui se succédèrent alors. Il ne faut pas croire, cependant, qu'on se laissa voler et assassiner sans protester.

Le vol de la Chapelle de la Congrégation avait soulevé l'indignation populaire. Immédiatement après, les Juges de Paix de Québec offrirent des récompenses pour l'arrestation des voleurs. On afficha ces offres dans tous les endroits publics. Le Gouvernement prit bientôt part à la chasse et y alla de sa promesse de récompense.

Les résultats ne se firent pas longtemps attendre. Bientôt, une fille, de moeurs légères, habituée de l'Auberge Anderson, se présentait chez le grand

connétable Carrier. Elle lui avoua que deux ou trois heures à peine avant le vol de la Chapelle, elle avait entendu Charles Chambers, George Waterworth, Pierre Gagnon et Nicolas Mathieu, le comploter dans l'Auberge même.

Le grand connétable décida d'enquêter immédiatement. A Broughton, dans la Beauce, vivait un certain Norris, beau-frère de Waterworth. Une domestique, Cécilia Connor, à l'emploi de Norris, depuis plusieurs années, fournit de précieuses précisions. Elle avait souvent vu Chambers et Waterworth à la ferme de son patron. Au lieu de rester à la maison, cependant, ils se rendaient chaque fois à la cabane à sucre avec Norris. Intriguée, la domestique les avait suivis en cachette, une fois. A travers les fentes de la cabane, elle avait vu l'un des hommes jeter une statue de la Vierge dans un creuset, pour la faire fondre. D'autres reliquats du vol de la Chapelle se trouvaient également à l'intérieur.

Chambers

Deux personnes accusaient maintenant Charles Chambers. Le grand connétable ne voulait pas en croire ses oreilles.

Car, Chambers n'était pas le premier venu. Agé d'une trentaine d'années à peine, très intelligent, ingénieux et actif, il était alors un important marchand de bois de Québec. George Waterworth l'avait rencontré au cours de l'été de 1832, et avait accepté de devenir son associé.

Le 2 juillet, 1834, Chambers avait épousé Julie Gagné, une jeune fille de dix-sept ans. Elle appartenait à une bonne famille et adorait son mari, dont elle ignorait la double vie. Bien que d'un naturel autoritaire et violent, Chambers cédait habituellement à tous les caprices de sa femme. Ils faisaient bon ménage.

La première alarme de la jeune femme sonna quand des policiers vinrent perquisitionner dans la maison en l'absence de son mari. Dès son retour, elle s'empressa de lui raconter cette visite inconcevable et lui expliquait qu'ils avaient emporté avec eux un télescope et des cuillers, quand deux magistrats et quelques agents de police se présentèrent. Ils venaient arrêter Chambers.

Il joua la surprise et s'étonna. Loin de se révolter cependant, il suivit les policiers de bonne grâce, en assurant

[Lire la suite page 31]

NOUS CHOISISSEONS 'WHITE HORSE'!



NE DITES PAS SIMPLEMENT
'DU SCOTCH'
DEMANDEZ DU..



WHITE HORSE
SCOTCH WHISKY

W-322F

En bouteilles de différentes grosseurs

Il y a certains défauts qui, bien mis en oeuvre, brillent plus que la vertu même.

DE LA ROCHEFOUCAULD

Si nous n'avions pas d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

DE LA ROCHEFOUCAULD

NOTRE FEUILLETON

LE PARDON D'OUTRE-TOMBE

par PIERRE NINOUS

No 19

« L'INE, ma soeur chérie, mon adorée, murmura-t-il, comme tu es fatiguée... Ne devrais-tu pas te coucher ? »

Elle eut un intraduisible regard vers Claude, qui semblait sur le point de perdre connaissance, et elle répondit :

— Est-ce que je compte, moi ?

— Mais alors, c'est lui qu'il faut soigner, lui dont nous devons tous nous occuper.

Comme si le milieu de tendresse, d'amour, de sympathie, dans lequel il se trouvait maintenant, eût produit un effet immédiat sur le malheureux garçon, dont la raison vacillait, Claude eut dans les yeux une flamme de vie et d'intelligence.

Il parut se ressaisir et dit :

— Cette course si rapide, dans l'air de la nuit, m'a en effet brisé, mais à présent, il me semble que mes forces vont revenir.

— Il faut prendre quelque chose, ordonna Jacqueline.

— Je n'ai besoin de rien, pas même de repos.

Et, s'adressant plus particulièrement à Mirecourt.

— A quelle heure puis-je être reçu par le ministre de la Guerre ? demanda-t-il.

— Mais Carmoues m'a dit de le prévenir directement dès que tu serais en état de faire cette visite, et il se charge d'obtenir l'audience immédiatement.

Claude aussitôt fut debout.

— J'y vais, dit-il.

Bernard l'arrêta.

— Il est encore de trop bonne heure, déclara le marquis.

« Et puis, il faut que tu t'apprêtes, que tu fasses un peu de toilette. »

— Que tu manges aussi, ajouta la jeune femme. Cette dernière chose, je l'exige.

Et comme l'ingénieur faisait un signe de dénégation, elle continua :

— Dans ton intérêt, mon Claude, tu dois avoir tous les moyens, rester maître de tes nerfs, ne rien perdre de ton intelligence, de ta clairvoyance habituelles.

« Pour cela, il faut être raisonnable et prendre quelque chose. »

— Bien, fais comme tu voudras.

— Je vais donner des ordres, déclara Bernard, on te servira ici, au milieu de nous, entre Line, Brésilia et moi, veux-tu ?

Claude, sans paraître éprouver l'émotion que d'ordinaire lui donnait toute preuve d'intérêt ou d'affection, répondit :

— Cela m'est égal.

Jacqueline parla à Mirecourt, et celui-ci aussitôt s'absenta pour faire apporter ce que désigna la jeune femme.

Bientôt un plateau arriva avec ce qu'elle voulait faire prendre à son mari.

C'était du bouillon froid, un peu de champagne, du café très fort.

Par bonheur, ce jour-là, Gaultier n'avait pas couché à l'hôtel.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean-Jacques Monastier, qui a épousé Angèle de Monthure, a recueilli trois jeunes orphelins, Claude, Bernard et Albert, qui sont élevés avec sa fille Jacqueline. Un jour, Claude est enlevé, mais pour s'échapper finalement et rejoindre ceux qu'il aime. Bernard, après avoir dilapidé tout son avoir, part pour l'Amérique, afin de refaire sa vie. Il en revient, plusieurs années après, riche à millions, et accompagné de son compagnon de fortune, Dominique Brésilia. Celui-ci recherche sa fille, Cécile, qu'il a dû laisser en France pour tenter sa chance outre-mer. Albert, lui, mis au courant, à l'insu de tous, de la richesse soudaine de Brésilia, parvient à se faire épouser de Cécile, après toute une suite de manigances et de mensonges, attiré uniquement par l'appât des millions de son futur beau-père. Car Albert a une liaison très dispendieuse en la personne de Jeanne Michonnet, dit la Tourterelle. Quant à Claude et Jacqueline, ils s'aiment et désirent s'épouser, mais ils se butent au refus de Jean-Jacques qui, pour des raisons connues de lui seul, ne consent pas à leur union.

Il était dans une de ses crises passionnelles, lesquelles duraient parfois des semaines entières. Alors tout lui devenait odieux ; son travail de la maison de commerce lui-même lui était une fatigue extrême. Tout ce qui n'était pas la Tourterelle l'excédait, lui donnait des nausées de dégoût et de révolte.

Est-il besoin de dire qu'à ces moments-là, les yeux inquisiteurs de Brésilia, le visage indifférent, doux et glacial de Cécile, le mettaient hors de lui, et qu'il fuyait leur contact comme la peste.

Pendant deux heures, Bernard, Dominique et Jacqueline prodiguèrent à Claude les plus délicates tendresses, les soins les plus discrets, les plus attentifs.

Les voyait-il ?... les sentait-il ? Comprendait-il leurs adorables paroles ?...

On eût juré que non. Sa lividité était partie sous une animation fiévreuse qui colorait ses joues mates.

Les prunelles avaient une fixité effrayante.

A certains moments, leur éclat frappait le marquis et lui étreignait le cœur.

« Nous ne sommes pas au bout de nos peines, pensait-il. Pourvu que Claude ne devienne pas fou ? »

En effet, pour ce garçon qui avait toujours fait passer l'honneur et la délicatesse au-dessus de toutes choses, ce qui lui arrivait, n'était-ce pas la pire douleur ?

Le domestique envoyé chez le capitaine Carmoues revint.

— Si Monsieur le marquis veut amener son cousin à dix heures précises dans le bureau particulier du capitaine, celui-ci lui fera obtenir ce qu'il demande, dit le valet de pied.

Claude se leva comme un automate.

— Allons, dit-il. Partons.

— Il n'est pas l'heure, répondit Mirecourt. Et puis il faut t'habiller soigneusement. Moi aussi.

— Viens, dit Jacqueline. Je vais t'aider.

Le malheureux ne fit aucune objection et la suivit.

Dans la chambre particulière qui leur était réservée, elle se jeta dans ses bras, et au milieu de ses baisers, elle lui dit :

— Je t'en supplie, mon amour, reprends courage. Ressaisis-toi, n'aie pas cette physionomie hagarde et désespérée. Tu me brises le cœur en ne faisant pas plus d'efforts pour rester maître de toi. Mon Dieu ! comprends donc si à ceux qui ne te connaissent pas, tu allais paraître un coupable !

Comme si les baisers de celle qu'il adorait eussent toujours eu sur lui un illimité pouvoir, Claude appuya la tête sur l'épaule de Jacqueline et répondit :

— Briser ton cœur, mon idole ?... Voilà donc où j'en arrive, moi qui donnerais tout mon sang pour toi !...

— Alors, prouve-la-moi, cette absolue tendresse.

— Parle.

— Fais appel à toute ton énergie.

Qui est plus honnête que toi, mon Claude ?...

« Qui a plus que toi, derrière lui, toute une vie de devoir d'austérité ? »

« Allons, debout ! Je ne t'ai jamais tant aimé. Ne le comprends-tu pas, ne le sens-tu pas ? »

— Et tu m'aimeras toujours ?

— Cette question !... deviens-tu fou ?

— Il y a de quoi. Et si ce misérable a pris ses précautions de façon que jamais je ne puisse me disculper... je sens que ma raison n'y survivra pas.

Elle eut un mot sublime.

— Te disculper, dit-elle, toi peut-être, tu ne le pourrais pas, mais moi, ne suis-je pas là ?

Alors il se laissa glisser à ses genoux, et mettant ses lèvres au bas de sa robe, il murmura :

— Merci, ma divine, tu me rends courage. J'ai foi en toi !...

Une heure après, Bernard et Claude étaient introduits tous les deux dans le cabinet du capitaine Carmoues.

Jacqueline paraissait bien avoir accompli le miracle qu'elle avait voulu.

Claude était, en apparence, redevenu lui-même, avec sa tranquille et calme énergie.

Cependant Bernard qui le connaissait bien trouvait inquiétante la flamme de ses grands yeux profondément cernés, et il était horriblement préoccupé par la pâleur de son ami, si intense qu'elle le faisait ressembler à un cadavre ambulante.

Carmoues tendit la main à Lauris, tendis qu'il se contentait de s'incliner silencieusement devant le mari de Jacqueline.

Celui-ci vit la nuance, et un tressaillement profond agita le coin de sa bouche douloureuse.

Mais il se contenta et ne broncha pas.

— Le ministre m'a ordonné de le prévenir de votre arrivée, dit-il. Il est chez lui, je vais le faire. Attendez-moi.

Il disparut, en effet.

Au bout de quelques secondes, il revenait.

— Le ministre désire voir monsieur Lambert-Monastier seul, dit-il. Mon cher Mirecourt, vous allez, en attendant le retour de votre cousin, causer avec moi, si cela ne vous déplaît pas.

— J'eusse mieux aimé accompagner mon frère, répondit Bernard en lui donnant exprès ce nom de tendresse et d'affection, mais si je ne le peux pas, je m'incline.

La froideur du capitaine semblait encore avoir augmenté.

Il passa devant l'ingénieur et dit, raide et glacial :

— Veuillez me suivre, monsieur.

Claude obéit.

Quelques secondes après, l'officier rejoignit Bernard.

— Il a bien la mine d'un coupable, votre cousin, dit-il presque malgré lui, au marquis.

Mirecourt se dressa tout d'une pièce.

— Un coupable !... lui, s'écria-t-il. Oh ! Carmoues, comment pouvez-vous prononcer de semblables paroles ? Dites donc que Claude est un Français, un vrai et loyal Français, que cette accusation imméritée va peut-être rendre fou.

NOUS COMMENCERONS DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO LA

PREMIERE TRANCHE DE NOTRE NOUVEAU ROMAN-FEUILLETON

LE SERMENT VOILÉ
par PIERRE NINOUS

On sera bien avisé de retenir son exemplaire chez son dépositaire ordinaire, car LE SAMEDI s'enlève toujours rapidement.

Commencé dans l'édition du 7 juin 1952.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

« Coupable, il eût été préparé à la découverte de son crime et aux conséquences qui en découleraient. Innocent il a été assommé par cette odieuse, cette épouvantable tuile qui lui tombe sur la tête. J'ai cru qu'il en mourrait. »

Le capitaine réfléchissait.

Dans ses yeux bleus, si clairs, si sympathiques, un grand trouble montait.

— Pardonnez-moi, Mirecourt, dit-il enfin. Loin de vous, tous mes doutes renaissent...

« Toutes les probabilités, en effet, sont tellement contre votre cousin !... »

« Mais quand je vous entends me parler avec votre accent si chaud, si sincère, si catégorique, quand je vois votre regard si droit se lever sur moi, je tremble d'accuser véritablement un innocent. »

« Je doute de tout et de tous. »

L'entretien dura ainsi quelques minutes.

Sous les affirmations de Lauris, le capitaine, en effet, de plus en plus, avait peur d'avoir commis une mauvaise action en ayant confondu la vérité avec une intrigue très habilement conçue et menée surtout, en ayant impressionné par ses déclarations le ministre qui avait en lui une illimitée confiance.

Tout à coup, la porte qui allait au cabinet du général s'ouvrit et Claude apparut, il se soutenait à peine.

Ses yeux étaient hagards, fixes... plus que jamais aussi, ils étaient pleins de cette flamme qui avait tant épouvanté Bernard.

Le marquis se trouva debout comme si une décharge électrique l'eût touché.

— Ah ! fit-il en s'élançant vers son ami, que se passe-t-il ?... Tu as convaincu le ministre, n'est-ce pas ?

L'ingénieur ne répondit pas.

Du pas qu'eût pu avoir un automate en marche, il se dirigea vers la porte.

— Attends, cria Bernard, attends-moi. Claude était déjà dans l'escalier.

Il marchait d'une allure qui faisait supposer qu'il allait tomber à la renverse.

Evidemment il ne voyait rien de ce qui l'entourait.

Il n'entendait même pas les appels affectueux de son cousin.

Arrivé au bas de l'escalier, il traversa rapidement le vestibule et il se dirigea vers la voiture qui les avait amenés tous les deux.

Mais là, il hésita un instant comme hébété, l'esprit au loin, peut-être perdu pour toujours.

A ce moment Mirecourt le rejoignit. Il le saisit par le bras, et afin d'éviter tout scandale, tout commentaire de la part des cochers, valets de pied ou autres qui encombraient les abords du ministère, il le fit monter dans le coupé.

Automatiquement toujours, Claude obéit.

— A l'hôtel, ordonna le marquis au domestique qui fermait la portière, et vite.

Le mari de Jacqueline, blanc comme un suaire, était appuyé tout droit au dossier de la voiture.

On eût dit qu'il ne respirait plus.

— Claude !... Claude !... mon frère !... s'écria le marquis, au nom de notre amitié, au nom de Jacqueline, par grâce, par pitié, parle-moi !...

A ce mot de Jacqueline, le malheureux tressaillit, une convulsion abominable tordit sa bouche, et il murmura :

— Ah ! ma pauvre mère Colette !... Tu as brisé ton cœur pour rien... Dieu a maudit ton sacrifice !

Et fermant tout à fait les yeux cette fois-ci, il perdit connaissance.

Bernard défit sa cravate, déboutonna son gilet, ouvrit la glace du coupé, l'éventant encore avec son mouchoir...

Tout fut inutile, Claude paraissait privé de vie.

La voiture filait comme le vent.

Bientôt on arriva rue de Monceau.

« Miséricorde ! pensa Bernard, en voyant que rien ne faisait diminuer l'immobilité tragique de Claude, il va falloir l'enlever d'ici, et si Jacqueline le voit dans cet état, elle est capable d'en tomber foudroyée. »

Elle devait le voir, en effet.

Mais en son âme vaillante, il y avait un courage invincible pour celui qu'elle adorait.

En effet, la jeune femme était restée seule avec Dominique et Cécile, et à cette dernière, pendant l'absence de Claude et de Bernard, elle venait d'apprendre, sans préciser laquelle, qu'une abominable accusation pesait sur le jeune directeur de Pierre-Pointue.

Les yeux de Brésilia lançaient des éclairs.

Cécile pleurait toutes ses larmes.

Et, une intuition souveraine la poussant, elle dit tout à coup :

— C'est Gaultier, n'est-ce pas, qui a fait encore quelque nouvelle infamie ?

— C'est probable, répondit Jacqueline calme et terrible.

« Cette fois-ci, et quand je saurai de quoi ce bandit s'est encore rendu coupable, rien, mais rien ni personne ne m'empêchera de faire enfin justice. »

« Ah ! la coupe est pleine !... pleine jusqu'aux bords !... Elle déborde ! »

Et le visage de l'ancien prospecteur spontanément se fit si énergique, si décidé, que Jacqueline devina ses pensées...

— Ah ! fit-elle, en parlant très vite, quelle résolution venez-vous de prendre, monsieur Dominique ?... Il faut me la dire, vous savez... Car nous devons nous concerter, discuter, nous aider. Il ne faut, dans une aussi grave occurrence, rien laisser au hasard, et surtout ne pas encourir des aléas ou des complications terribles.

« Agir autrement serait de la folie. »

Et, comme il ne répondait pas, toujours pris par sa fureur de vengeance, elle continua, pâle et désespérée :

— Ah ! je vous en supplie, ne nous créez pas des difficultés plus grandes que celles qui nous accablent en ce moment-ci. Je vous assure qu'elles sont suffisantes !...

— Vous débarrasser tous d'un pareil bandit, répondit l'ancien prospecteur, ne peut amener une complication pour personne, excepté pour celui qui fera justice... et celui-là, il ne compte pas...

Plus violent, il ajouta :

— Quand on rencontre une bête malaisante sur ses pas, on la tue.

« Après l'exécution, tout danger est conjuré... pas avant... »

— Vous vous trompez, affirma Jacqueline. Si votre genre a encore commis quelque infamie, — ce qui n'est pas douteux, — et si cette infamie met l'honneur de Claude en péril, comment mon mari se disculpera-t-il si le vrai coupable a disparu par la mort ou autrement ?

— C'est vrai, approuva Cécile bouleversée.

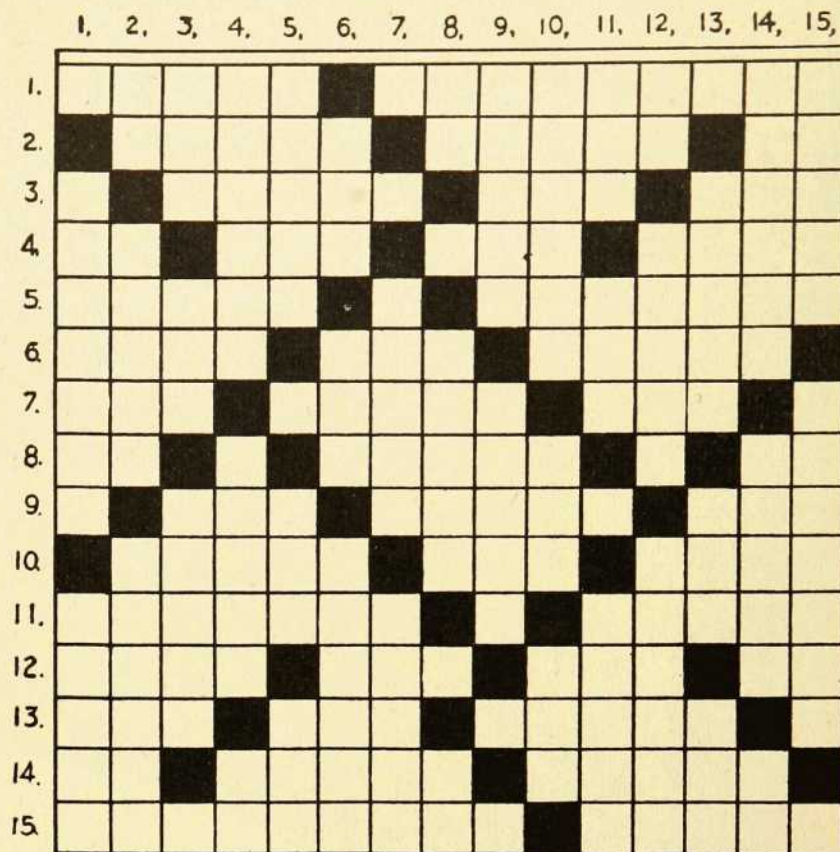
— Alors, déclara Jacqueline, votre zèle de justice nous aura été une calamité de plus.

« Non, non, pour que la justice suive son cours, et nous donne la réhabilitation suprême après l'abominable accusation dont elle a flétri Claude, il faut que l'auteur du crime soit confronté avec l'innocent ; il faut que l'on montre à ce misérable les preuves flagrantes de son infamie, celles que je saurai bien trouver, fit-elle, les lèvres serrées, avec une expression de volonté et d'énergie impossible à rendre. »

« M'as-tu comprise, toi ? demanda-t-elle en mettant sa petite main ferme et nerveuse sur le bras de Cécile. »

Et ses yeux avaient de telles flammes, ses fines narines dilatées tremblaient à un tel point, son visage si beau était si décidé, si cruel même, que Cécile

Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 1085

HORIZONTALEMENT

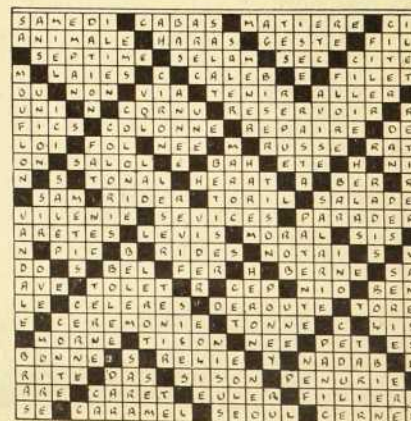
- 1—Agglomération de peuplades sous l'autorité d'un même chef. — Travailler la farine pour faire du pain.
- 2—Petit vent frais et doux. — Fier et décidé. — A toi.
- 3—Ce qu'il y a de plus distingué. — Préfixe indiquant l'opposition. — Progrès.
- 4—Préfixe indiquant réunion. — Recueil. — Sans variétés. — Genre de graminacées.
- 5—Complot. — Etudiant, novice.
- 6—Dans les contes de fées, géant vorace. — Epoux de Fatime. — Petit canal par lequel s'écoulent les eaux d'une cuisine.
- 7—Gris-brun. — Chacun des degrés d'une hiérarchie. — Première femme.
- 8—Ile de l'Atlantique. — Genre d'aroidacées de l'Europe. — Préfixe.
- 9—Unité monétaire bulgare. — Nommer à une fonction par la voie des suffrages. — Ancien nom du hêtre.
- 10—Nom vulgaire d'une urticacée textile. — Ville d'Autriche. — A eux.
- 11—Nouvelle. — Terrain de tennis.
- 12—Emirat de l'Arabie, au sud du Hedjaz. — Ville de Belgique (Hainaut). — Particule négative. — Tellement.
- 13—Pièce de métal cannelée en spirale. — Roi d'Israël. — Qui durent longtemps.
- 14—Préfixe privatif. — Posséder. — Canal qui conduit l'eau de la mer dans les marais salants.
- 15—Eprouver. — Ancien royaume saxon d'Angleterre.

VERTICALEMENT

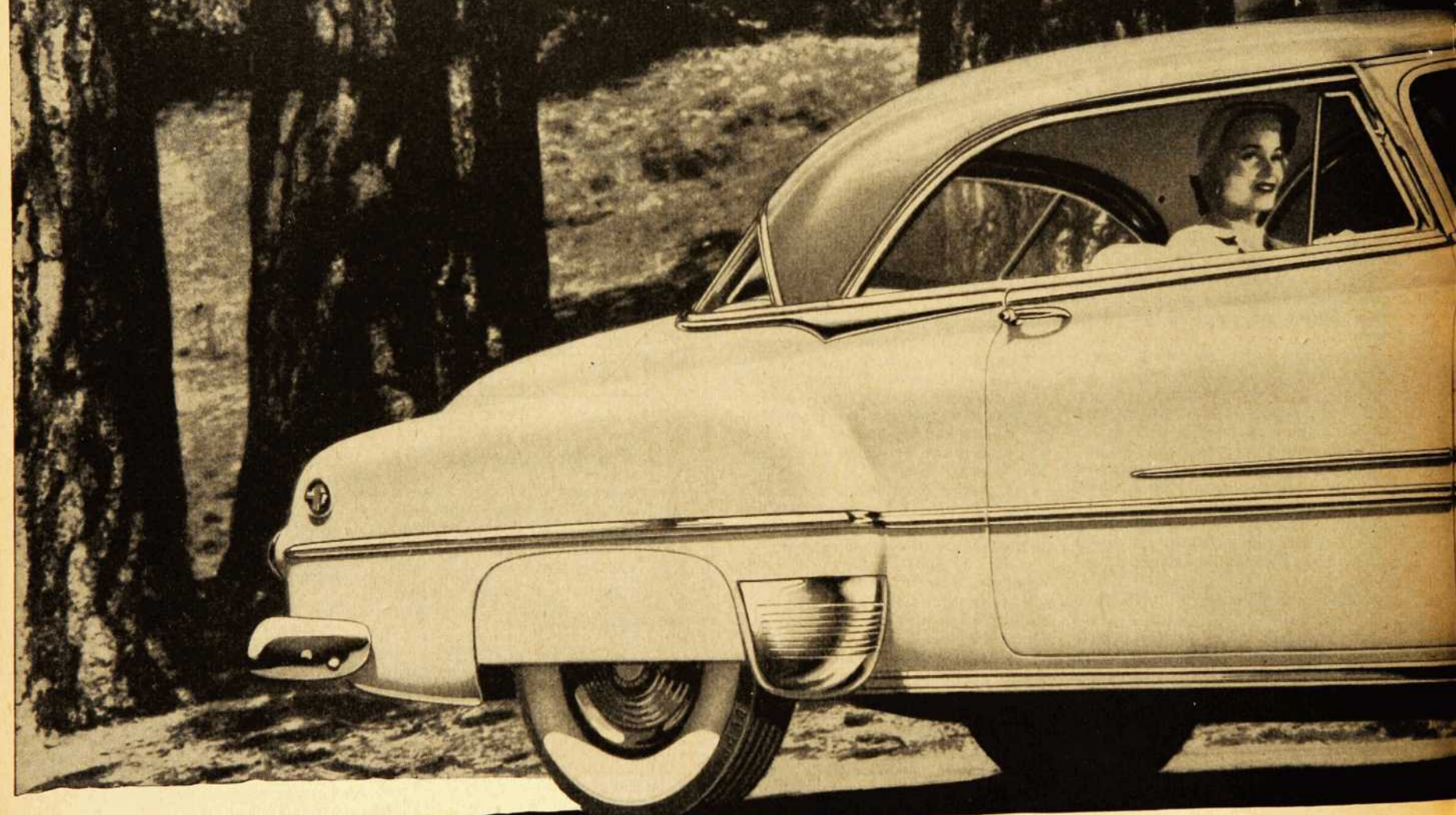
- 1—Mois de l'année. — Enlever de force.
- 2—Symbole chimique du rubidium. — Débauche de table. — Matière inflammable et visqueuse.
- 3—Colère. — Commune de l'Ain, arrondissement de Bourg. — Réseau de fils entrelacés.

- 4—Formé de deux lames. — Ensemencer. — Aviateur célèbre.
- 5—Fonderie. — Liqueur. — Mère de Caïn.
- 6—De l'alphabet grec. — Gros perroquet. — Type de poids, de mesure.
- 7—Rang qu'obtient un écolier pour sa composition. — Existait.
- 8—Oui. — Personne à laquelle on prodigue les honneurs, les louanges. — D'un verbe gai.
- 9—Oxyde d'uranium. — Instrument de chirurgie.
- 10—Bourre tirée de la laine. — Genre de légumineuses. — Patriarche.
- 11—Préfixe d'antériorité. — En forme d'oeuf. — Dans les dernières pages de ce magazine vous en trouverez trois, pour les jeunes et les moins jeunes.
- 12—Négation. — Fruit à noyau. — Nom de pièces longitudinales, situées entre les gaillards ou des roufs.
- 13—Conviée. — Défunt depuis peu. — Possessif.
- 14—Espacer. — Mouvement réel ou apparent des astres. — Dans la gamme.
- 15—Passer tout auprès avec rapidité. — Petit jardin.

Solution du problème No 1084



Chemins et jours heureux



Illustrée—la Pontiac Catalina

Abrégez vos milles! Étirez votre

*Conduisez-la
vous-même!*



LA PONTIAC EST LA VOITURE PARFAITE pour des chemins et des jours heureux que vous n'oublierez jamais. Cette belle grosse voiture de performance merveilleuse est conçue et construite pour vous donner tout le confort, tout le luxe, toute la distinction d'une vraie belle voiture.

Prenez le volant d'une Fleetleader de luxe avec PowerGlide* et jouissez de la conduite facile de cette transmission automatique refroidie et adoucie à l'huile. La performance de la Pontiac munie de la nouvelle hydraumatique à double portée*, dans la Chieftain, abrège les milles parce qu'elle vous donne exactement la puissance que vous voulez, quand vous la voulez,

dans la circulation urbaine ou sur la grande route libre —et elle le fait *automatiquement*.

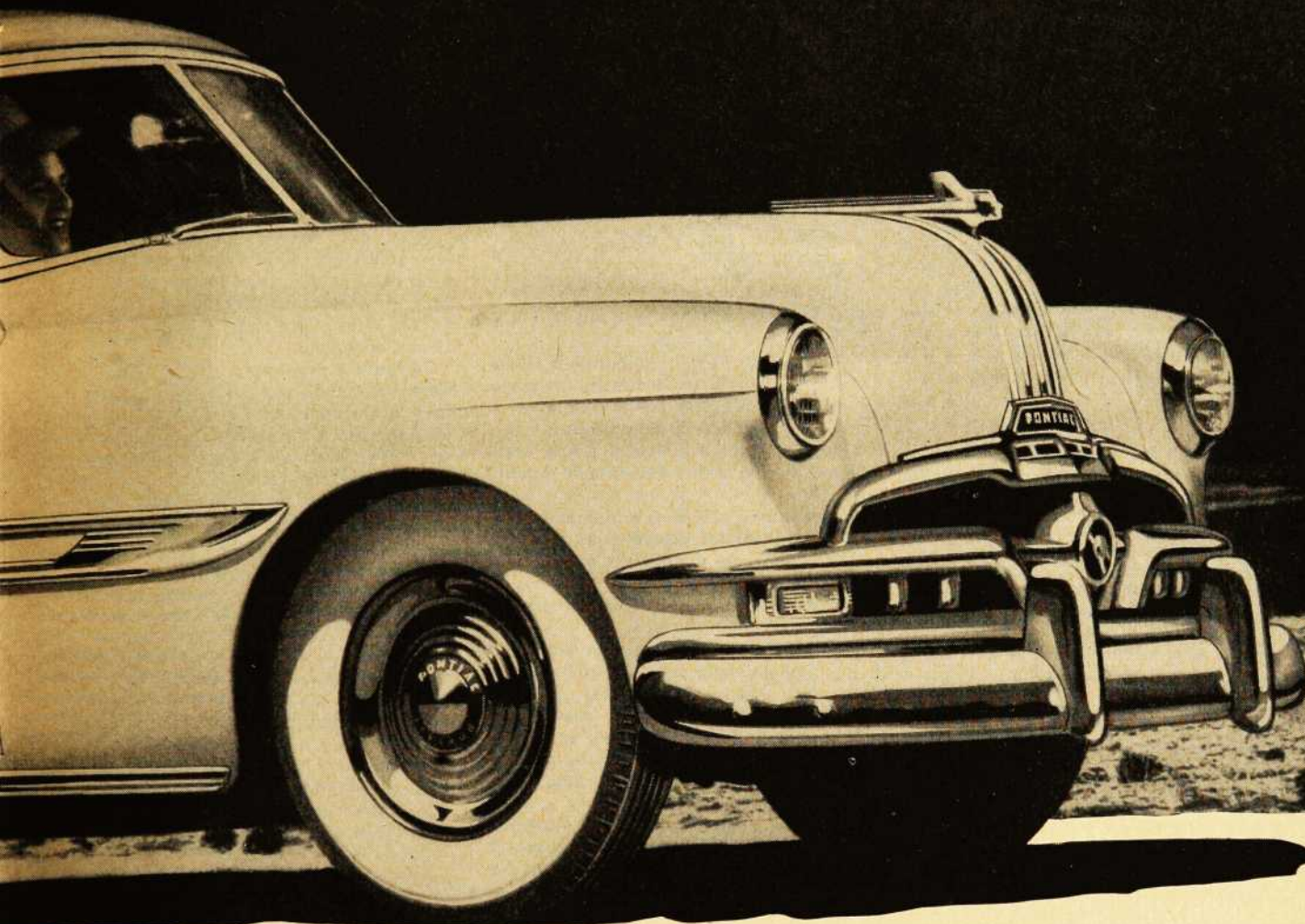
Cette superbe nouvelle Pontiac étire le millage parce que la réputation d'économie des moteurs Pontiac à haute compression n'est plus à faire.

Il n'y a qu'un moyen de vous rendre réellement compte de la superbe performance de la Pontiac 1952 —c'est de la conduire vous-même—de lui faire subir vos propres épreuves.

Venez voir comme il est facile d'acheter une nouvelle Pontiac—comme il est facile de connaître des chemins et des jours heureux que vous n'oublierez jamais.

PONTIAC... CE QU'IL Y A

que vous n'oublierez jamais!



UNE VALEUR GENERAL MOTORS

millage avec la Pontiac



Moteurs à haute compression plus puissants

***Hydraumatique à double portée ou PowerGlide**

Luxeux intérieurs et ensembles de couleurs

†Glace teintée dans toutes les fenêtres et nuance graduée du pare-brise

*Commande hydraumatique à double portée, facultative à coût additionnel sur la série Chieftain, PowerGlide, facultative à coût additionnel sur les modèles Fleetleader de luxe.

†Facultative à coût additionnel sur tous les modèles.

**Dollar pour dollar,
la**

Pontiac

est imbattable

M52-P-4F

DE PLUS BEAU SUR ROUES

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Rouleaux de boeuf

2 livres de boeuf dans la ronde
Sel, poivre et fines herbes
12 tranches de bacon
2 c. à tb. de beurre
2 oignons moyens
2 tasses d'eau chaude
2 c. à tb. de farine

Tailler le boeuf en bandes de 2 pouces de largeur par 5 à 6 pouces de longueur. Etendre sur une planche et aplatir la viande à l'aide d'un pilon. Couvrir d'oignons hachés. Saler et poivrer. Rouler et entourer d'une tranche de bacon. Ficeler avec un fil ou une petite corde. Préparer ainsi 12 rouleaux. Faire chauffer le beurre bien brun et y faire saisir les rouleaux de boeuf. Saupoudrer de farine et mouiller avec 2 tasses d'eau chaude. Couvrir soigneusement et laisser mijoter 1½ heure à 2 heures ou jusqu'à ce que la viande soit tendre. Servir avec pommes de terre nature et haricots sautés au beurre. 6 services.

Tarte aux raisins et aux noix

½ tasse de noix de grenoble hachées
½ tasse de cassonade
1 pincée de sel
1 oeuf
pâte à tarte
3 c. à tb. le beurre ramolli
1 c. à tb. de jus de citron
½ tasse de raisin

Bien mélanger le beurre ramolli avec la cassonade et l'oeuf battu. Ajouter le jus de citron, le raisin et les noix. D'autre part, couvrir de belle pâte à tarte une assiette à tarte, y mettre la préparation et faire cuire à four chaud 450° F. 10 minutes. Abaisser la chaleur à 350° F. Prolonger la cuisson jusqu'à ce que la pâte soit bien cuite et la crème prise. Servir chaud ou froid. 6 services.

Gelée faite au Certo

La confection des gelées faites au Certo présente de grands avantages. A prix égal, on obtient le double de gelée faite avec la méthode ordinairement suivie. Le fait de ne pas faire cuire le jus pour le faire évaporer donne aux gelées faites au Certo la saveur du fruit frais. La pectine peut être liquide ou en poudre. Dans les deux cas, il faut s'en tenir scrupuleusement aux instructions contenues dans les petites brochures qui accompagnent le produit, qu'il soit liquide ou en poudre. En plus d'obtenir des résultats toujours certains si les instructions sont bien suivies, cela permet l'emploi de fruits mûrs et pauvres en pectine.

Gelée de raisin bleu

4 livres de raisin bleu Concord (2 pintes environ)
½ bouteille de Certo
4 tasses de jus
7½ tasses de sucre

Egrener le raisin et le laver. Ecraser avec un pilon. Ajouter ½ tasse d'eau. Couvrir et laisser mijoter 10 minutes. Eviter de faire bouillir. Couler le jus et ajouter au besoin de l'eau pour terminer les 4 tasses. Mettre le jus et le sucre dans une grande marmite. Porter à l'ébullition. Le jus doit bouillir à gros bouillons. Ajouter la pectine liquide, laisser bouillir de nouveau et quand le tout est en grande ébullition, faire bouillir exactement 30 secondes. Retirer du feu, laisser reposer un peu, écumer et verser immédiatement dans des verres à gelée et stérilisés. Couler de la paraffine chaude sur chaque verre. Laisser refroidir, couvrir et conserver au frais.

Si les instructions sont bien suivies, ce sera un succès. Quantité : 11 verres à gelée de 6 onces.

Bifteck de flétan

1 oignon finement haché
1 tasse de blé d'Inde
2 tasses de tomates
1 tasse de croûtons

Beurrer un plat à gratin et y mettre un rang de tomates, quelques tranches d'oignon, un rang de blé d'Inde puis un rang de croûtons. Répéter jusqu'à ce que le plat soit rempli. Garnir le dessus de chapelure beurrée et faire gratiner au four de 400° F.

Chapelure beurrée :

¼ de tasse de beurre fondu
1 tasse de chapelure

Bien mélanger et mettre sur le dessus du plat.

Remarque : Les croûtons sont des petits carrés de pain légèrement dorés au four. 6 services.

Salade de homard

1 tasse de concombres coupés en dés
1 tasse de petits pois bien égouttés
½ c. à thé de moutarde en poudre
2 tasses de homard
2 ou 3 cornichons hachés
4 c. à tb. d'huile
1 c. à thé de sel
1 tasse de céleri
Laitue, tomates et mayonnaise
2 c. à tb. de vinaigre
1 c. à thé de sucre

Mélanger le homard, le céleri, le concombre, les cornichons et les petits pois. Asperger de sauce française faite avec l'huile, le vinaigre, le sel, le sucre et la moutarde. Laisser macérer 1 heure. Servir froid sur feuilles de laitue croquantes. Accompagner de mayonnaise et de tomates tranchées. 6 services

LE PARDON D'OUTRE-TOMBE [Suite de la page 17]

cile ne put que baisser affirmativement la tête.

Au bout de quelques secondes, les joues couvertes de larmes, la fille de Brésilia murmura :

— Ah ! comme nous te faisons souffrir !... Mais sois tranquille, père t'obéira aveuglément, absolument... Nous te donnerons notre vie s'il le faut, pour te rendre l'honneur de celui que tu aimes.

Jacqueline fut touchée.

Elle était dans un moment où toute sensation se décuplait en elle.

Sa farouche énergie se fondit dans un sentiment d'émotion, de tendresse indescriptibles.

Elle se jeta dans les bras de celle qu'aimait Bernard, et son visage appuyé contre l'épaule de cette autre martyre, elle murmura :

— Ah ! merci... tu me comprends, toi !... Tu sais ce qu'est pour moi l'honneur de Claude !... Désormais, tu me soutiendras... tu m'aimeras... tu seras ma soeur.

Et, pour la première fois, elle pleura silencieusement, longuement.

Le bruit de la voiture ramenant Claude et Bernard la tira de sa douleur poignante.

Elle courut à la fenêtre, et d'un coup d'oeil elle vit ce qui se passait.

— Allons vite en bas, monsieur Dominique, dit-elle, on a besoin de nous...

Et elle s'élança dans l'escalier.

Brésilia et Cécile la suivirent.

Quand ils atteignirent le grand vestibule, on venait de sortir Claude du coupé.

On l'avait assis dans un immense fauteuil au dossier relevé, sous les yeux de Bernard qui donnait des ordres clairs et précis.

Jacqueline s'avança, blanche comme une statue de marbre.

Mirecourt, qui tourna la tête vers elle, eut une peur effroyable de ses yeux allumés comme des torches.

Aussitôt, il chercha à la rassurer...

— Claude vient de tomber en syncope, il y a à peine quelques minutes. Je ne crois pas que ce soit dangereux, dit-il très bas et très vite.

Elle ne répondit rien, mais comme les valets de chambre avaient enlevé le jeune homme, toujours assis immobile, sur son fauteuil, et se dirigeaient vers l'escalier, la fille de Jean-Jacques dit d'une voix nette :

— Non, pas en haut. Le monter serait trop difficile.

« Il faut le déposer dans un des salons du rez-de-chaussée.

L'accent était impérieux et bref, mais Jacqueline paraissait tellement maîtresse d'elle-même que le marquis se rasura un peu.

On obéit à la jeune femme.

— J'ai envoyé chez tous les médecins des environs, déclara encore Mirecourt.

Jacqueline inclina silencieusement la tête.

La douce Cécile s'était déjà procuré de l'éther. D'une main, elle tenait le flacon ouvert sous les narines du malade, tandis que de l'autre elle frottait ses tempes.

Ce fut interminablement long.

Les minutes, en de semblables circonstances, sont si longues à passer ! Jacqueline, à genoux, pria.

Enfin, un léger soupir s'échappa des lèvres de Claude, et il ouvrit les yeux.

La fille de Jean-Jacques fut debout instantanément.

Bernard avait fait sortir tous les domestiques.

Jacqueline s'affala en travers sur le corps du malade, et le couvrant de baisers, elle murmura :

— O mon amour... mon cher amour...

Mais elle se redressa, blanche et froide comme la neige.

Claude, les yeux ouverts et plus fixes que jamais, ne la reconnaissait pas, ne la voyait même pas.

— Ah ! fit la jeune femme en portant les deux mains à son cœur, ceci c'est le dernier coup. Il ne me reste plus qu'à mourir. Claude a perdu la raison !

Et comme elle chancelait, enfin vaincue, Bernard la reçut dans ses bras.

— Non, dit-il, Claude a seulement un accès de fièvre dont tu le guériras, si tu ne perds pas courage. Et est-ce le moment de te laisser abattre, toi si vaillante, quand jamais il n'a eu un tel besoin de tes soins ?

Elle lui envoya un ineffable regard de reconnaissance.

— Ah ! mon frère, dit-elle, tu m'aideras à le sauver.

— En doutes-tu ?... Est-ce que je ne vous aime pas tous les deux par-dessus tout ?...

Le sympathique et fin visage de Mirecourt était couvert de larmes.

— Maintenant que Claude est revenu à lui, il faut le faire monter en haut sans le porter, dit Brésilia.

« On sera mieux pour le soigner si sa fièvre augmente.

Jacqueline approuva de la tête, et s'approchant de son mari, elle lui demanda, en fixant sur lui ses yeux pleins d'amour et de tendresse :

— Ne veux-tu pas te reposer dans notre chambre, dis, Lo ?...

Elle l'appela de ce nom qu'il adorait, car c'était le premier que sa bien-aimée, jadis, avait prononcé quand elle avait commencé à parler.

Mais il ne parut pas la comprendre davantage, et il resta hébété, hagard, sans un mouvement.

— Il ne doit rien entendre, dit Bernard doucement, laisse-moi faire.

Il fit un signe à Brésilia, et celui-ci, ayant compris, prit Claude sous un bras, tandis qu'avec des précautions infinies, Mirecourt le prenait sous l'autre.

Claude ne leur résista pas, et docilement il se laissa guider par eux, suivant l'impulsion de marche qui lui était donnée.

Il mit sans difficulté ses pieds l'un devant l'autre, et quand ils arrivèrent aux premières marches du grand escalier, tout aussi docilement il en gravit les degrés.

Mais ses pas étaient chancelants, incertains.

On eût dit que ses jambes étaient subitement devenues en coton, incapables de le soutenir. Et certainement, si ceux qui le guidaient l'eussent abandonné une seconde, il fût tombé à terre.

Les valets de chambre suivaient, en cas d'accident.

En haut, ils le déshabillèrent avec la même facilité.

Claude, maintenant, semblait un corps privé de vie.

Quand il fut étendu sur le grand lit que Bernard avait fait préparer pour lui et sa petite compagne d'enfance, ce lit de reine que des points de Venise véritables drapaient et voilaient, il ferma les yeux et parut comme soulagé de quelque lourd fardeau.

— S'il pouvait dormir... murmura Cécile.

Jacqueline l'entendit, et se retira avec les autres dans un coin de la pièce immense où elle pouvait surveiller le moindre mouvement du malade, mais sans que le murmure, même très discret, d'une conversation, pût le fatiguer.

— Enfin, dit-elle à Bernard, que s'est-il passé là-bas ?

— Je ne le sais pas, murmura avec découragement le marquis.

Et il raconta comment le ministre ayant voulu recevoir Claude tout seul, lui, Mirecourt, était resté dans la pièce voisine avec le capitaine Carmoues, et n'avait rien entendu.

— Mais, dit Jacqueline, quand mon mari est sorti de son audience, il a dû prononcer quelques paroles, dire quelque chose ?

— Absolument rien...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... et pas une parole n'est tombée de ses lèvres ?

A ce moment, les yeux de Bernard s'arrondirent, il parut spontanément se souvenir d'une chose complètement oubliée, et il murmura :

— Mais je perds la raison, moi aussi !... Ah ! ce n'est pas étonnant, vous voir tous les deux, dans l'état où vous êtes, m'affole.

— Alors, Claude a parlé ?... insista Jacqueline, dont les yeux brillaient plus que jamais.

— Oui, pendant que la voiture roulait, et avant de tomber en syncope, il a murmuré des mots au milieu desquels j'ai saisi ceux-ci :

...« Pauvre mère !... tu as brisé ton cœur pour rien... ton sacrifice... inutile !... »

Jacqueline chancela.

— Ah... je m'en doutais... il a dit cela ?

— Oui.

— Quoi encore ?

— Je n'ai pas compris... ses forces s'en allaient, il ne parlait pas distinctement.

Une ride profonde entre les deux sourcils, Jacqueline réfléchissait.

Evidemment elle concentrait son intelligence, la lucidité dont elle était capable, l'intuition souveraine que lui donnait son fidèle et puissant amour pour deviner, pour comprendre, décider quelque chose.

— Bernard, dit-elle tout à coup, il faut savoir quel est le nom de l'Allemand qui possède le secret de Claude, ou plutôt celui auquel il a été vendu.

— C'est un des grands fabricants d'armes de là-bas, d'après Carmoues. Mais Claude ne l'a pas dit... et il n'est pas, je crois, en état de nous le faire connaître.

— C'est sûr. Mais moi... moi... sa femme, je puis le voir, ce ministre, et le lui faire dire, ce nom... L'honneur de mon mari n'est-il pas le mien ?

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Aller immédiatement au ministère, me faire accorder une audience, et obtenir ce renseignement capital pour nous.

— Mais, ma pauvre petite, on ne voit pas ainsi le ministre. On n'obtient pas audience aussi facilement que tu parais le croire, aussi rapidement surtout.

— Oh ! moi, déclara-t-elle affirmativement et sûre d'elle-même, on ne me résistera pas. N'aie crainte...

Bernard la regarda.

Elle était en effet si belle, avec ses beaux yeux de flamme au fond desquels brillait tout ce qui fait le charme irrésistible, tout ce qui conquiert et affole la passion indomptable, la volonté ferme et victorieuse, qu'il se sentit vaincu instantanément qu'en effet, partout et toujours, elle réussirait.

— Va, dit-il simplement, que Dieu te guide !... Veux-tu que je t'accompagne ?

— Oui.

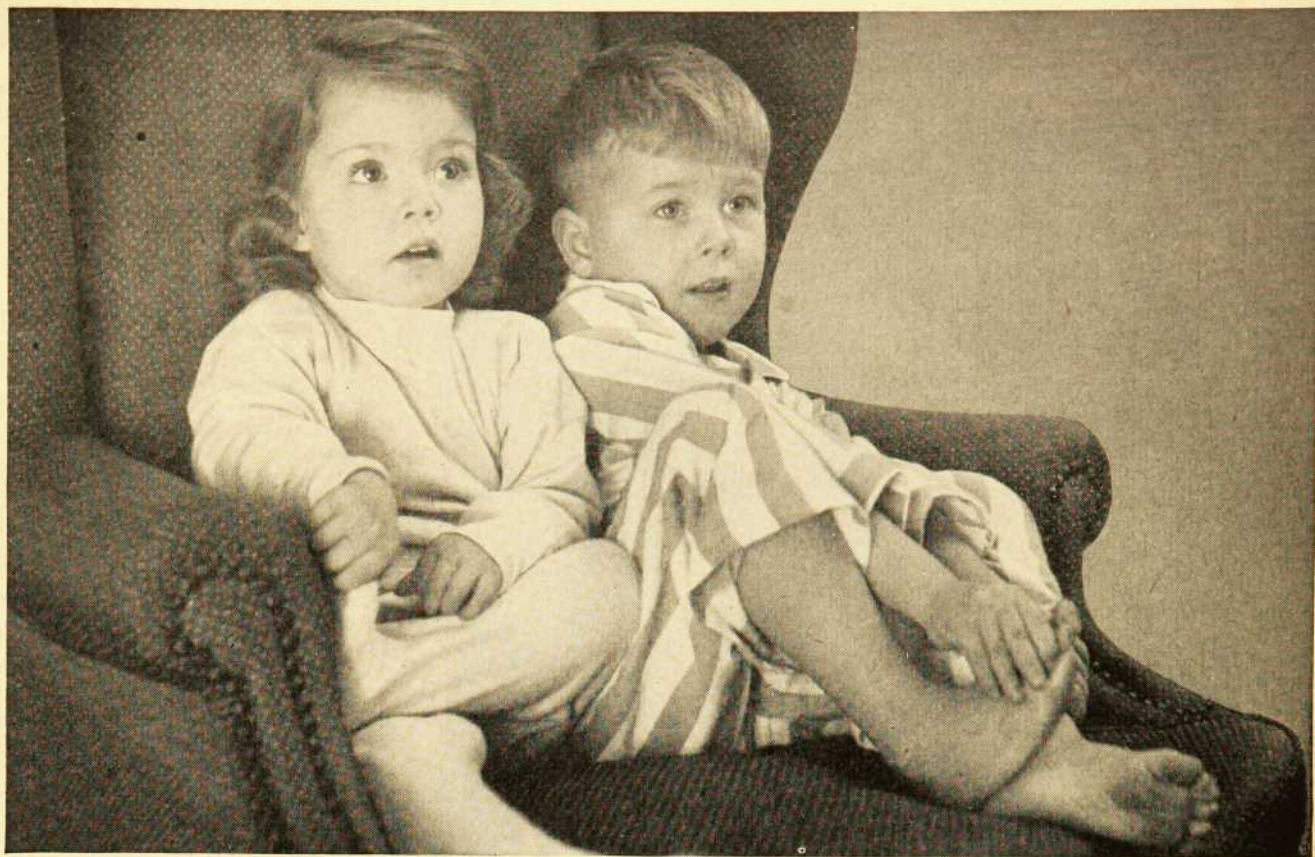
A ce moment, la porte s'ouvrit, et un des meilleurs médecins du quartier entra.

Le valet de chambre l'annonça :

— Le docteur Bertin.

C'était un homme de haute taille, au front immense, avec des yeux perçants, volontaires et inquisiteurs, mais qu'adouçissait singulièrement une bouche à l'expression d'une bonté, d'une douceur infinies.

Il l'examina minutieusement, et, après quelques questions où il demanda ce qui lui était arrivé, il dit :



“Maman dit que nous avons grandi à vue d'oeil grâce à Heinz”

ET MAMAN s'y connaît ! Elle a surveillé leur croissance once par once et elle a marqué chaque livre gagnée. Elle les a nourris aux aliments Heinz dès le début. Des milliers de mamans suivent cet exemple. D'abord, elles servent à Bébé l'une des quatre céréales pré-cuites Heinz. Ensuite, elles y ajoutent la variété des aliments en purée Heinz, et enfin, elles passent aux aliments Heinz pour enfants... plus consistants, mais toujours aussi faciles

à digérer, aussi nourrissants et aussi naturels. Par tout le Canada les petits reconnaissent si facilement l'étiquette Heinz, qu'ils adoptent immédiatement tous les autres produits Heinz. Ainsi il est facile de leur servir des soupes condensées Heinz qui sont tout indiquées pour les enfants. Assurez dès le début la santé de votre enfant. Nourrissez-le d'aliments Heinz pour bébés dès qu'il peut consommer des aliments solides.

Les aliments HEINZ pour bébés sont ceux qui se vendent le plus au Canada



— Il lui faudra surtout, beaucoup de calme.

Puis il ordonna, il expliqua de méticuleuses prescriptions, et commença lui-même à donner les premiers soins au malade.

Jacqueline, malgré son ardent désir de se rendre au ministère, avait voulu assister à la consultation jusqu'au bout.

Cécile avait écouté les explications données autant qu'elle.

Brésilia, lui, avait disparu.

Enfin, le docteur Bertin eut terminé ses soins et ses recommandations.

— Je reviendrai à trois heures, si vous désirez que je continue à soigner le malade, dit-il.

Non seulement on accepta, mais on lui recommanda chaleureusement de multiplier ses visites à des intervalles aussi rapprochés que possible.

Bernard, en le reconduisant, lui dit :

— C'est une fièvre cérébrale qui menace mon frère, n'est-ce pas, docteur ?

Une barre profonde apparut aussitôt sur le grand front intelligent du médecin, et il répondit :

— Plus grave !... J'en ai peur, au moins.

Bernard chancela.

— Plus grave qu'une fièvre cérébrale, murmura-t-il ; quoi, alors ?

— La commotion intérieure de M. Monastier a été horrible, déclara le docteur ; je tenterai l'impossible pour qu'elle ne demeure pas indélébile.

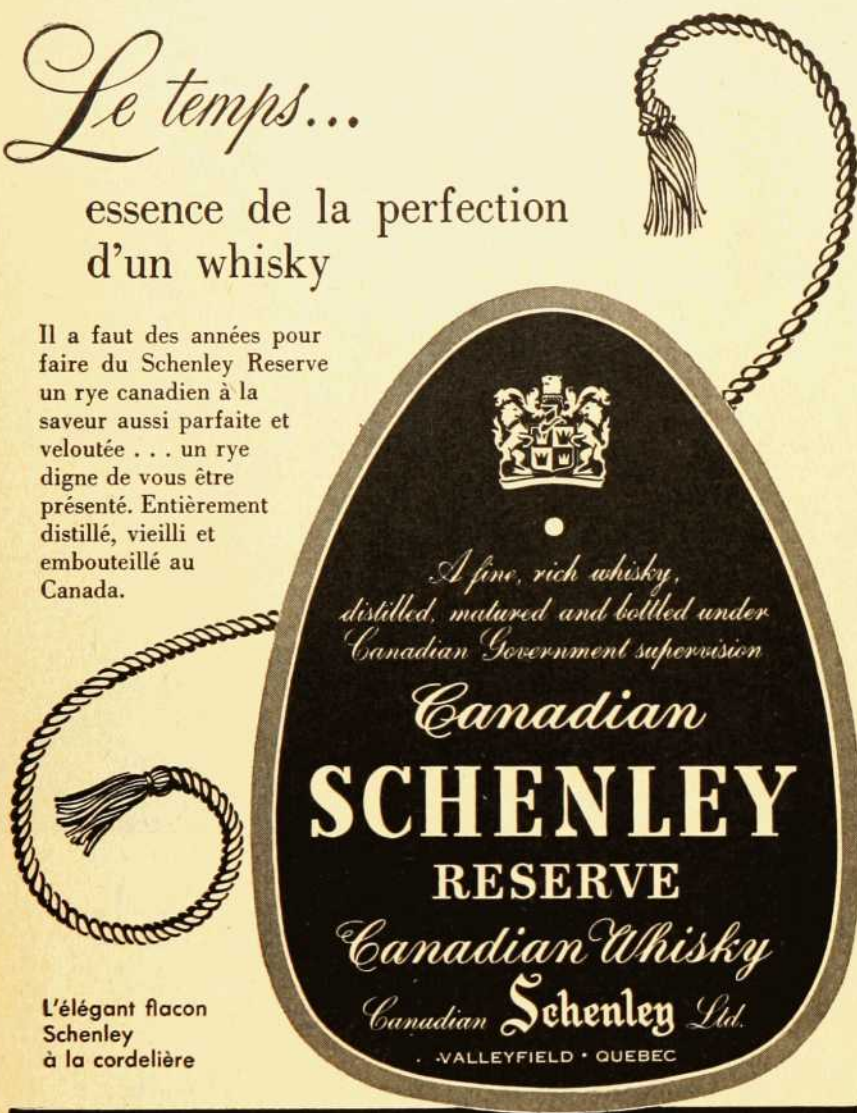
Mirecourt resta debout, à la même place, incapable de prononcer une parole. Il ne vit pas l'homme de l'art s'en aller, soucieux et préoccupé.

Une seule chose maintenant hantait son esprit, le faisait lui-même délirer... Claude serait fou !... Cette merveilleuse intelligence sombrerait dans le désas-

Le temps...

essence de la perfection d'un whisky

Il a faut des années pour faire du Schenley Reserve un rye canadien à la saveur aussi parfaite et veloutée... un rye digne de vous être présenté. Entièrement distillé, vieilli et embouteillé au Canada.



L'élégant flacon
Schenley
à la cordelière

AVIS IMPORTANT A NOS LECTEURS ET DEPOSITAIRES

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

— 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

**LA PLUPART des
CAMIONNEURS
PRÉFÈRENT**

LES BOUGIES

CHAMPION

pour
**UN MILLAGE
ÉCONOMIQUE**



tre, foudroyée par une accusation si peu méritée!...

Et ce ne serait pas encore lui le plus à plaindre!

Ah! pauvre Jacqueline!

Et Jean-Jacques qui avait peut-être par ses rigueurs implacables de tous jours, par sa dernière scène surtout aidé à ce résultat!...

Quel remords allait être le sien!...

Un valet de chambre, s'approchant, permit à Bernard de reprendre possession de lui-même.

— Madame fait prier Monsieur le marquis de remonter au plus tôt, dit-il.

Ah! oui!... Mirecourt avait-il le droit de s'immobiliser dans sa douleur et ses préoccupations, quand Jacqueline était là... à ses côtés, et si à plaindre!...

L'idée de sa petite compagne d'enfance, n'ayant plus momentanément que lui, remit aussitôt ses forces au point.

Il enjamba les marches trois par trois, et se trouva vite dans la chambre de Claude.

— Bernard, lui dit la jeune femme de sa même voix méconnaissable, sèche et autoritaire, je veux aller au ministère tout de suite... Cécile me promet de soigner Claude en mon absence, comme je pourrais le faire moi-même. Une voiture est-elle attelée?

— Oui, dit-il, excuse-moi, je ne sais plus ce que je fais.

Et il tira sa montre.

— Nous avons encore le temps en brûlant le pavé, dit-il.

— Ce qui signifie?

— Dès que tu as exprimé tout à l'heure le désir d'avoir une audience du ministre, je suis allé aussitôt téléphoner à Carmoues. Il m'a répondu quelques minutes après que le ministre t'attendait jusqu'à une heure. Dépêchons-nous, nous le trouverons peut-être encore!

Elle attacha à la hâte une capote de dentelles noires sur ses beaux cheveux sombres, elle mit un collet sur ses épaules, et quelques minutes après, elle montait en voiture avec Bernard.

— Au ministère de la guerre, et vite, très vite même, ordonna le marquis.

Dans les rues, on se garant de cet équipage merveilleux, dont les pur sang à la robe de satin paraissaient emballés. Quelques sergents de ville, même, firent mine de les saisir par le bridon.

Le ministre, comme l'avait téléphoné Carmoues, n'était pas parti.

Après avoir vu Claude le quitter dans l'état où il se trouvait, pris de pitié, il réfléchissait profondément, impressionné par l'attitude, vraiment effrayante, du jeune ingénieur.

La même réflexion que Mirecourt avait émise devant le capitaine Carmoues lui était d'elle-même venue également à la pensée.

Coupable!... Claude se fût attendu à la découverte de sa trahison.

Il se fût préparé à la voir dévoiler, à s'en disculper ensuite.

Innocent, il en était atterré, et il allait probablement en devenir fou.

Si, cependant, les apparences seules étaient contre lui?... Si des intrigues savantes l'avaient entouré, englobé?... Mais si, au fond, sa loyauté, son patriotisme étaient intacts?

Ne serait-ce pas épouvantable?

Et lui, le ministre, lui presque tout-puissant, lui que l'on jugeait sévèrement, il le savait, mais si droit cependant, si juste, si impartial, lui de très haute conscience, n'avait-il pas le devoir strict de s'entourer de toute lumière avant de laisser une prévention se glisser en lui?

Aussi, lorsque le marquis de Mirecourt téléphona pour demander l'audience que Jacqueline réclamait, ce fut avec un soupir de satisfaction qu'il l'accorda.

A la place de cet étrange accusé, qui n'avait pu rien dire, la jeune femme, dont tout le monde vantait la droiture

et l'intelligence merveilleuse, elle qui avait aussi, sous une enveloppe exquise, les vertus rigides des Monastier, n'allait-elle pas trouver des accents qui le convaincront?... Ah! il ne demandait pas mieux!...

Il trouva long le temps qui s'écoula entre l'autorisation que lui avait demandée son aide de camp et l'arrivée de Jacqueline.

Le quart après une heure était marqué par les aiguilles de la pendule, et le ministre attendait toujours.

Il ne songeait point à aller chez lui rejoindre la générale, cependant malade.

Enfin, Carmoues entrouvrit la porte. Le ministre ne le laissa pas parler.

— C'est elle? interrogea-t-il.

— Oui, mon général, répondit Carmoues.

Le ministre se leva.

— Vite, introduisez-la, dit-il.

Carmoues se recula un peu, et respectueusement courbé, il laissa passer Jacqueline.

Elle était plus blanche qu'une cire.

Mais jamais des yeux si beaux n'avaient eu de telles flammes. Jamais la douleur, l'indignation, le désespoir n'étaient apparus en traits aussi éloquentes et aussi loyaux sur un visage d'aussi incomparable beauté.

Et comme le ministre regardait encore la pendule, sur le cadran de laquelle les aiguilles atteignaient presque la demie, elle dit:

— Excusez mon retard, monsieur le ministre, le médecin était auprès de mon mari, qui n'a pas encore repris connaissance. Je voulais connaître son arrêt avant de le quitter.

Cette voix, qui à chaque syllabe paraissait prête à se briser dans un sanglot, qu'une puissante volonté, seule, retenait sur les lèvres de la malheureuse, impressionna plus l'homme éminent qui savait lire dans les cœurs que toutes les protestations du monde.

Il put à peine réprimer lui-même un long tressaillement, et dit en s'inclinant presque malgré lui:

— Et cet arrêt, est-il possible de le connaître?

— Pourquoi pas?... Je l'ai bien deviné, puis entendu, moi, sans mourir...

« Claude - Lambert Monastier, mon mari, celui qui donne à la patrie ses forces, ses veilles, son intelligence, sa volonté depuis plus de six ans, est peut-être fou!...

« Et cette chose abominable qui va faire de lui un mort vivant, un être de compassion, de détresse et de pitié, c'est votre monstrueuse accusation qui en est la cause, monsieur le ministre.

Elle était restée debout devant cet homme qui tenait l'honneur et la vie de son Claude en ses mains rudes, et elle chancela.

Alors, l'oeil gris toujours implacable du soldat eut une courte flamme.

Il avança un fauteuil et dit:

— Ici, on ne se paie pas de mots, ni dans un sens ni dans l'autre.

« Asseyez-vous, madame. Après, nous nous expliquerons, et tout ce que vous m'apprendrez, je vous jure que, loyalement, je le pèserai, je l'examinerai.

Elle le regarda.

Il lui parut que la physionomie glaciale du ministre avait en même temps, une expression droite et loyale qui la rassura.

Elle passa à deux ou trois reprises son mouchoir sur son front, qu'une sueur froide inondait, et elle commença aussitôt le récit que nos lecteurs connaissent.

Elle ne cacha rien, rien que le secret si douloureux de la naissance de Claude, et encore elle ne le cacha que parce qu'il était aussi le secret de Jean-Jacques.

Le ministre l'avait écoutée sans laisser apparaître sur son visage si éner-

gique la moindre trace d'approbation ou d'incrédulité.

Et même, il fermait les yeux, afin que ces traits de si exquise beauté, de loyauté si indéniable, ne puissent ni l'impressionner ni le rendre partial.

— Oui, dit-il enfin, la découverte de votre mari a été une chose énorme pour nous. Mais ne la lui avons-nous pas payée en lui donnant la croix de la Légion d'honneur, et cela sur le théâtre même de ses expériences ?

Alors un frisson d'orgueil, une poussée d'indomptable fierté agita la fille des Monastier.

— Nous avons tous été sensibles à cette marque de reconnaissance et d'estime, dit-elle, quoique Claude, dans sa délicatesse sublime, n'ait jamais pensé qu'on pouvait récompenser un Français de travailler pour sa patrie.

« L'honneur insigne de lui être utile, de la servir, d'être pour l'avenir l'un des rouages modestes de sa grandeur la cause de ses victoires possibles doivent payer assez chacun de ses fils.

Une fois de plus, la prunelle grise du ministre étincela. Elle continua :

— Mais jamais un Monastier, depuis plus d'un siècle, n'a rien conquis par erreur ou par ruse. Cette croix que votre envoyé a attachée sur la poitrine du dernier de cette race honnête et vaillante, monsieur le ministre, mon mari ne la gardera pas en dehors de votre volonté, je vous la renverrai par mon cousin, le marquis de Mirecourt.

Alors, le général ne fut plus maître de son émotion.

— Et c'est à vous que je la rendrai bientôt, madame, dit-il, j'en suis sûr. Oui, à vous, parce que vous êtes une vaillante, honnête et intelligente créature qui me ferez trouver le coupable.

— Certes, mon intention était même, en dehors de vous, mon général, d'y employer tout ce que j'ai de force, de perspicacité, d'énergie.

— Bien ! Alors je suis tranquille. Et tellement que je vous aiderai dans la mesure de la justice et de l'impartialité. Et je suis convaincu que votre enquête faite, si vous croyez que le coupable est celui que les circonstances actuelles accusent, c'est-à-dire votre mari, je suis convaincu que votre loyauté ne protestera plus, ne cherchera pas à surprendre ma bonne foi.

Un rayon d'indicible espoir illumina les yeux sans pareils, et Jacqueline répondit :

— C'est entendu, monsieur le ministre, mais avant que je me mette en campagne, c'est-à-dire sur-le-champ, il faut que votre confiance me dise le nom de l'Allemand auquel le secret de Claude a été livré.

Il hésita un moment.

— Ah ! s'écria la vaillante, je l'ai deviné... je le sais... mais j'en veux l'assurance de votre bouche, qui ne doit jamais mentir.

— Et vous me donnez votre parole que ce nom ne sortira pas de vos lèvres ?

— Mon pauvre Claude n'ayant pas sa connaissance, à qui donc le dirais-je ?

— Eh bien ! soyez satisfaite. Ce nom est celui d'un homme de haute probité, quoique notre ennemi.

« C'est l'un des plus grands industriels allemands, le manufacturier d'armes que tout le monde connaît. C'est le comte de Bruges.

A ce nom, Jacqueline étendit la main. Elle devint encore plus pâle, et les yeux pleins de larmes, elle murmura :

— Ah ! pauvre Claude !... je comprends !... je comprends !...

Le général se trouva en même temps, lui aussi, sous le coup d'un violent bouleversement.

Comment ce nom, qui subitement avait paru enlever la raison quelques heures auparavant à Claude Lambert, produisait-il sur cette jeune femme une impression aussi foudroyante ?

Ne serait-ce pas parce que vraiment il y avait une trahison qui se trouvait ainsi subitement et indéniablement dévoilée ?

Il se le demandait ardemment, ce soupçon revenant une fois de plus en son âme équitable, quand Jacqueline, tout à coup, comprit ses doutes et ses angoisses.

— Ah ! dit-elle, mon général, ne vous hâtez pas de juger, ne cherchez pas à deviner cet effroyable problème, ne me demandez rien, ne supposez rien... Donnez-moi huit jours seulement de crédit.

« Je vais partir aujourd'hui même pour voir le comte de Bruges... Je réussirai... maintenant, je ne l'espère plus, j'en suis sûr.

« Dieu nous doit bien à tous cette compensation... Dieu et un autre aussi !

« Et à mon retour, je vous rapporterai les preuves évidentes et palpables de l'innocence de mon pauvre Claude.

« Puis, après, je confierai peut-être un jour à votre loyauté ce qui fait depuis de longues années le martyre de mon pauvre père, cet homme de si impeccable honnêteté, que tout le monde connaît, Jean-Jacques Monastier.

« Je vous raconterai en même temps le drame le plus effroyable, le plus douloureux, le plus horrible que cette effroyable guerre a amené avec elle, lequel a frappé des cœurs vaillants qui, certes, ne méritaient pas cette épreuve si dure.

Et portant son mouchoir à ses yeux, elle essuya quelques larmes que sa puissante volonté n'avait pas pu refouler.

Le ministre, sur son bureau, avait écrit quelques lignes.

Il tendit à Jacqueline une feuille revêtue de sa signature.

— Le comte de Bruges habite aux environs de Nuremberg, dit-il. Tout le monde vous indiquera sa demeure.

« Voici un laissez-passer, grâce auquel vous serez partout respectée, aidée, protégée.

« Au revoir, madame. Personne, plus que moi, ne souhaite que votre vaillance réussisse.

Elle s'inclina, fière, assurée, certaine du but qu'elle atteindrait, et dit :

— Je réussirai, monsieur le ministre, à moins que le comte de Bruges ne meure avant que j'aie pu le voir.

Et elle partit.

Le ministre s'apprêtait à regagner son domicile, quand le capitaine Carmoues entra, venant de reconduire Jacqueline jusqu'à sa voiture.

— Celui qu'aime une telle femme n'a pas trahi son pays, Carmoues, dit le ministre.

— C'est ce qu'affirme Mirecourt, mon général, répondit l'aide de camp. Et Mirecourt, c'est l'honneur même. Mais comment arriverons-nous à avoir des preuves certaines contre le vrai coupable ?

— Mme Claude Monastier nous en trouvera, j'en suis certain, répondit le ministre avec un sourire de tranquille assurance.

XII — Pour l'honneur

LORSQUE Jacqueline revint à l'hôtel de Mirecourt, Claude, toujours dans le même état, n'avait pas repris connaissance.

Cependant, à l'entrée de celle qu'il avait toujours si ardemment aimée, surtout quand elle prononça ses premiers mots pour demander à Cécile comment il allait, le malade ouvrit les yeux, et un tressaillement profond le secoua des pieds à la tête.

Cette voix familière et mille fois adorée, allait-elle enfin le tirer de son inconscient et cruel anéantissement ?

Jacqueline n'attendit pas la réponse de la fille de Dominique et se précipita vers le lit :



Soulagez la TENSION des douleurs névralgiques!

● Lorsque les douleurs névralgiques commencent à vous torturer, vous cherchez un soulagement rapide. Voici une bonne manière de l'obtenir aisément, efficacement et sans délai.

Les médecins reconnaissent que les douleurs névralgiques sont généralement causées par la tension. Les nerfs sensitifs deviennent irrités, causant de l'inflammation et

de la sensibilité. Les douleurs que vous éprouvez sont un signal de la nature qui demande de l'aide.

Vous serez promptement soulagé en frictionnant avec l'Absorbine Jr. les parties affectées. L'Absorbine Jr. aide à éliminer la tension qui vous fait souffrir et en même temps réchauffe et calme les régions affectées. Elle agit avec une étonnante rapidité.

Des milliers de gens comptent sur l'Absorbine Jr. pour le soulagement rapide des douleurs névralgiques et rhumatismales, ainsi que des muscles sensibles. Achetez-en aujourd'hui—\$1.25 la bouteille aux pharmacies.

W. F. Young Inc., Lyman House, Montréal



ABSORBINE JR.



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

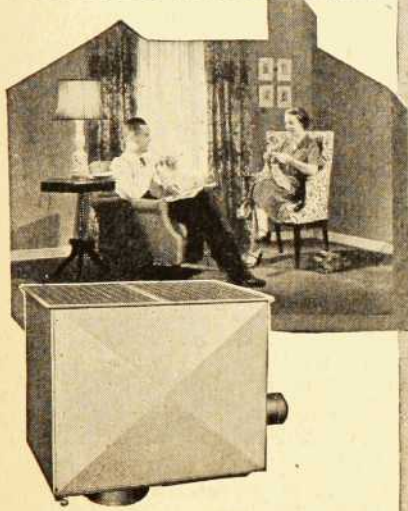
Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

CHAUFFAGE À L'HUILE PEU CÔUTEUX pour PETITES MAISONS



FOURNAISE DE PLANCHER Coleman automatique à l'huile

Une moderne unité de chauffage à bas prix, spécialement conçue pour logements d'un étage, avec ou sans sous-sol. Se pose dans le plancher, ne prend pas d'espace vital. Réchauffe tout l'air trois à cinq fois par heure et le fait circuler dans les coins éloignés et endroits difficiles d'accès. Tout-automatique—pas de surveillance, pas de cendres, pas de poussière!



NOUVEAUX Radiateurs à l'huile Coleman

Avec l'exclusif...
Nouveau Contrôle Air-Combustible qui épargne jusqu'à 25% sur le combustible.

Donnent à la fois une chaleur rayonnante "rapide", une circulation d'air chaud partout, et le confort de planchers chauds. Ils sont automatiques... aucun travail: fixez simplement le régulateur à la chaleur désirée. Pas de combustible poussiéreux, pas de cendre pour salir votre maison. Il existe un modèle pour chaque fin... y compris votre chalet d'été.

Il y a un marchand Coleman près de chez vous—parlez-lui en aujourd'hui, ou postez le coupon.

AU PREMIER RANG DES FABRICANTS D'APPAREILS DE CHAUFFAGE DANS LE MONDE

Coleman

The Coleman Lamp and Stove Co. Ltd. Dept. 2-W
9, avenue Davies, Toronto 8, Ontario

Sans obligation de ma part, veuillez m'envoyer la publication gratuite sur
☐ Fournaise de plancher
☐ Radiateurs à l'huile

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Prov.....

—O mon amour, murmura-t-elle, mon mari bien-aimé, me reconnais-tu enfin?

Mais la lueur bénie s'était envolée, presque aussitôt évanouie que née.

Et rien, ni les baisers fous de Jacqueline, ni ses ardentes protestations de tendresse et de foi, rien ne put faire revenir Claude des lointaines régions du rêve où son esprit paraissait maintenant se tenir.

Alors, la fille de Brésilia entoura Jacqueline de ses bras caressants.

Elle se sentait aimée et appréciée par celle qui s'était dite sa soeur, et cette conviction lui donna la force de surmonter son invincible timidité, de laisser parler son coeur tendre, loyal et si dévoué.

Et elle osa dire à la jeune femme tout ce qu'elle voulait faire pour le malade, son frère à elle aussi, puisqu'il était celui de Bernard. Et elle donna à Jacqueline la certitude qu'entre ses mains fidèles et dévouées, Claude serait soigné et veillé nuit et jour.

—Ah! c'est Dieu qui me parle par ta voix, mon ange, s'écria enfin la malheureuse. C'est toi qui achèves de me montrer mon devoir, tout mon devoir!

Et s'adressant à Bernard, à Brésilia, tous les deux debout à ce chevet d'agonie, Jacqueline continua:

—Il faut que je parte sur-le-champ, aujourd'hui même. Le ministre m'a promis d'attendre mon retour, mais un retour aussi prochain que possible, avant, non seulement de prendre une décision, mais même de préjuger de l'innocence ou de la culpabilité de celui dont je porte le nom.

«Attendre qu'il soit guéri pour me mettre en route, je ne le puis pas! Du reste, s'il avait sa connaissance, mon désir ne serait que l'écho du sien... Je le connais si bien!

—Ah! fit Mirecourt, qu'as-tu donc décidé?

—D'aller en Allemagne chez le grand manufacturier auquel le secret de Claude a été livré, et de lui demander à genoux, s'il le faut, de rendre l'honneur à mon pauvre malade.

—Et tu t'éloigneras quand il est dans l'état où nous le voyons?... Et tu l'abandonneras, toi, si puissante sur lui?

«Mais c'est sa perte, cela, ma Line, et peut-être sa mort!

Elle tressaillit plus profondément que jamais.

On eût juré qu'un fer rouge lui labourait les chairs, mais vaillante, elle se redressa bientôt, et la bouche crispée de douleur, avec l'éclair des grandes résolutions, dans ses magnifiques prunelles sombres, elle murmura:

—A lui comme à moi, l'honneur est plus cher que la vie!...

«Or, moi seule puis aller le lui conquérir, cet honneur!...

Bernard s'inclina jusqu'à terre, et ne se sentit pas la force de prononcer une seule parole.

Mais celle qu'il aimait et qui était si digne de lui, la douce Cécile, interpréta sa pensée, et s'adressant à Jacqueline:

—Tu es admirable, s'écria-t-elle. Oui, pars, ma vaillante, ma courageuse, ma noble soeur.

«Nous te garderons Claude pendant que tu iras, à travers les angoisses mortelles et les fatigues épouvantables, chercher les preuves de son innocence que Dieu aidera et bénira — nous te préserverons sa vie!...

Jacqueline les paya tous d'un intraduisible regard, et murmura:

—J'y compte bien...

Elle attira Cécile dans ses bras, et silencieusement, pendant quelques secondes, elle pleura sur l'épaule de son amie.

Bernard les arracha toutes les deux à leur désespoir, presque aussi violent l'un que l'autre; celui de Jacqueline, causé par la terrible nécessité de se séparer de ce mourant; celui de Cécile,

parce qu'elle pensait que c'était Gaultier, son mari, celui dont sa farouche honnêteté se voulait envers et contre tout responsable, qui causait cette douleur effroyable.

—Alors, tu as décidé de partir pour l'Allemagne, ma pauvre Line? murmura Bernard, désolé.

—Je viens de te le dire.

—Quand, ce départ?

—Ce soir, par le rapide le plus direct.

—Je vais consulter l'indicateur, et faire mes préparatifs de voyage, moi aussi.

—Alors, tu veux m'accompagner?

—Cette question!... Crois-tu que nous allons te laisser partir ainsi seule pour une contrée si lointaine?

—Et Claude, tu l'abandonnes également?

Il eut un mot charmant, qui amena une rougeur violente sur les joues de Cécile, mais la remplit de joie.

—Je lui laisse la meilleure partie de mon âme, affirma Bernard. Notre ange te l'a dit: elle te le sauvera.

«Quant à Brésilia, ma vieille nounou, tu peux être tranquille, je sais ce qu'il vaut, et comme garde-malade, et comme garde de corps... Sois paisible.

—O Bernard, que vous êtes bon! murmura Cécile à voix basse.

Plus bas, encore, elle ajouta:

—Vous méritez bien d'être adoré, vous qui, si généreusement, essayez de réparer les crimes et les infamies d'un autre!...

Il ne répondit pas. Il n'eut même pas l'air d'avoir entendu les paroles qui, cependant, mettaient le ciel en lui.

En effet, si Cécile les avait prononcées à voix basse, presque indistinctes pour d'autres oreilles que pour celles de Mirecourt, c'était dans un but.

Or, la délicatesse si grande du marquis avait l'habitude de respecter toutes les intentions.

Quant à Jacqueline, elle n'insista pas. Elle fût partie seule, elle y était résolue.

Néanmoins, l'idée d'avoir à ses côtés un ami, un frère, avec lequel constamment et toujours elle pourrait parler de ses angoisses et de ses douleurs, qui lui, de son côté, la consolait, relèverait son courage, lui montrerait le but, triplait ses forces. Elle lui tendit simplement la main, et les englobant, Cécile et lui, dans le même regard éperdu de tendresse et de reconnaissance:

—Pour ce soir, ou pour demain matin?

—Oh! ce soir!... le plus tôt possible, il faut que je sauve Claude. Quoi donc doit compter pour moi, à côté de cette pensée?

Il était tard, mais les départs de Bernard ne demandaient jamais beaucoup de temps.

Et comme Lauris était un garçon pratique entre tous, Jacqueline le laissa s'occuper de ce qu'ils devaient tous les deux emporter.

Elle demeura auprès de Claude, lui prodiguant ses soins et ses tendresses.

Au dernier moment seulement, elle alla dans le secrétaire de sa chambre et au milieu de tous les papiers qu'elle avait si prudemment emportés de Pierre-Pointue, elle prit une liasse assez volumineuse.

On le devine, c'était le journal de Colette.

Ils prirent l'Orient-Express, le soir même, à la gare de l'Est.

Le lendemain matin, comme le jour se levait, après des circuits qui n'en finissaient plus, le train entra dans la gare de cette jolie et commerçante ville qui s'appelle Stuttgart.

Bernard voulait s'y reposer quelques heures, ou plutôt il voulait que sa compagne s'y reposât à l'hôtel Marquart, qui est dans la gare même.

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Un automobiliste, poursuivi par un officier de police et qui roule dans les rues de Montréal à une vitesse de 70 milles à l'heure, se rend-il nécessairement coupable de conduite dangereuse ?

Vers la minuit, un jeune homme sort d'une salle de danse publique et monte dans son automobile. Il s'est bien amusé, mais le plaisir est fini et il ne pense plus qu'à se reposer avant le travail du lendemain. Aussi démarre-t-il brusquement. Tellement qu'un gardien de la paix, passant sur le trottoir en face, intrigué, lui intime l'ordre d'arrêter.

Mais le jeune automobiliste n'en continue pas moins sa route. Le policier est vite convaincu qu'il a affaire à un malfaiteur qui fuit. Il saute dans un taxi, enjoignant au chauffeur de rejoindre l'automobile suspecte.

Plus le taxi tente de l'approcher cependant, plus le jeune homme appuie sur l'accélérateur. L'incident se transforme bientôt en chasse à l'homme mouvementée par les rues de Montréal. Le kilomètre du taxi enregistre parfois 70 milles à l'heure. Mais le poursuivi est habile conducteur. A chaque intersection dangereuse, il parvient à immobiliser sa voiture et, après avoir constaté que la voie est libre, il repart comme un éclair, sans jamais avoir été rejoint.

Maintenant convaincu qu'il poursuit un criminel de grande envergure, le gendarme tire du revolver dans la direction du fuyard.

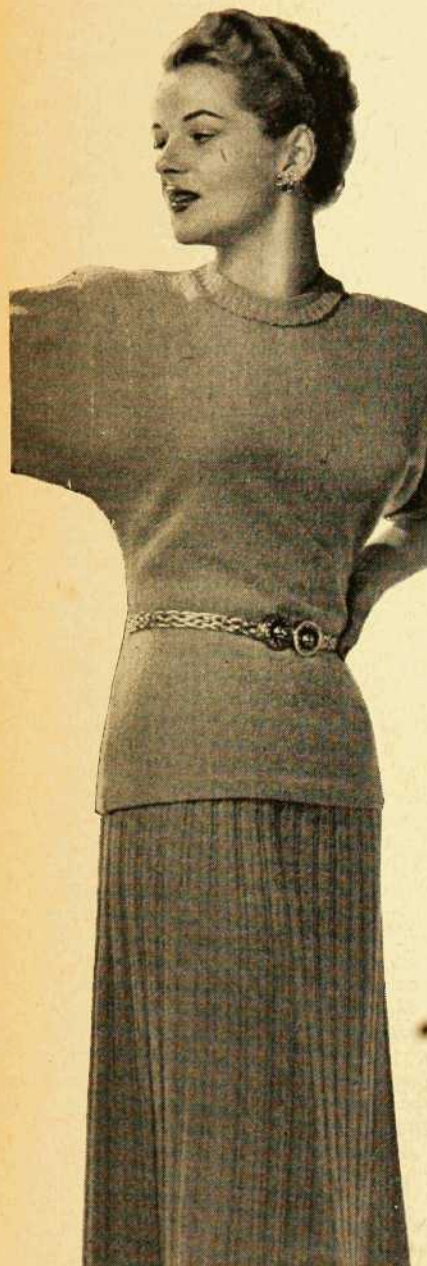
Tout a une fin, y compris la chasse à l'homme. Appréhendé, le jeune automobiliste est traduit en Cour sous l'accusation d'avoir conduit un véhicule-moteur de façon dangereuse. Il proteste de son innocence et sa défense n'est pas banale.

D'abord il soutient n'avoir pas entendu le constable au moment où il s'éloignait de la salle de danse. Par la suite, réalisant qu'on le poursuivait, il crut être pourchassé par des malandrins. Les coups de feu ne réussirent qu'à augmenter son anxiété. Deux semaines auparavant, il avait été ainsi poursuivi par des bandits, à qui il n'avait échappé qu'en emportant six trous de balles dans la malle arrière de sa voiture. Maintenant il y a neuf trous de balles et, eût-il su qu'il s'agissait d'un agent, comme il aurait volontiers arrêté!

Dans les circonstances cet automobiliste s'est-il rendu COUPABLE ou NON de conduite dangereuse ?

NON-COUPABLE (Jugement du 7 août 1952, Sessions de la Paix, Montréal).

bouclé à reflets dorés



**nouveauté . . . un
merveilleux bouclé
de laine, mêlé de nylon,
pailleté d'or, de coupe
très soignée avec sa jupe
en forme extrêmement
amincissante et ses manches
généreuses. En Antique Beige,
Dutch Copper, Pine Green,
Parisian Blue, Lacquer Gold.**

14-20 — 39.95

Jantzen
Ad.

JANTZEN KNITTING MILLS OF CANADA, LTD.
VANCOUVER, B.C., CANADA

Mais Jacqueline affirma qu'elle ne pourrait goûter aucune tranquillité jusqu'à ce que son but fût atteint.

Et comme le marquis comprenait ses angoisses et ses inquiétudes, comme il sentait à quel point elle voulait rejoindre au plus tôt le malade qui était resté sous la garde de Cécile et de Brésilia, il céda aisément au désir de sa compagne.

A peine consentit-elle à avaler un bouillon au buffet même, et elle dut se presser encore, car le train qui devait les emporter à Nuremberg repart presque aussitôt après l'arrivée de l'Orient-Express.

Mais Jacqueline était raisonnable, et quoique l'appétit, dans les graves circonstances qu'elle traversait, lui fit complètement défaut, elle sentait que pour être maîtresse de ses nerfs, pour soutenir le rude assaut qui allait, dans cette journée même, être donné à sa volonté aussi bien qu'à ses sentiments les plus intimes, elle ne devait pas laisser ses forces s'annihiler et ses nerfs prendre le dessus.

A sept heures donc, ils montèrent, Bernard et elle, dans le train omnibus et très lent qui devait les déposer à Nuremberg, la vieille cité fidèle reproduction, dans ses vieux quartiers, des villes allemandes de jadis, avec ses maisons de bois jolies et ouvragées comme les jouets d'enfants qu'elle fabrique, ses pignons pointus, ses balcons qui surplombent les antiques rues étroites, avec leurs balustres de bois sculptés et fouillés comme des dentelles. A onze heures, ils y arrivaient.

Une fois de plus, Bernard supplia sa cousine de se reposer quelques heures.

— N'insiste pas, dit-elle encore, il me semble que chaque minute perdue est un crime que je commets vis-à-vis de celui qui, là-bas, souffre si cruellement!

Ah! comme elle savait aimer, celle-là aussi!

A peine consentit-elle à aller rafraîchir ses paupières brûlantes, à passer un peu d'eau sur son visage et réparer le désordre de sa toilette de voyage.

Ils se dirigèrent pour cela vers l'un des hôtels tout proches du *Banhof*, comme ils disent là-bas, quand ils désignent la gare.

C'était une immense bâtisse toute neuve, l'hôtel de Wurtemberg, où le confortable a atteint un degré de raffinement et de luxe vraiment incroyable.

L'usine du comte de Bruges était connue de chacun, et elle était toute voisine de Nuremberg.

— Quoique le chemin de fer y passe, dit-on aux deux voyageurs, vous y serez tout aussitôt en voiture. L'hôtel peut fournir à Monsieur et à Madame un landau et des chevaux de premier ordre.

Jacqueline accepta, parce que, avec ce moyen de transport, on n'aurait pas besoin d'attendre l'heure des trains, soit pour l'aller, soit pour le retour.

Pendant que Mirecourt et sa compagne déjeunaient dans l'immense salle à manger aux peintures murales si fraîches et si pimpantes, une voiture était attelée et venait se ranger devant la marquise qui abritait le perron.

Jacqueline s'installa avec une de ses valises sur les coussins de velours rouge. Elle était plus pâle que jamais.

La voiture se mit en route.

— Comme tu es émue, murmura Bernard. On dirait que tu vas rendre l'âme.

— La partie que je vais jouer est si grave pour moi, dit-elle.

— Et si folle!

— Que dis-tu?

— Une triste vérité... Comprends donc: tu vas demander à un homme qui probablement aime passionnément son pays — autant que nous le nôtre — de renoncer pour un étranger à la supériorité ou à l'égalité de chances en

cas de guerre, que lui donne le secret de Claude connu et dévoilé...

« Je t'assure, ma Line, que venir ici dans un tel but a été une insigne légèreté. Je m'en suis immédiatement rendu compte.

« Je n'ai pas osé te le dire, car dans l'état où tu étais à Paris, tu ne m'eusses certainement pas écouté!...

« Mais, maintenant que la nuit a passé sur ces extraordinaires événements, as-tu réfléchi à l'impossibilité matérielle qui existe pour nous de voir ta tâche s'accomplir?

— Tu aurais raison dans n'importe quel autre cas... mais pas dans le mien...

— Ah!... peux-tu m'expliquer?

— Oui, je réussirai auprès du comte de Bruges, ou autrement, ce serait à douter de tout.

— Je ne te comprends pas.

— Alors les colères, les haines, l'amour si contradictoires de notre père à l'endroit de Claude... le mensonge même qu'il a proféré sur mon mari avant notre mariage, et pour empêcher ce mariage, lui, Jean-Jacques Monastier, qui, en dehors de ces choses n'a jamais menti de sa vie, tout cela ne t'a jamais rien fait soupçonner, à toi qui a cependant tout vu, tout constaté?

Les yeux de Bernard tout à coup s'arrondirent.

On eût dit que, subitement, il comprenait, il voyait des événements qui avaient toujours passé inaperçus devant lui. Jacqueline continua:

— Et la mère de Claude, n'as-tu jamais deviné qui elle était?

« Par quels liens elle était unie à notre père?...

« Comment, si grandement, si absolument, elle avait tenu à son cœur, à celui de Georges aussi?

Mirecourt balbutia:

— En ces derniers temps seulement, un nom m'est monté aux lèvres, mais j'avais peur de le profaner, ce nom, de commettre un sacrilège.

— Prononce-le quand même devant moi, Bernard.

— Colette?

— Tu dis vrai!...

— Ah! pauvre père!

— Eh bien! si Colette est la mère de Claude, devines-tu quel est son père?...

Au moins la nationalité de celui-ci?...

— Qui?... quoi? Comment veux-tu que je devine?

— Ah! ce n'est cependant pas bien difficile!... Quel homme, quel étranger, quel ennemi même a pu contrebalancer dans l'esprit de Jean-Jacques Monastier le souvenir de celle qu'il a si ardemment, si paternellement adorée?

« Qui, en mêlant son sang à celui de cette pauvre petite martyre, a pu amener pour mon Claude bien-aimé ce courant de haine, de rancune inassouvie, de répulsion infinie qui, à certains moments, se faisait jour dans l'esprit de notre pauvre père?

« Ah! Claude et moi, nous lui avons tout pardonné... il a tant souffert!...

— Alors, fit Bernard, de plus en plus épouvanté, Colette a été victime de la guerre?

— Hélas!

— Et un Allemand l'a souillée, l'a rendue mère?

Jacqueline baissa seulement son pâle et grave visage.

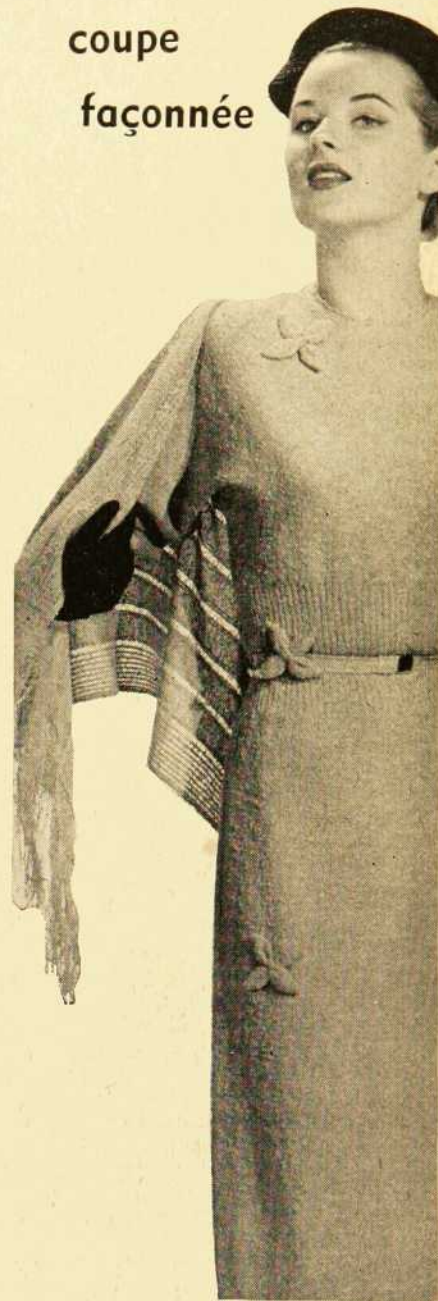
— Ah! s'écria Mirecourt, je comprends, père, je le comprends!...

« Il y a, en vérité, des êtres bien ignobles, sur la terre.

Jacqueline ferma la bouche du marquis.

— Tais-toi, Bernard, dit-elle. Colette a eu le temps, avant de mourir, d'écrire le récit de ce qui lui est arrivé... Ne juge pas... Plus tard, je te raconterai tout ce que je sais moi-même, car les dernières lignes, les dernières confidences de la pauvre petite morte nous ont été remises, à Claude et à moi.

bouclé et la coupe façonnée



**Une robe aux lignes
gracieuses et amenuisantes,
tricotée de laine noueuse
d'une finesse exceptionnelle et
qui se drape comme de la soie.
Pour plus de chic,
des manches toutes nouvelles
et une étole assortie,
faite de ce même riche
bouclé et à large frange.
Antique Beige, Flaming Rose,
Dutch Copper, Pine Green
Parisian Blue.**

14-20 — 37.50 L'étole, 13,95

Jantzen
Ad.

JANTZEN KNITTING MILLS OF CANADA, LTD.
VANCOUVER, B.C., CANADA

— Et vous excusez l'Allemand, tous les deux ?

— Non seulement nous l'excusons, mais je puis certifier que Colette l'avait jugé comme un très grand cœur qui, enivré, hypnotisé, énérvé par cette horrible guerre et la morale singulière que comporte cette situation particulière de fièvre, d'exaltation, de folie, et ce milieu de sang répandu, d'attaque, de défense, a commis un acte absolument en dehors de son caractère.

« Il l'a pleurée, cette infamie, avec des larmes de sang.

« A tout prix, il eût voulu la réparer. La pure conscience si française de Colette l'en a empêché, car elle ne voulait pas que jamais son fils, en devenant Allemand par son état civil, puisse porter les armes contre la France.

« Lui, il a dû, toute sa vie, demeurer inconsolable de cette décision.

« De son côté, Colette est morte de l'avoir prise.

Bernard buvait les paroles de sa cousine.

Et, peu à peu, une lumière se faisait en lui, grandissait, montait, l'éblouissait.

— Et Claude, connaît-il le nom de son père ? demanda-t-il enfin.

— Comme moi, puisque nous avons lu ensemble le journal de la morte.

De plus en plus, les prunelles du marquis s'arrondissaient, s'emplantant d'une douleur, d'une compassion infinies.

— Le ministre de la Guerre n'aurait-il pas, par hasard, prononcé ce nom subitement devant Claude, lors de l'entrevue que mon pauvre frère a eue hier avec lui ? questionna-t-il encore.

— Hélas ! répondit Jacqueline, tu commences à comprendre...

— Oui, et l'homme qui le porte, ce nom, c'est le comte de Bruges, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est lui...

— Ah ! pauvre Claude, pauvre Claude !

— Tu peux, en effet, dire « pauvre Claude », car ce coup, tu le vois, a été si rude pour lui, que sa raison y est restée.

« Et crois-tu, maintenant, que cet homme qui, paraît-il, a tant pleuré Colette et sa disparition, qui a dû faire des miracles pour retrouver l'enfant qui était né d'elle, peut ne pas m'accorder ce que je viens lui demander ?

« Ah ! Bernard !... j'ai confiance, moi... Colette n'a pas aimé un homme aux sentiments vulgaires... il sauvera son fils...

Mirecourt était ému au-delà de toute expression.

— Tu as peut-être raison, dit-il. Mais cela dépend de ce qu'est aujourd'hui le comte de Bruges.

— Un homme honorable entre tous, le ministre me l'a dit.

— Oui, mais au point de vue plus intime, le temps n'aura-t-il pas fait son oeuvre, chez lui comme chez tant d'autres ?... La déception, l'abandon, la solitude n'auront-ils pas effacé en lui ce si lointain souvenir... usé ce qui aurait pu rester de cette passagère tendresse ?

— Je ne crois pas, car Claude, un jour, l'a vu et il a gardé de cette rencontre un profond et ineffaçable souvenir.

— Que dis-tu ?... Claude a rencontré son père ?... Et où ?... et comment ?... Il ne m'en a jamais parlé !...

— Il ne le pouvait pas. Un sentiment d'honneur et de délicatesse rendait ses lèvres closes. Mais, maintenant... je vais, moi, tout te dire.

Et, rapidement, elle lui résuma l'incroyable aventure de Colette et sa présence à Rosemberg, et sa maladie, et les soins adorables qui lui avaient été prodigués par la mère et par le fils ; et comment, alors que la fille des Monastier eût pu revenir à Pierre-Pointue, car, avec l'influence du comte de Bruges, elle eût été sauvegardée et protégée en route, elle restait là-bas, dans la

vieille maison familiale, parce que son cœur l'y retenait.

« Et cet amour inconscient d'abord, peu à peu avait pris de profondes racines en elle.

« Elle était touchée et conquise, en effet, par la hauteur du caractère, par les vertus, la bonté de celui qui, cependant, avait porté les armes contre la chère France, le plus grand des amours de Colette.

« Et elle hésitait à les quitter tous les deux, la comtesse qui croyait retrouver en elle une fille jadis perdue, lui, qui, en silence, l'adorait.

Mais un jour, après la maladie si grave dont il l'avaient sauvée, un vieux médecin constata l'état de Colette qui, en effet, et sans rien pouvoir en soupçonner, était mère.

Et la malheureuse enfant, par une confession de Wilhelm à la comtesse Bertha, apprit les détails navrants de l'aventure.

Et Jacqueline ne cacha rien à Bernard, ni les remords de l'un, ni son ardent désir de réparer son crime, ni l'admirable résolution de la victime brisant impitoyablement son cœur pour rester Française dans toute l'acception du mot.

Pour que, surtout, l'enfant qui naîtrait d'elle fût un Français et point un Allemand qui, un jour peut-être, si jamais l'heure bénie de la revanche arrivait, aurait été contraint de porter les armes contre la France !...

Elle raconta enfin et la mort de Colette et le désespoir de Jean-Jacques et de Georges.

Et, enfin, l'entrevue de Schaffouse, l'entêtement héroïque de Claude, qui avait refusé toute explication de la part de ce géant blond, dont les yeux, tout de tendresse et d'amour invincible, l'attiraient.

— Et Claude n'a jamais parlé de ces choses à personne, n'est-ce pas, Line ? demanda Mirecourt.

— Je ne le crois pas. Aussi, en lisant le journal de sa mère là-bas, à Castagnara, l'invincible certitude qu'à Schaffouse il s'était trouvé en présence du comte de Bruges est entrée en lui, tandis, en même temps, qu'en lui naissait un état d'âme singulier.

— Lequel ?

— Colette, dans ses dernières recommandations, lui demandait de ne jamais chercher à revoir ce Wilhelm, qu'elle avait adoré, qu'elle adorait encore, et dont la perte, à coup sûr, la tuait.

Et Claude ne pouvait refuser d'accomplir ce vœu de la morte. Mais son cœur se serrait.

Il se demandait si même les tortures de la pauvre petite victime lui donnaient le pouvoir d'enlever à un être humain le droit le plus sacré, le plus incontestable qui existe sur terre : celui de la paternité.

L'enfant n'appartient-il pas, en effet, d'abord à celui dont il tient la vie et surtout quand le père ne renie pas son devoir, au contraire, qu'il ne demande qu'à le remplir, et que, pour cela, il serait disposé à tous les sacrifices, à toutes les douleurs ?

Et la conscience délicate de Claude s'alarmait, tandis que, d'un autre côté, l'état douloureux de notre père, blessé si profondément, l'impressionnait également.

Il se disait qu'il ne pouvait, qu'il ne devait pas signaler à son père l'homme qu'il ne connaissait pas, et que Jean-Jacques Monastier, certainement, tuerait, le jour où il saurait son nom.

— Pauvre frère, moi qui le connais si bien, comme il a dû souffrir !

— Beaucoup, j'en suis certaine !... Aussi, quand le ministre a prononcé le nom que tu sais, Claude est certainement arrivé à l'intensité de l'angoisse et de la douleur.

« Alors, il a été étreint et torturé par la pensée qu'il avait forfait à une loi indéniable et primordiale, à un devoir

filial rigide et incontestable, et que, de cela, Dieu le punissait...

« Ou je me trompe fort, ou cette idée seule a fait chanceler sa raison.

— Tu as vu vrai !...

— Oui, mais je crois aussi que son honneur reconquis le sauvera.

— Et le comte de Bruges consentira-t-il, lui, l'homme droit que l'on t'a écrit, à priver sa patrie de la force qu'il a aujourd'hui entre les mains ?

— C'est à voir. Le comte de Bruges a, lui aussi, du sang français dans les veines, étant descendant d'une vieille famille des Flandres françaises exilée à la suite de l'Edit de Nantes.

« De quelles générosités, de quelles grandeurs, de quelles abnégations ce vieux sang n'est-il pas capable ?...

« Et puis, tu sais que père nous a toujours dit que j'étais le vivant portrait de sa sœur, que j'avais non seulement les traits de son visage, mais sa démarche, même le son de sa voix... Crois-tu qu'à ce poignant souvenir de la morte, Wilhelm puisse résister ?

« Ah ! laisse-moi espérer le contraire !...

Depuis un instant, le pays jusque là tranquille, un peu désert, se peuplait. Des agglomérations importantes se montraient de loin en loin.

Toutes étaient formées par des villages aux rues régulières, alignées comme au cordeau, avec des maisons aux toits inclinés, entourées de riants jardins, où des fleurs embaumaient et sur les haies desquels du linge blanc séchait au soleil.

Bernard, ayant regardé par hasard la campagne, eut une exclamation :

— Ce sont là des cités ouvrières remarquables, dit-il. Comme tout cela respire la joie et l'ordre !

— Nous devons arriver affirma Jacqueline.

A cause de l'admirable temps qu'il faisait, la jeune femme, peu sensible, du reste, au froid et aux diverses intempéries des saisons, avait demandé, au départ de Nuremberg, qu'on découvrit la voiture.

Le cocher ne comprenait pas un mot de français, on l'en avait prévenu.

Mais comme Jacqueline et Bernard parlaient purement la langue allemande, ils avaient été enchantés de ce détail, qui leur donnait une grande liberté pour échanger leurs impressions dans leur langue maternelle.

— Cocher, dit Jacqueline à l'individu, en se servant de l'idiome qu'il connaissait, sommes-nous loin de la demeure du comte de Bruges ?

L'homme se retourna vivement et, expansif et bavard comme tous les Allemands des classes inférieures, il commença un historique de l'homme célèbre chez lequel les voyageurs se rendaient. Ces Bruges étaient des industriels connus depuis longtemps, plusieurs siècles même. De braves gens, oh ! pour sûr !

Mais, depuis la guerre, comme l'industrie paternelle ne pouvait plus nourrir les anciens ouvriers, la plupart des habitants de la contrée avait dû émigrer. Alors, le jeune *graf* Herr Wilhelm, avait transformé l'usine en manufacture d'armes.

Il y avait réalisé les plus belles inventions, et il était aujourd'hui possesseur d'un nombre incalculable de mines, de charbonnages, de forêts. Son revenu était fantastique. On l'évaluait à dix millions de marks par an.

Et, avec cette rare intelligence, il possédait une bonté aussi grande. Herr Wilhelm était le père de ses ouvriers, quoi !...

Il ne pensait qu'à eux, à leur bien-être, à leurs besoins.

— A-t-il des enfants ? demanda Bernard.

— Pas que l'on sache, répondit le cocher. Il n'a même jamais été marié.

— Alors, il vit tout seul chez lui ?

à Brûle-pourpoint...

QUESTIONS

1. A qui devons-nous l'érection de la chapelle de Bonsecours ?
2. Combien de temps dura la traversée de Cartier à son premier voyage ?
3. Qui implanta la culture du lin au Canada ?
4. Quelles noces célèbre-t-on après vingt, — vingt-cinq, — trente ans de mariage ?
5. Quelles noces célèbre-t-on après quarante, cinquante, — soixante-quinze ans de mariage ?
6. Combien d'étoiles peut-on voir ?
7. Qu'est-ce que la voie lactée ?
8. Que sont les étoiles filantes ?
9. Donnez une manière de constater que la terre est ronde.
10. Quelle pression l'air exerce-t-il sur un homme de grandeur ordinaire ?

REPONSES

1. A Marguerite Bourgeoys, pour que les colons y aillent prier la Vierge.
2. Vingt jours seulement, du 20 avril au 10 mai 1534, de Saint-Malo à Terre-Neuve.
3. L'intendant Jean Talon (1625-1694).
4. Des noces de porcelaine, d'argent et de perle.
5. Des noces de rubis, d'or, de diamant.
6. A l'œil nu, 6,000 ; au grand télescope 80,000.
7. Une traînée de lumière formée par des millions de petites étoiles.
8. Des petits corps circulant dans l'atmosphère qui s'enflamment par le frottement de l'air.
9. Son ombre projetée sur la lune durant une éclipse est circulaire.
10. Environ quarante mille livres.

— Depuis la mort de sa mère, la comtesse Bertha, une sainte, oui, tout seul. « C'est-y à l'usine que Monsieur et Madame veulent aller ? On vient la visiter du monde entier. Oh ! le graf est non seulement une des gloires de l'Allemagne, mais une célébrité universelle.

— Nous voulons aller chez lui, au château de Rosenberg, déclara Jacqueline.

L'homme s'inclina et fit faire demi-tour à ses bêtes, qu'il avait déjà orientés vers une avenue magnifique, au bout de laquelle des hauts fourneaux, des bâtisses innombrables se voyaient, ayant tout à l'entour l'activité d'une gigantesque ruche en travail.

Alors fut lestement remontée une colline un peu abrupte, et bientôt les tours et les toits d'une maison sans style, mais ancienne et considérable, apparurent aux yeux de Jacqueline et de Bernard.

Les futaies du parc qui encadraient cette bâtisse, surtout, étaient élevées, superbes et magnifiques.

Ils avancèrent encore et bientôt, derrière une haute et admirable grille en fer forgé, se distingua un perron de plusieurs marches.

Si la malheureuse Colette eût pu revenir dans ce lieu où elle avait souffert et aimé, elle eût vu avec quelle scrupuleuse attention, avec quel soin jaloux avaient été conservés tous les objets sur lesquels, jadis, ses beaux yeux sombres s'étaient reposés.

Le perron en haut duquel l'avait reçue, à son arrivée, la comtesse Bertha, était le même.

Des fleurs semblables y grimpaient encore, l'enserrant, les guirlandant comme autrefois.

Les mêmes massifs de fleurs communes et admirables ; des géraniums, des roses, des verveines étaient disposés sur le tapis vert de la cour d'honneur, bordant, embaumant l'allée qui conduisait à la maison, absolument de la même façon.

Les mêmes chiens noirs, avec leurs boucles dorées, fils de ceux qui jadis gardaient Rosenberg, aboyèrent comme des fous en sentant les étrangers qui pénétraient dans la demeure confiée à leur vigilance.

Mais un vieux domestique accourut à leurs cris, et aussitôt les panaches soyeux, les beaux panaches noirs aux reflets d'or s'aplatirent, balayant le sol de leurs longues soies.

Le domestique s'avança.

Mais, à l'aspect de Jacqueline, toujours assise dans le landau, il devint plus blanc qu'un cierge et murmura, en faisant deux pas en arrière, les yeux arrondis, l'épouvanté sur le visage :

— Ah ! Mein Gott !... Mein Gott !... Alors, en un allemand très pur, Bernard dit :

— Ma soeur et moi désirons avoir une entrevue avec le comte de Bruges. Est-ce possible ?

— Mon maître est à l'usine, où de grandes occupations, à cette heure-ci, le retiennent, répondit le valet de chambre, dont les dents en claquant de terreur, rendaient les paroles peu compréhensibles. Je vais lui téléphoner.

« Si Monsieur et Madame veulent se donner la peine de descendre de voiture, je vais avertir M. le comte.

Bernard donna la main à sa cousine et celle-ci, aussi pâle que le vieil Allemand, sauta lestement par terre.

Ce dernier, malgré le respect des convenances qui se lisait sur ses traits envahis par la couperose, mais sympathiques et droits, ne pouvait détacher son regard des traits si fins et si beaux qui lui apparaissaient.

La fille de Monastier monta le perron au bras de Bernard, qui avait pour elle d'infinies, de continuelles attentions, et le valet de chambre les conduisit dans un salon de moyennes dimensions.

Un portrait en pied en faisait le principal ornement.

C'était celui d'une femme déjà âgée, grande, mince, à la distinction souveraine, et dont les magnifiques yeux bleu foncé, ombragés de longs cils noirs, avaient une expression tellement vivante qu'on eût juré qu'ils suivaient le moindre mouvement de ceux qui pénétraient dans la pièce. Jacqueline, debout, le regardait, ce beau portrait, et une foule de réflexions hantaient son esprit...

Celle-là, c'était la mère admirable qui avait soigné et aimé Colette.

Celle que la pauvre petite victime avait adorée, et qu'elle avait quand même quittée par patriotisme et par devoir.

Alors, le vieux serviteur dit :

— Madame a été attirée par cette figure. Vous voyez, là, en effet, la femme la plus admirablement bonne qui ait jamais été rencontrée sur terre. Mme la comtesse Bertha de Bruges...

— La mère de votre maître ? demanda Bernard.

— Non, la seconde femme de son père seulement. Mais elle a aimé quand même M. le comte comme un fils.

— Vous aussi, mon brave, vous paraissez l'aimer beaucoup !

— Plus que ma vie, mais c'est naturel... Je suis Rudolf, son frère de lait. Je ne l'ai jamais quitté, même pendant la guerre maudite...

Une force plus puissante que sa volonté alluma un éclair dans l'oeil de Jacqueline, si semblable à celui de la morte...

Elle l'avait pressenti tout de suite : cet homme au bon regard de chien fidèle était celui qui avait veillé sur Colette, qui l'avait servie dans la forêt Noire avec un si grand dévouement.

A l'impression profonde que sa vue lui avait produite, la fille de Jean-Jacques avait tout de suite deviné la personnalité du vieux serviteur ; cependant, elle ne voulut pas encore parler, craignant que le son de sa voix augmentât le bouleversement du brave homme.

Comme elle ne lui avait pas répondu, il parut fortement déçu et dit, en s'inclinant :

— Qui dois-je annoncer à mon maître ?

— Le marquis de Mirecourt et sa soeur... répondit aussitôt Bernard.

Et, avec une sorte d'orgueil, il ajouta :

— Deux Français !

— Je m'en suis de suite aperçu, affirma Rudolf.

Et, toujours ahuri, au point qu'il se heurtait à tous les meubles, il quitta la pièce.

Quand il fut arrivé au seuil, Bernard le rappela.

— Ma soeur voudrait voir M. le comte seule, en tête-à-tête, dit-il.

« Où pourrais-je aller, pour lui permettre de réaliser ce désir ?

Le domestique indiqua une porte à deux battants.

— Monsieur le marquis pourra entrer là-dedans, quand il entendra le graf arriver, répondit Rudolf. C'est un salon.

— Ne serait-il pas possible, plutôt, de sortir et de prendre un peu l'air dans ce beau parc ?

— Comme le voudra Monsieur le marquis.

Et, désignant deux autres portes, dont l'une était vitrée et donnait sur la cour d'honneur :

— Le graf entrera certainement par ici, dit-il. Monsieur le marquis pourra alors sortir par là.

— Merci, dit Bernard.

Rudolf, décidément, s'en alla.

Un quart d'heure, qui parut à la fille de Jean-Jacques d'une longueur interminable, s'écoula.

Enfin, la porte du grand vestibule se referma lourdement, et un pas pesant re-

Essayez le

VERMOUTH

MARTINI & ROSSI

fameux dans le monde entier.

Vous vous rendrez compte de sa **SUPERIORITE**

LE CHOIX des connaisseurs pour un mélange parfait.

ESSAYEZ quantité égale de Vermouth Martini & Rossi et de rye whisky, ajoutez de la glace et du soda. Excellent !

VOUS AIMEREZ un Vermouth Martini & Rossi, bien frappé, avec quelques gouttes de jus de citron.

IMPORTÉ EN BOUTEILLE

MARTINI & ROSSI • TURIN • ITALIE

V-9F



B.O.A.C.

**ANNONCE UN NOUVEAU
TARIF HORS-SAISON**

Service Touriste

Montréal-Paris

\$445.30 ALLER-RETOUR

(en vigueur le 1er novembre)

Vous économisez \$67 sur un billet aller-retour, et vous profitez de tous les avantages du fameux service touristique B.O.A.C. Aérobus Constellation de renommée mondiale entre Montréal et Londres. Succulents repas à prix très modique. Correspondances avantageuses de Londres à Paris par B.E.A., ligne affiliée à B.O.A.C. Aussi service entre Londres et 24 autres centres importants d'Europe. Privilège d'arrêt à Londres.

B.O.A.C.

BRITISH OVERSEAS AIRWAYS CORPORATION

Réservez votre passage à votre agence de voyage, aux bureaux des chemins de fer ou à B.O.A.C.:
Montréal—Hôtel Laurentien, tél.: UNIVERSITY 6-5861.
Toronto—32, rue King ouest, tél.: EMPIRE 3-4323.

Il passait sa vie où à aimer plus qu'un fils celui qui ressemblait à la morte, ou bien, le plus souvent, hélas! à haïr de la haine la plus profonde, la plus incommensurable, celui qui était aussi le fils de l'autre.

Et Wilhelm, à ces mots, cacha dans ses mains, son front rouge de honte... Sa droiture native lui disait qu'il avait raison ce Monastier.

Et son cœur saignait horriblement des souffrances qui avaient été imposées à l'enfant qu'il eût, lui, tant voulu posséder, qu'il eût comblé de tant d'amour, de luxe, de tendresse.

— Il a été bien malheureux, alors? demanda-t-il, la voix changée.

Jacqueline affirma que non. Sa mère à elle, Mme Monastier, une sainte, avait adoré Claude. La vie d'Angèle, toute-puissante sur l'esprit de son mari, s'était passée à protéger l'orphelin, à l'aimer, à lui prodiguer une maternelle tendresse qui jamais ne s'était lassée.

Et Jacqueline entrait dans le moindre détail, n'omettant rien de la vie de Claude, de ses actions, de son travail, de ses efforts, le dépeignant, le faisant connaître, ravissant le père par tout ce qu'elle lui laissait pressentir.

— Mme Monastier vit-elle toujours? demanda-t-il enfin.

— Non. Elle est morte, mais en mettant la main de Jacqueline dans celle de Claude et en leur disant:

« A lui:

« — Toi, mon fils, aime ta petite compagne d'enfance, protège-la, conquiers-la. »

« A sa fille:

« — Toi, ma Line, aime Claude absolument, exclusivement, comme j'ai adoré ton père. »

— Ah! la brave, l'excellente, l'adorable créature! s'écria le comte de Bruges, ne pouvant plus retenir l'émotion que toutes ces choses accumulaient en lui.

Plus bas, avec un grand sentiment de pudeur et de timidité, touchant, chez cet homme si fort, il ajouta:

— Voulez-vous me permettre de vous demander, madame, si vous lui avez obéi, à votre sainte mère?

Une rougeur charmante colora les joues mates de la fille de Jean-Jacques.

Elle baissa affirmativement son visage de si exquise beauté et, avec une flamme de fierté dans ses yeux si purs, elle déclara:

— Ma mère avait dit à son fils adoptif, en parlant de moi:

« Conquiers-la... »

« Claude m'a conquise... »

— Alors, vous êtes...

— Sa femme, oui.

Et, encore plus adorable, plus tendre, plus douce, elle ajouta:

— Sa femme... et votre fille.

Le graf n'y tint plus; il tomba à genoux et, s'inclinant, il s'empara du bord de sa robe, où il posa ardemment ses lèvres.

Quand il se releva, il était blême. — Ma fille! répéta-t-il par deux fois... ma fille!

Puis, après un silence, il dit encore:

— Soyez bénie... Vous pouvez maintenant me demander ma vie.

« Elle est à vous.

De nouveau, sa pâleur devint livide, mais il se ressaisit encore, et continua, comme en extase:

— Alors, je ne vais plus être seul sur la terre, je vais avoir des enfants qui m'aimeront, que j'adorerai, qui m'entoureront de soins et d'égards...

« Et ce fils que je n'ai jamais vu, que j'ai si ardemment désiré connaître, je le presserai enfin dans mes bras... Ah! quelle joie! Elle n'est pas de ce monde...

« Dites, ma chère enfant bien-aimée, quand me l'amèneriez-vous, ce fils de ma pauvre Colette?

« Si vous saviez combien il me tarde de le voir!

« Il doit ressembler à sa mère, n'est-ce pas?

Avec un doux sourire, Jacqueline répondit:

— Claude, car c'est son nom, n'est pas un inconnu pour vous.

« Vous l'avez déjà rencontré.

Alors, un nouveau bouleversement s'empara de Wilhelm.

— Ah! je l'avais toujours supposé! s'écria-t-il. Cette pensée, ancrée en moi, ne s'est jamais affaiblie. Mais ce nom de Claude, que vous lui donnez depuis que vous parlez de lui, déroulait mes soupçons. C'est à Schaffouse, n'est-ce pas, que je l'ai vu?

— Oui.

— Je me souviens! je me souviens! Ses yeux tendres étaient si bien ceux qui, en traits de feu, étaient pour toujours gravés dans mon âme!...

« Et ce visage! Et cette physionomie entière...

« Est-ce que le doute était possible!

« Mais il m'avait dit se nommer Bernard, alors...

« Pourquoi m'avoir trompé?

— Parce qu'il ne voulait pas que, grâce à son nom véritable, vous puissiez découvrir un jour la famille qui l'avait adopté... Surtout parce qu'il avait promis, à sa mère de ne jamais rien chercher à savoir sur son origine, jusqu'au moment où la chère femme lui révélerait elle-même ce qu'il devait savoir.

« Et Claude avait juré de rester dans son ignorance.

« Mais cela sans réticence. Et comme Claude, tout jeune, était déjà l'honneur même, il voulait rester fidèle à son serment.

« C'est même en raison de ce scrupule qu'il avait impérieusement défendu à Isidore, qui évidemment voulait lui apprendre votre existence, de prononcer une parole.

— Mais quand je l'ai vu à Schaffouse, que je lui ai parlé, n'a-t-il pas compris, à ma profonde émotion, que mon cœur tout entier était plein d'amour pour lui?

— Si, il l'a compris. Il s'en est bien rendu compte plus tard, quand il a lu les lignes si ardentes et si pleines de tendresse pour vous, que sa mère avait écrites avant de mourir.

« Mais un devoir strict lui imposait de ne pas se laisser aller au très vif attrait qui le portait vers vous...

— Vous dites que sa mère a laissé des lignes écrites de sa main?

— Oui, un journal intime où toutes ses pensées sont relatées, du moment où elle vous eut quitté jusqu'au jour où elle a senti la mort venir.

« Ce journal, qu'elle rédigeait pour que son fils, plus tard, apprît la vérité, elle l'a confié en mourant à un homme de haute probité, un prêtre qui appartenait à la famille italienne des comtes Borroméo. Il était curé dans le petit village italien où Colette s'était réfugiée, après avoir quitté Rosenberg.

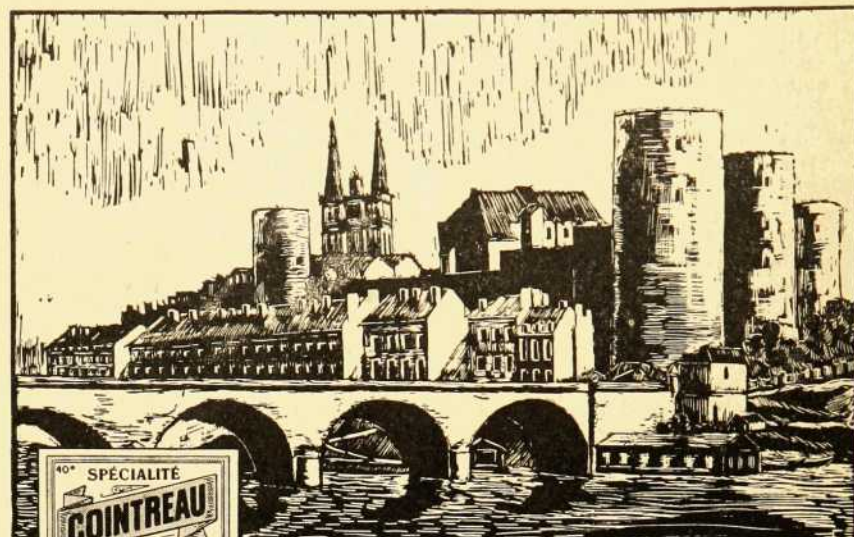
« Là, elle avait fait venir mon père, d'abord, et Georges ensuite, pour leur confier l'enfant qui allait voir le jour.

— Et ce journal, vous l'avez lu?

— Oui, l'abbé Borroméo avait ordre de le remettre à mon mari, le jour où celui-ci viendrait le lui réclamer. Jusque là, il devait le celer surtout à mon père, qui n'a jamais connu ni votre nom, ni le pays que vous habitez, et qui, certainement, au moment où ces choses lui eussent été révélées, eût fait des folies.

— Alors, lui qui a combattu aussi, qui a été franc-tireur, — vous me l'avez dit, — il n'aurait pas compris la folie criminelle, mais peut-être excusable, à laquelle j'ai cédé?... Il n'aurait pas consenti à ce que je lui demandasse pardon à genoux, à ce que je réparasse mon crime en donnant à mon fils et mon nom et ma fortune?

— Non! il n'y eût jamais consenti. Il n'y consentirait pas encore.



En 1849, dans la ville d'Angers, France, l'ancienne capitale de l'Anjou, naquit le Cointreau... la Perle des Liqueurs. Aujourd'hui, l'imitable Cointreau est encore importé directement d'Angers.



Le couronnement d'un parfait dîner



C-5F

GOODERHAM & WORTS LTD.,
Edifice Canada Cement, Montréal.

Veuillez m'envoyer "Le Guide des Gourmets"—GRATIS.

Nom.....

Rue.....

Ville.....

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines:
Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ?

Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? des vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

Mme CLAIRE LUCE,

Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom

Votre adresse

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Et comme le visage du comte de Bruges se crispait de douleur, comme il murmurait :

— Quel châtement !...

Jacqueline, émue, continua :

— Parlons d'autre chose, voulez-vous ?

« Si je suis ici, du reste, c'est pour un motif grave et terrible entre tous.

« Ce fils dont je vous parle depuis longtemps déjà, avec lequel j'ai grandi sans que jamais une de ses pensées me soit étrangère, que j'adore depuis les plus lointaines années de notre commune enfance, dont toute la vie n'a été qu'une seule affirmation de travail, d'austérité, de volonté, de droiture et d'honneur, est aujourd'hui sous le coup d'une accusation capitale, d'une accusation qui l'a frappé de folie...

« Et moi, sa femme, j'ai dû, sur son lit de douleur, l'abandonner à des étrangers, sans savoir si je le retrouverai vivant, moi qui donnerais pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang...

« Et cela parce que son honneur m'est encore plus cher que sa vie et que cet honneur, vous l'avez aujourd'hui dans vos mains.

« Malgré tout, j'ai voulu partir, car j'ai senti que moi, le vivant portrait de celle que vous avez aimée et si amèrement pleurée, je pouvais tout obtenir de votre générosité...

« Me suis-je trompée ?

— Non, je ne puis rien vous refuser, vous avez raison. D'abord parce que vous m'avez dit tout à l'heure cette chose adorable : « Je suis votre fille !... » Ensuite, pour autre chose encore.

« A votre tour, écoutez-moi.

« A ma mère, morte en me mettant au monde, a succédé dans cette maison une Alsacienne, la seconde femme de mon père, qui a été pour moi l'amie incomparable, tendre et dévouée que Mme Monastier a été pour mon fils. Quand elle a vu arriver ici Colette qui ressemblait, au moins par l'âge, à une fille unique qu'elle avait perdue, elle l'a tout de suite adoptée.

— Je sais, Colette en parle dans son journal : c'était la comtesse Bertha, n'est-ce pas ?

— Oui... Quelle admirable et sublime créature ! Intelligente, délicate, exquise comme toutes les vraies Françaises. Elle a soigné Colette avec un dévouement sans bornes, pendant la cruelle maladie qui a suivi son arrivée chez nous...

« Puis, un jour, quand le vieux médecin de Rosenberg nous a déclaré que mon crime aurait une suite vivante, avec quel tact la comtesse Bertha n'a-t-elle pas exigé que je laissasse à Colette la liberté de disposer d'elle-même, de prendre telle décision qu'elle trouverait convenable !

« Et en quels termes affectueux, désespérés, maternels et nobles à la fois, ne le lui a-t-elle pas dit !

« Et cependant notre pauvre Colette est partie !

« Elle est restée impitoyable !

— Colette a tout sacrifié à son devoir de Française !

— Ma mère, du moins, a interprété ainsi son départ. C'est elle, alors, qui m'a consolé, qui m'a fait espérer que, plus tard, les haines farouches, les rancunes et les douleurs qu'avait suscitées cette terrible guerre, s'affaibliraient, se calmeraient, et qu'alors Colette pourrait m'être rendue...

« Hélas !... l'apaisement a été long, et Dieu m'a châtié bien rudement de mon crime par le remords, le désespoir infini, la constante douleur qui ne m'ont plus quitté.

« Ma mère a eu beau accomplir des miracles pour me faire supporter la vie, elle a eu beau se sacrifier, être plus admirablement bonne et dévouée que jamais... la consolation n'est pas venue, elle ne pouvait pas venir.

« Et ma chère providence, mon adorable mère, est morte à la peine !...

Il essuya quelques larmes impossibles à contenir, devant les cruels souvenirs qu'il évoquait, et, au bout de quelques secondes, il ajouta :

— Mais ses dernières paroles, avant de mourir, ont été celles-ci :

« — Je n'ai pas pu voir l'heure bénie, Wilhelm, l'heure tant attendue où Colette et l'enfant dont tu l'as rendue mère reviendront dans la maison familiale. Mais rappelle-toi bien, mon fils, que, quoi qu'il arrive, quelque chose que l'un des deux te demande jamais, serait-ce ta fortune et ta vie, tu dois être prêt à le leur donner immédiatement, sans hésiter, sans marchander, même sans réfléchir.

« Jure que tu le feras... »

« J'ai juré. L'échéance prévue par Bertha est arrivée.

« Je suis prêt, ma fille, parlez, vous serez obéie, scrupuleusement obéie.

Mais, devant le sacrifice qu'elle allait lui imposer, le sacrifice qui touchait au plus intime de son être, de ses convictions, de ses principes, de sa foi, le sacrifice de sa patrie, enfin, Jacqueline trembla.

Néanmoins, comme elle l'avait dit à Bernard, celui qu'avait aimé Colette ne pouvait pas être un homme banal.

Il venait de le prouver par la fidélité du souvenir, par les sentiments de si farouche délicatesse qui emplissaient son cœur tendre.

Cependant, elle hésitait encore.

Comment aborder la terrible question ?

Alors, le bouleversement de la jeune femme devint atroce.

Sauverait-elle Claude ?

Elle douta de la réussite, malgré tout ce qu'elle avait vu et senti de son influence sur le comte de Bruges.

Oui, mais Bernard avait raison.

Pouvait-elle lui demander, non pas de sacrifier sa patrie, mais de l'amoindrir en lui livrant le secret conquis ?

Un instinct sûr lui disait que cet homme de sentiment, de tendresse, qui avait uniquement vécu fidèle à un souvenir, devait être d'une rigidité absolue pour tout ce qui touchait à certains devoirs, à certains principes.

Et, comme elle se taisait, comme sa pâleur était devenue livide, Wilhelm comprit qu'une douleur poignante venait de l'envahir, qu'une lutte terrible se livrait en son âme.

Il voulut l'encourager, lui rendre sa confiance moins pénible.

— N'ayez pas peur de moi, lui dit-il doucement. Pourquoi tremblez-vous ainsi ? N'avez-vous pas dit vous-même que vous étiez ma fille ? Et depuis quand un père n'a-t-il pas la confiance de sa fille ?...

Mais le trouble de Jacqueline ne se calmait pas, au contraire.

— Mon frère, le marquis de Mirecourt, m'a accompagnée ici, lui dit-elle.

« Il est allé dans le parc parce que je voulais être seule avec vous. Je ne me sens pas très bien ; vous plairait-il de l'appeler ?

Mais, quand il revint dans la pièce, Jacqueline, blanche comme une cire, avait succombé à la syncope.

Et comme il perdait la tête, Bernard, penché sur la jeune femme, dit :

— Je ne crois pas que l'indisposition de ma sœur soit sérieuse, mais elle voyage depuis hier soir, sans avoir pris une minute de repos.

« Donnons-lui de l'air, son évanouissement certainement passera.

La seule chose que quelqu'un puisse faire d'un bon conseil est de le transmettre à un autre.

OSCAR WILDE.

L'argent ne fait pas le bonheur de celui qui travaille à le gagner du fait même que celui qui travaille à le gagner n'a pas le temps de le dépenser.

A. HUXLEY

Et comme Wilhelm voulait appeler, envoyer chercher un médecin :

— Non, lui dit le marquis, cela la contrarierait de voir des étrangers autour d'elle ; priez seulement Rudolf, votre valet de chambre, de procurer un peu d'éther et de l'eau fraîche.

En effet, quand elle ouvrit les yeux, Jacqueline se vit entourée de Bernard, du comte et de Rudolf.

Une grande confusion était en elle.

— Qu'allez-vous penser ? demanda-t-elle en regardant le comte de Bruges.

— Que vous êtes une vaillante et admirable créature, qui avez certainement abusé de vos forces. Maintenant, il faut vous reposer. Vous voyez où vous êtes, chez qui vous êtes... vous devez avoir confiance.

« Ce soir seulement, après notre dîner, nous reprendrons notre conversation ; jusque là, vous aurez eu le temps de vous ressaisir.

« Puis vous aurez la conviction, comme je vous l'ai déjà dit, que je ne puis rien vous refuser.

Et, s'adressant à Rudolf :

— Mon pauvre vieux, dit-il en souriant, que vont dire ces étrangers de moi ? De moi qui, dans mon trouble, oublie les plus simples lois de l'hospitalité. Je ne leur ai, en effet, encore rien offert !

— Le dîner est prêt, monsieur le comte, car il est tard, répondit le valet de chambre.

— Bien ! Dès que Madame se sentira la force de passer dans la salle à manger, je sonnerai... Tiens-toi prêt.

Le valet de chambre s'inclina et disparut.

Jacqueline s'était relevée.

— Je suis remise, dit-elle.

— Non, non, répondit Wilhelm, reposez-vous encore... En attendant, laissez-moi faire connaissance avec votre frère.

Et, avec un grand sentiment d'aisance et de bonté, il tendit la main en disant :

— Vous qui avez connu et aimé mon fils, soyez le bienvenu chez moi !

Et comme, au bout de quelques instants, Mirecourt, par discrétion, faisait encore mine de se diriger vers le parc, le comte de Bruges, d'un geste, le retint.

— Je vous en conjure, lui dit-il, si Mme votre sœur y consent, restez.

« Alors, vous serez deux à m'entretenir de mon fils.

Jacqueline, aussitôt, répondit :

— Le marquis est le compagnon de toute notre vie, à Claude et à moi. Nous n'avons jamais eu de secrets pour lui, ni l'un ni l'autre. Sa présence, partout où je suis, m'est un encouragement et une joie.

Alors ils commencèrent tous à parler du jeune directeur de Pierre-Pointue.

Ils évoquèrent le souvenir de Claude.

Wilhelm ne se lassait pas d'apprendre les moindres actes de sa vie, et ses études, et son caractère, et sa manière de voir et de penser.

Tout, de lui, le ravissait, le mettait en extase.

Il se retrouvait dans quelques-uns de ses sentiments ; dans d'autres, au contraire, il reconnaissait la manière de voir et de sentir d'une autre race, d'un autre milieu.

Et quand même, son cœur se gonflait d'orgueil paternel, d'une tendresse très intime et très profonde.

Enfin Rudolf, sur un appel de son maître, vint annoncer en français le traditionnel :

— Monsieur le comte est servi !

Wilhelm offrit aussitôt son bras à la jeune femme, tandis que Bernard les suivait.

Et l'on passa dans la plus somptueuse, dans la plus magnifique salle à manger que l'on puisse voir.

Un lustre à cinquante lumières, suspendu très haut, à un plafond à poutrelles et à caissons sculptés, faisait ressortir les merveilleux cristaux de Bohême et de Silésie qui, suivant la mode allemande, étaient disposés sur une large étagère circulaire placée tout autour de la salle.

Des tableaux d'Holbein, d'incalculable valeur, des bahuts énormes couverts d'argenterie massive avec quelques pièces, comme dans les grands musées, rehaussées de pierres brutes et précieuses, achevaient un ensemble d'une richesse, d'une beauté qui ne sauraient se décrire.

Le repas, exquis et recherché, fut silencieux.

Jacqueline mangea à peine.

Le comte de Bruges, absorbé dans ses réflexions et ses souvenirs, n'y prit point garde. Il se rappelait le temps où Colette, assise à la même place, entre Bertha et lui, avait partagé et leur vie et leurs repas familiaux.

Quand le repas fut terminé, Jacqueline dit :

— Vous plairait-il de me faire donner un petit sac de cuir que mon frère, à notre départ de Nuremberg, avait enfermé dans le coffre du landau qui nous a conduits ici ?

« J'ai besoin d'y prendre divers objets.

Le comte se retourna vers Rudolf.

— Tu as entendu, dit-il. Obéis à Madame.

Le valet de chambre répondit :

— Comme il est tard, j'ai pensé que Monsieur et Madame passeraient la nuit à Rosenberg et j'ai préparé pour eux le grand pavillon des hôtes. Le sac et une grande valise y ont été déposés.

« Puis j'ai téléphoné au Wurtemberg, pour avoir les autres bagages de Monsieur et Madame. Ils viennent d'arriver par le train.

Jacqueline s'était levée.

— Voulez-vous me permettre d'aller avec Rudolf ? demanda-t-elle.

Le comte s'inclina.

— Ici, dit-il, vous êtes reine et maîtresse.

Elle suivit le vieux valet de chambre.

Quand Jacqueline revint, après avoir, sous la conduite de Rudolf, traversé plusieurs pièces plus belles, plus vastes les unes que les autres, encombrées d'œuvres d'art inestimables, Bernard et le comte l'attendaient dans le petit salon très intime qu'aimait Colette, jadis, et où Bertha avait passé sa vie.

Ils étaient debout tous les deux, devant la cheminée, dans laquelle flamboyait un clair feu de bois.

La jeune femme s'approcha de Wilhelm.

Elle tenait deux petits paquets à la main.

Elle lui en remit un et déposa l'autre sur la table, où le café fumant, dans une cafetière de vermeil, l'attendait.

Le comte de Bruges déploya l'objet que Jacqueline venait de lui remettre ; il regarda attentivement. Peu à peu, ses traits se décomposèrent ; il porta vivement une main à sa poitrine, comme si l'air, subitement, lui manquait ; puis il poussa une exclamation étouffée :

— Ah ! balbutia-t-il, la voix étranglée, c'est lui !... lui... mon fils !...

C'était, en effet, une photographie de Claude, que Jacqueline avait eu la suprême délicatesse d'apporter avec elle. Au bout de quelques secondes, il déposa ses lèvres sur l'image adorée, et resta longtemps ainsi, les yeux clos, comme si sa vie s'en allait.

[La fin au prochain numéro.]

RIEN DE SÉRIEUX

— Docteur, demande la dame, que puis-je faire pour mon mari ? Depuis quelque temps, il m'inquiète. J'ai beau lui parler pendant une heure, il n'entend rien. Notez qu'avec les autres, il comprend parfaitement ce qu'on lui dit : ce n'est qu'avec moi qu'il est sourd. Quelle maladie cela peut-il bien être ? — Ça ? dit le docteur. Ce n'est pas une maladie ! C'est un don !

Un importun questionnait un sculpteur avec une curiosité insupportable sur tous les détails de son art.

A la fin, l'artiste impatienté :

— Mon Dieu ! Monsieur, c'est bien simple : pour faire une statue, vous prenez un morceau de marbre et vous ôtez tout ce qu'il y a de trop !

Le chirurgien s'entend héler, dans la rue, par un de ses anciens clients.

— Alors, docteur, on charcute toujours ?

— Cela dépend de ceux que j'opère, répond-il.

Deux dames très bavardes montent dans un avion à réaction.

— Et surtout, dit la première au pilote, ne vous avisez pas d'aller plus vite que le son. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Un petit gars de dix ans va souhaiter la fête à sa grand-mère :

— Grand-mère, lui dit-il, je souhaite que vous viviez le restant de vos jours.

— Oh ! mon pauvre Pierrot, je n'irai jamais jusque là.

— Tenez, monsieur, voilà le résultat de l'odieuse existence que vous me faites mener avec votre atroce caractère... Toujours des scènes, des disputes ! Regardez ce cheveu blanc que je vais envoyer à mon avocat !...

— Pas du tout ! Je le reconnais : il est de moi, je me le suis arraché hier !...

Dans le métro, un monsieur offre sa place à une dame mûre — de celles qui cherchent à faire illusion sur leur âge. Comme elle le remercie en minaudant :

— Oh ! moi, madame, dit le monsieur, je ne suis pas comme ces mufles qui ne cèdent leur place qu'aux jeunes et jolies femmes !

La femme de chambre, à un visiteur :

— Madame est sortie.

— Savez-vous si elle rentrera bientôt ?

— Elle est allée au cimetière ; et pour peu qu'elle s'y amuse...

Un romancier, dont l'extrême fécondité ne peut être comparée qu'à celle du hareng, avait entamé son propre panégyrique, après un déjeuner dans un café du boulevard.

— On a beau dire, ajouta-t-il en guise de conclusion, je sais mon français.

— Sans doute, repartit G..., c'est celui des autres que tu ne sais pas.

Un monsieur s'approche d'un pêcheur assis sur la berge :

— Avez-vous déjà pris quelque chose dans la Seine.

— Un bain, quand j'étais gosse.

— Papa, quelle différence y a-t-il entre le *mémoire* et la *mémoire*.

— L'un et l'autre entrent en jeu pour un service.

« Mais tandis que le *mémoire*, à l'occasion d'un service, est toujours long, la *mémoire*, à l'occasion d'un service, est généralement courte. »

On juge un comptable accusé de faux en écritures.

— Voulez-vous m'expliquer pourquoi vous avez gratté vos livres ? lui demanda le président.

L'accusé, goguenard :

— Parce qu'ils avaient des démanagements.

— Je suis très ennuyé, dit un curé à l'un de ses confrères. J'ai demandé à l'évêque si j'avais le droit de fumer pendant la prière, et il m'a répondu que non.

— Tiens, dit l'autre, je lui ai posé la même question, et il m'a accordé la permission.

— Comment donc avez-vous fait ?

— Je lui ai simplement demandé si j'ai le droit de prier pendant que je fume.

On sait que la femme a été tirée un beau soir, un samedi soir, dit-on, d'une côte quelconque du premier homme. Mais, raconte Robert de Flers, les Hindous disent être certains que, pour faire la femme, Dieu prit le tremblement du gazon, l'ondulation du serpent, l'enlacement des plantes grimpantes, la sveltesse du roseau, le velouté de la fleur, la gaieté du rayon de soleil, les pleurs du nuage, l'inconstance du vent, la douceur du duvet de l'oiseau, la dureté du diamant, le goût sucré du miel, la chaleur du feu, la froideur de la neige, le caquet du geai et le roucoulement de la tourterelle.

C'est peut-être un peu compliqué, mais n'est-ce pas un tableau très exact des grandes qualités et des petits défauts de la femme ?

cile à comprendre après toutes les horribles révélations faites au cours du procès. Il n'en reste pas moins vrai que la requête se couvrit bientôt de signatures imposantes.

En attendant les résultats, Chambers avait trouvé un autre truc. Il avait entrepris de se convertir à la religion catholique, espérant qu'on lui accorderait un long délai pour se préparer. Quand il comprit que cela ne l'avancait pas, il se tourna du côté des protestants et leur expliqua qu'il désirait absolument embrasser leur foi.

Une fois de plus il fut déçu. Quelques jours avant le 10 avril, on commença à dresser l'échafaud. Mais le matin même de l'exécution, Lord Gosford,

La Vie Courante par George Clark



— Débarrassez-moi de tous les créanciers. Vous m'entendez ? Bousculez-les, flanquez-les à la porte. Ils ne me font pas peur !

Taupin est invité à dîner.

On dépose un canard sur la table.

— Mais ce canard n'est pas cuit ! s'écrie Taupin.

— Allons ! remportez à la cuisine, fait la maîtresse de la maison.

On rapporte le canard définitivement cuit.

— Servez-vous, monsieur Taupin, dit aimablement l'amphitryon.

— Moi ? je ne mange jamais de canard !

La Maîtresse de maison, au mendiant qui l'importune. — Allez-vous-en ou j'appelle mon mari. Je ne donne rien aux vagabonds de votre espèce.

Le Chemineau, entendant un air de valse joué sur un piano, dans une maison voisine. — Au moins, madame me fera-t-elle le plaisir de m'accorder une danse ?

L'HISTOIRE D'UN CRIME

[Suite de la page 15]

à sa femme qu'elle le reverrait bientôt, aussitôt l'erreur dissipée.

Au terme des Assises criminelles de septembre 1835, l'accusé subit un procès pour le vol d'un télescope et autres objets dans le bureau de George Holmes Parke. Me James Stuart occupait pour la défense. L'habile procureur transquestionna si habilement le plaignant qu'il finit par avouer qu'il n'était plus du tout certain de reconnaître dans les exhibits trouvés chez Chambers les articles qu'il s'était fait voler. Pour ajouter à la confusion, Me Stuart produisit à son tour quatre témoins honorables, qui vinrent attester de leur estime pour l'accusé.

Les Jurés ne tardèrent pas à prononcer un verdict d'acquiescement.

La police n'était pas satisfaite cependant. Elle nourrissait des doutes de plus en plus sérieux sur l'honorabilité et la bonne foi de Chambers. On continua donc d'enquêter avec plus de zèle que jamais.

Quelques mois après son acquiescement dans l'affaire Parker, Chambers était de nouveau amené devant ses pairs. Cette fois, Nicolas Mathieu lui tenait compagnie dans le « box » des accusés.

C'était grave : on les accusait du meurtre de Louis Sivrac. Mais Me Stuart était encore là. Plusieurs témoins vinrent déposer pour la Couronne. En contre-interrogatoire, Me Stuart fit avouer à chacun qu'il ne connaissait que par ouï-dire le raid opéré chez le

vieux gardien du Phare de l'Ilet. Encouragé par cette première victoire, l'avocat réussit à faire contredire les témoins à charge tant et si bien, que les Jurés, une fois de plus, n'avaient pas de choix. Ce fut encore l'acquiescement.

Waterworth parle

Ni Chambers, ni Mathieu ne furent relâchés après leur acquiescement. On venait de coffrer Waterworth et Gagnon. Le quatuor fut accusé du vol chez Mme Montgomery.

Cette fois on les tenait. Chambers le comprit et offrit de tout révéler si on lui assurait l'impunité. La police refusa ce marchandage. Mais quand Waterworth fut au courant de cette proposition, il parla de lui-même sans rien demander, espérant seulement qu'on tiendrait compte de ses bonnes intentions.

Epargné, il témoigna donc pour la Couronne au procès de Chambers et de Mathieu. Cette fois les accusés eurent le sort qu'ils méritaient. Déclarés coupables, le 31 mars 1837, ils furent condamnés à monter sur l'échafaud, le 10 avril suivant.

L'exil

Chambers avait perdu sa morgue et son assurance, mais il ne se comptait pas encore sur l'échafaud.

Comment réussit-il à faire circuler une requête demandant une commutation de peine ? C'est bien diffi-

alors Gouverneur, annonçait qu'il épargnait la vie des deux hommes. Ils seraient simplement déportés en Nouvelle-Galles du Sud.

Le 27 mai 1837, le brick Cérés s'éloignait de Québec, transportant en exil, 39 prisonniers, la plupart des vaincus de la Rébellion qu'on venait de mater. Avec eux, Chambers et Mathieu quittaient le pays pour toujours.

La terreur avait pris fin. Tous les coupables vivaient encore cependant. Waterworth avait échappé à la Justice des hommes à cause de ses révélations.

Me Stuart avait réussi à sauver Gagnon.

ALAIN ROBERT.

Remplissez immédiatement ce coupon et assurez-vous de ne pas manquer le premier épisode de notre prochain feuilleton :

LE SERMENT VOILE, par Pierre Ninous.

Coupon d'abonnement

|| Le Samedi ||

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

20,000 LIEUES SOUS LES MERS

par JULES VERNE

Conte illustré du "Samedi" — Trente-septième épisode



Le 18 mai, le Nautilus poursuivant sa route vers l'Est, parvient à une centaine de milles environ de la côte d'Irlande. Ned Land pressent qu'au voisinage de ces régions civilisées, le supplice de Tantale va recommencer comme sur la côte d'Amérique. — Sans aucun renseignement sur les intentions de Nemo, nos amis ne peuvent que constater que le sous-marin, oblique vers le Sud. Si, comme le pense Ned Land, le capitaine veut visiter le pôle Nord, aura-t-il l'audace de

franchir la Manche? — Le 30 au soir, le Nautilus double la pointe extrême de l'Angleterre à très petite distance, mais malheureusement en plongée, comme si Nemo avait deviné les projets de ses prisonniers. C'est évidemment là le moyen idéal d'empêcher toute évasion... — Cependant, le sous-marin poursuit sa route au Sud pendant quelques milles encore, et se met à décrire de grands cercles concentriques, en se rapprochant de plus en plus d'un point précis.



Intrigués par la manœuvre du Nautilus qui décrit de grands cercles comme s'il cherchait quelque chose, nos amis sentent tout à coup que le sous-marin fait surface. Ils gagnent aussitôt la plate-forme sur laquelle Nemo se trouve déjà, son sextant à la main. — Accoutumés à ne plus poser de questions au capitaine, les prisonniers se contentent d'observer l'horizon. Dans le lointain, Ned aperçoit un navire de forte taille qui semble venir vers eux. — Cependant, Nemo ne paraît

pas se soucier de la présence de ce bateau. Puis, il redescend dans le sous-marin, en faisant signe à nos amis de le suivre. Avant de refermer le panneau, Ned constate que le bateau grossit rapidement à l'horizon. — Quelques minutes plus tard, le Nautilus se pose doucement sur le fond. Le capitaine Nemo appuie alors sur un bouton et les panneaux vitrés s'ouvrent. A dix mètres du sous-marin, le rayon du projecteur illumine la masse sombre d'un navire coulé.



Nos amis ne comprennent pas encore la raison pour laquelle le capitaine Nemo a fait arrêter le Nautilus. Le panneau arrière recouvert d'algues ne permet pas de lire le nom du bâtiment, mais les mâts coupés à mi-hauteur, signifient clairement que le bateau a subi un terrible assaut avant de couler. — Pendant quelques minutes, Nemo garde le silence, puis devant la muette interrogation de nos amis, il se décide à parler. Cette épave glorieuse n'est autre que celle du « Ven-

geur », coulé le 13 prairial 1794. — Démoli de ses trois mâts, l'eau dans ses soutes, le tiers de son équipage hors de combat, le « Vengeur » préféra s'engloutir avec ses trois cent cinquante-six marins plutôt que de se rendre. — Quant à Nemo, il semble fasciné par les vestiges de ce passé magnifique. Jamais plus qu'en cet instant, le professeur Aronnax n'a senti que le capitaine est autre chose qu'un misanthrope, et qu'une haine monstrueuse ou sublime conduit cet homme vers un oubli.



Abandonnant l'épave du « Vengeur » à son tombeau liquide, le Nautilus remplit ses réservoirs d'air et remonte vers la surface. — Tout à coup, venant de l'extérieur, une sourde détonation se fait entendre. Très étonnés et un peu inquiets, les prisonniers se tournent vers Nemo et le professeur va même jusqu'à oser interrompre sa méditation. Mais en vain : le capitaine Nemo semble n'avoir pas entendu. — Le professeur s'élance alors sur la plate-forme, suivi de Conseil et de Ned Land.

Leur regard est immédiatement attiré par le navire qu'ils avaient aperçu avant la plongée et qui n'est plus maintenant qu'à six milles environ. — Ned Land ne peut en distinguer la nationalité, mais à la pensée que quelqu'un vient enfin donner la chasse au Nautilus, il est fou de joie. Plus prudent, le professeur Aronnax fait remarquer que l'obus qui risque de frapper le sous-marin n'entraînera pas que Nemo dans la mort...

(à suivre)

LA MARQUE DU SPHINX



1. La tâche de Charles consistait à suivre la piste des deux mystérieux inconnus, qui peuvent être membres de la société secrète connue sous le nom de la *Marque du Sphinx* qui avait tenté de supprimer Emile Pacha et avait tiré sur Jean Stéfán. Charles entra et s'assit.



2. Le propriétaire s'amena et Charles lui donna sa commande, de quoi l'occuper quelque temps. Le type se dirigea vers la cuisine, et Charles se vit tout seul. C'était sa chance! Il poussa tranquillement sa chaise et se leva.



3. Dès que le propriétaire eut disparu, Charles traversa le café sur le bout des pieds vers la porte par laquelle il avait vu les deux mystérieux étrangers disparaître. Il l'ouvrit doucement puis jeta un coup d'oeil rapide derrière lui. De nouveau il ne vit personne, et tout était silencieux.



4. Il n'y avait pas un moment à perdre; ça ne prendrait que quelques minutes au propriétaire pour revenir avec la commande de Charles. S'il trouvait son jeune client parti ça pourrait le rendre soupçonneux. Sans bruit l'audacieux détective s'arrêta devant une porte close.



5. Son ouïe subtile avait perçu le bruit de voix basses venant de dedans la chambre. C'est là que se trouvaient les deux individus, il en était sûr, et collant son oreille sur le trou de la serrure il écouta. Soudain des pas derrière, lui firent tourner la tête — c'était le robuste propriétaire.



6. Le type saisit Charles d'une poigne de fer. « On espionne, hein, petit rat! » siffla son agresseur. Sur ces mots il ouvrit grande la porte et entraîna Charles dans une pièce meublée à l'égyptienne dans laquelle se tenaient les deux scélérats qu'il avait filés!

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI"

TROISIEME EPISODE

NE MANQUEZ PAS DE LIRE

CHACQUE SEMAINE

LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"



7. D'une voix rapide et avec un accent étranger fort prononcé l'homme chauve se mit à parler aux deux individus. « J'ai pris ce garçon en dehors de la porte », dit-il. « Il écoutait par le trou de la serrure. » « Ah, c'est ainsi! » siffla le type au feutre. « Tu nous espionnais! »



8. Charles se taisait, car il savait qu'il valait mieux pour lui garder le silence. Il n'offrit non plus aucune résistance quand les bandits le ficelèrent solidement et le transportèrent dans une autre pièce, à peu près vide. Là on le jeta sur le plancher, impuissant. « On s'occupera de toi plus tard ».



9. Puis il se dirigea vers la chambre égyptienne, les quartiers généraux de la *Marque du Sphinx*. Il n'était là que depuis quelques instants quand la sonnerie du téléphone retentit et comme il écoutait, la porte s'ouvrit. « Qu'y a-t-il, patron? » demanda-t-il. « Zingli est à l'appareil », fut la réponse. « Il n'a pas tué Emile Pacha ».



10. Pendant quelque temps les deux hommes conversèrent avec animation. « Demain! » s'exclama soudain le chef, « Nous allons nous servir de ce garçon pour éliminer Emile Pacha! » Le lendemain matin, après avoir passé une nuit détestable et inconfortable à essayer de se libérer, Charles fut mené devant les deux Egyptiens.



11. « Vous allez faire ce qu'on vous dit », déclara l'individu, qui s'appelait Bahroff, « sinon c'est la mort! Ceux qui cherchent à pénétrer les secrets de la *Marque du Sphinx* doivent partager leurs périls. » Il tendit à Charles un petit paquet. « Portez-le à Emile Pacha à l'hôtel Orient », ordonna-t-il, et Charles fit un signe de tête... (à suivre)

La Fille du Désert

Conte illustré du "Samedi" — Quatrième épisode



1. Pensant qu'ils n'avaient plus qu'à franchir le petit pont pour capturer Jeannette et Selim, les Arabes redoublèrent d'ardeur et se ruèrent vers eux à une vitesse prodigieuse. "Je vais briser le pont", déclara Selim.



2. Il lança un gros bloc de pierre au milieu du pont déjà ébranlé sur ses assises et, pour la plus grande colère des Arabes, celui-ci s'effondra du coup dans un fracas de bois brisé.



3. Aussi vite que possible, le jeune homme enfourcha sa monture et reprit la fuite en compagnie de Jeannette. Derrière eux, les Arabes furieux et impuissants, se contentèrent de tirer en tous sens.



4. "Il leur faudra des heures pour trouver où traverser le ravin", déclara Selim dès qu'ils furent hors de portée. "ça nous donne une chance de nous tirer de cette fâcheuse affaire". Après quelque temps de galop, les deux cavaliers atteignirent une oasis.



5. On devait y trouver de l'eau et, tandis qu'ils étanchaient tranquillement leur soif, ils eurent la désagréable surprise de voir un groupe d'Arabes qui les observaient de derrière un boqueteau.



6. "Nous resterons ici pour nous reposer et pour que les chevaux reprennent aussi des forces", disait gentiment le jeune homme, "ensuite nous partirons à la recherche de votre oncle". Mais à ce moment ils virent des hommes marcher sur eux.



7. Ils ne les connaissaient pas, mais il n'y avait pas besoin d'être sorcier pour reconnaître les hommes du fameux bandit Ahmed qui dévastait le pays depuis des années. La vue de la jeune fille blanche leur fit entrevoir l'espoir d'une forte rançon. Sur un ordre d'Ahmed, des hommes se saisirent de Jeannette tandis que d'autres attaquaient Selim et le jetaient à terre. Bien entendu le jeune homme se défendit courageusement, mais il était désarmé devant une ligne imposante de carabines.



8. En quelques minutes, le jeune était au sol et Jeannette dans l'incapacité de lui venir en aide. On la força de monter à cheval: "Qu'attendez-vous de moi?" demanda-t-elle à ses nouveaux ravisseurs. — "On vous le fera savoir en temps utile" répondit Ahmed. "En attendant, vous allez nous suivre bien gentiment, fille blanche. Il serait très mauvais pour vous de tenter la moindre fuite."



9. Jeannette jeta un dernier coup d'oeil désespéré à Selim qui gisait au sol sans connaissance. Mais ses ennemis furent sans merci. Ils montèrent en selle et l'entraînèrent en un galop rapide à travers le désert.



10. Ils n'étaient pas trop loin quand Selim recouvra ses sens. Il se mit sur pied juste à temps pour voir Jeannette s'évanouir à l'horizon: "Je dois tout faire pour la sauver", décida-t-il.



11. "Trouver Jeannette et ce bandit d'Ahmed qui l'a enlevée", voilà la pensée qui ne cessait de hanter le jeune homme tandis qu'il marchait des heures et des heures sur le sable brûlant du désert, miné par une soif lancinante.



12. Il fut à ce point gagné par la fatigue qu'il ne put même suivre les traces d'Ahmed dans le désert. Finalement, épuisé, incapable de voir à deux pas devant lui, il s'effondra sur le sol, évanoui. Heureusement un cavalier vint à passer.



13. Ce cavalier s'appelait Mahoud, bien connu pour sa grandeur d'âme et son esprit charitable. Avec des mots de sympathie, il s'empressa au secours du jeune homme. Après avoir bu, Selim ne tarda pas à recouvrer ses sens.



14. "On peut dire, l'ami, que vous avez de la chance que je passe par là!" dit Mahoud. "Je vais jusqu'à El Sarib et vous pouvez venir avec moi en prenant mon cheval de relève". Ils firent ainsi route ensemble. (à suivre dans le prochain numéro)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

François 1er fit construire dans les chantiers du Havre la *Grande Françoise*, le plus grand navire de son temps, qui jaugeait, 2,000 tonneaux, avait trois rangs de sabords, contenait une chapelle pouvant accommoder trois cents personnes, une maison, un jeu de paume, un moulin à vent. Quel paquebot, aujourd'hui, peut en offrir autant ?

La Bibliothèque Forney fut fondée, grâce à un legs fait à la Ville de Paris, par M. Aimé-Samuel Forney, et réunit 35,000 volumes et 250,000 estampes. La Bibliothèque met sa riche documentation à la disposition des décorateurs, des artisans, des élèves des écoles professionnelles. Elle prête aussi à domicile.

La modiste de la reine Marie-Antoinette se nommait, Rose Bertin. Ses chapeaux étaient des créations inspirées par l'actualité ; ainsi, à la mort de Louis XV, les dames de la cour portèrent des coiffures à l'*l'phigénie*. C'était une couronne de fleurs noires, surmontée du croissant de Diane, avec une espèce de voile qui couvrait la moitié du derrière de la tête. Rose Bertin faisait des chapeaux surnommés *poufs* à cause de la confusion d'objets qu'ils contenaient. C'étaient de véritables échafaudages. En voici un exemple : « La duchesse de Lauzun parut un jour chez la marquise du Delfant avec un *pouf* délicieux ; d'abord une mer agitée, des canards nageant sur ses bords, un chasseur à l'affût prêt à les coucher en joue ; sur le sommet un moulin dont la meunière se faisait courtiser par un abbé, et tout en bas de l'oreille, on voyait le meunier conduisant un âne ».

Les *Garden Clubs* américains ont accompli une oeuvre vraiment nationale en inspirant aux propriétaires le désir de cultiver et d'embellir leurs jardins. Chaque été, des excursions, — on serait presque tenté de dire des pèlerinages — s'organisent parmi les membres qui vont, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, constater les progrès accomplis dans l'art du jardinage et apporter des suggestions dictées par leur expérience personnelle. Le premier des *Garden Clubs* a été fondé, en 1913, à Philadelphie, et les premiers de ces clubs à se grouper en fédération, en 1924, sont ceux de l'Etat de New-York.

La datté constitue la base primordiale de nourriture bédouine, car elle est une véritable mine de calories. Elle contient 70% de sucre et renferme en outre de la glucose, 2% de corps gras et 2% de protéine. Sa valeur calorique éclipsé nettement celle de tous les autres fruits : une livre de dattes fournit plus de calories qu'une livre de boeuf, de porc, ou de pain, le double d'un poids égal d'oeufs et le quadruple d'un poids semblable de poulet.

Le ranch *Matador*, au Texas, a une superficie de 800,000 acres et ne le cède en étendue qu'au *King ranch*. Il vient d'être vendu par l'entremise de Lazard Frères, à une compagnie anglaise, au prix de \$23.70 la part. Il y avait autant de parts que d'acres.

L'Arabie Séoudite possède trois sources de revenus : les dattes, le pèlerinage à La Mecque et le pétrole. La production du pétrole est assurée par une compagnie américaine et s'élève à 40 millions de tonnes par an. Grâce à ce revenu et aux sommes apportées par les pèlerins de La Mecque, Ibn Séoud, qui règne en despote éclairé sur 6 millions d'habitants, a pu entreprendre la modernisation de son pays.

Une des agences gouvernementales les moins connues aux Etats-Unis est celle d'un comité qui travaille à éliminer les répétitions de noms propres qui sont une telle source de confusion pour le voyageur et le géographe. Ainsi, la Californie possède 26 montagnes ou pics appelés *Sugarloaf*, 21 nommés *Black* et 18 *Bald*. Le Wisconsin a 35 *Long Lake*, 28 *Bass Lake*, 27 *Twin Lake* et 24 *Round Lake*. New-York signale 60 étangs ou lacs appelés *Little* et 71 nommés *Mud*.

Une « Centrale de l'immigration » dirigée à Alexandrie par Hans Mülles, alias Hassim Bey, ancien lieutenant-colonel de Rommel, a recruté en Allemagne, 1,200 instructeurs et spécialistes militaires pour le Proche-Orient. Plus de 8,000 ouvriers et techniciens allemands sont à l'oeuvre entre le Nil et le Golfe Persique.

Les naufragés isolés sur une île qui cherchent à expédier des messages de détresse ignorent peut-être que, de la côte orientale, à travers l'Atlantique jusqu'à l'Europe, leur bouteille prendra un an pour arriver à destination, et, du Mexique aux Philippines, il faut compter dix-huit mois.

Le Comte Marzotto, industriel du textile italien, a déclaré 460 millions de lires de revenus personnels, battant ainsi tous les records continentaux de la sincérité fiscale.

Lorsque Alexander Graham Bell et son jeune assistant Thomas Augustus Watson eurent complété leur première conversation à l'aide d'un fil métallique couvrant plusieurs milles, le célèbre inventeur recita un quatrain qui se terminait par ces mots : « Apprendre à travailler et à attendre ».

La région de l'Antarctique est une masse de rochers où aucune végétation n'est tolérée, mais ses prairies marines, les plus riches de la nature se trouvent dans leurs eaux et alimentent une hiérarchie de créatures telles, les baleines, les phoques, les albatros, les pingouins et la plus gloutonne des créatures l'*« Orca Gladiatoris »*, aussi agile et aussi agressive qu'un tigre, mais cinq fois plus volumineux qu'un éléphant

Sur les bords du Tage paissent en liberté totale les taureaux de la *ganaderia* de Castillo de Hígaras. La propriété qui appartient jadis à Christophe Colomb est située à 8 milles de Tolède. Ses cultures sont irriguées par une petite usine électrique.



POUR TOUTE LA FAMILLE

UN ENSEMBLE PARFAIT

S'ABONNER
C'EST S'ASSURER D'ÊTRE
TOUJOURS A LA PAGE

LE **SAMEDI** est le magazine où chaque membre de la famille trouve à s'instruire des questions canadiennes ou mondiales — Il procure des distractions à tous.

LA **REVUE POPULAIRE** est conçue pour la femme chic et cultivée.

LE **FILM** vous permet de pénétrer dans l'intimité de vos vedettes et des studios du monde entier.

Dans tous les trois :

NOS ROMANS, NOS NOUVELLES et CHRONIQUES MULTIPLES

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT
SELON VOTRE CHOIX

☐ LES TROIS MAGAZINES

LE **SAMEDI** — LA **REVUE POPULAIRE** — LE **FILM**

1 an (Canada seulement) \$5.50
OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18



1 "Quoi de plus triste qu'un ménage sans enfants?"

Il y a trois ans, j'épousais François. J'espérais qu'un jour nous aurions une petite famille. C'était mon désir le plus ardent. Hélas! la vie vous réserve parfois de dures surprises. J'appris par mon docteur que jamais je ne donnerais naissance à aucun de ces petits êtres que je souhaitais tant posséder!

D'après Michèle Bélair

(Mme Nini Durand)

de "Faubourg à M'lasse"

roman radiophonique de

M. Pierre Dagenais



2 "Pourquoi pas en adopter un, mon grand?"

Cette idée me hantait depuis quelque temps. Un beau matin, je me décidai donc à en parler à mon mari — mon grand, comme je l'appelle. Après avoir ensemble étudié sérieusement la question, eh! bien, nous avons trouvé la réponse dans un petit berceau de l'orphelinat.

3 "Un p'tit bout d'chou, grand comme ça, peut coûter aussi cher?"

Incroyable! c'est à peine haut comme deux pommes que déjà cela vous coûte une fortune! Un enfant grandit de semaine en semaine, de mois en mois, alors tout est toujours à recommencer! Qu'est-ce que ce sera quand notre Claude aura dix ans!... quinze ans!!!



4 "Et si plus tard, devenu grand, il voulait devenir médecin?"

Claude... médecin! C'est un beau rêve, certes, mais... mais une réalité coûteuse. Très coûteuse. Pourrions-nous lui offrir pareille opportunité?... De quoi demain sera-t-il fait?... Aurons-nous l'argent nécessaire pour répondre aux exigences de sa vocation ou, faute de moyens, devrions-nous consentir à le laisser errer dans une voie qui ne serait pas la sienne?



PLUS AVANTAGEUSES QUE JAMAIS

Obligations d'Épargne du Canada, 7^e émission. *Echéance*: 10 ans et 9 mois. *Rendement*: 3.44% par année si conservées jusqu'à l'échéance. *Encaissement*: en tout temps à leur prix d'achat plus les intérêts à n'importe quelle banque au Canada. *Coupons*: à chaque Obligation sont attachés dix coupons d'intérêt de 3 3/4%, le premier payable le 1^{er} août 1954 (1 an et 9 mois après la date d'émission); les neuf autres payables le 1^{er} août de chaque année de 1955 à 1963. Si une Obligation est encaissée avant que le premier coupon soit payable, elle rapportera 2.14% d'intérêt simple par année, calculé sur une base mensuelle. Le rendement augmente d'une année à l'autre et atteint une moyenne de 3.44% par année à l'échéance. Les Obligations de la septième émission sont offertes en coupures de \$50, \$100, \$500, \$1,000 et \$5,000. Tout particulier peut en posséder jusqu'à concurrence de \$5,000. Les Obligations sont enregistrées aux noms de leurs détenteurs. Elles ne peuvent être ni cédées ni transférées.

LES OBLIGATIONS D'ÉPARGNE DU CANADA SONT EN VENTE

chez les courtiers de placement, dans les banques et
au moyen de retenues sur le salaire

**Elles s'encaissent en tout temps,
à leur prix d'achat plus les intérêts**

5 "Son avenir est assuré, j'ai trouvé la solution, François!"

Pourquoi ne pas prévoir l'avenir dès maintenant, mon grand? Pourquoi ne pas économiser petit à petit les fonds nécessaires à son instruction et assurer ainsi ses études supérieures? Existe-t-il pour nous, parents, devoir plus impérieux que celui de fournir à nos enfants les bases indispensables à leur formation d'homme?... Et quelle base peut donc être plus utile et plus essentielle que l'instruction?... Et, pour atteindre notre but, quel moyen peut-on trouver meilleur que celui offert par les Obligations d'Épargne du Canada? Notre devoir, François, nous impose d'ACHETER DES OBLIGATIONS D'ÉPARGNE DU CANADA.



Épargnons
ACHETONS DES Obligations d'Épargne

7 ÈME ÉMISSION

MME OMER VERRIER
574 CURATTEAU
LONGUE POINTE

4-053-R-99187